



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

~~~~~  
TOME I.  
~~~~~



CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

OEuvres complètes de Sénèque le Philosophe, traduction de La Grange, *latin-français en regard*; nouvelle et seule édition avec le texte en regard, et une Table des matières formant le dernier volume. Treize vol. *in-12*, papier superfin. *Paris*, 1819.

Les mêmes, en français seul, sans texte, 6 vol. *in-12*, *Paris*, 1819.

Vie de Sénèque, ou Essai sur les règnes de Claude et de Néron, par Diderot; nouvelle édition, enrichie de notes inédites de Naigeon, 1 vol. *in-12*, papier superfin. *Paris*, 1820.

Lucani Pharsalia (M. Ann.), *latin-français en regard*, traduction de Marmontel; nouvelle édition, revue, augmentée de tous les passages omis, et suivie du Supplément de Thomas May, traduit pour la première fois en français par M. Amar, et du poëme de Pétrone sur la *Guerre civile*, traduit en vers français par M. De Guerle, 2 vol. *in-12*, *Paris*, 1816.

La même, *français seul*, petit *in-12*.

LUCRÈCE,

TRADUCTION

DE LA GRANGE,

AVEC DES NOTES.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE SUR LES MEILLEURS TEXTES,

ET AUGMENTÉE DE VARIANTES.

LATIN-FRANÇAIS EN REGARD.

TOME PREMIER.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE DELALAIN;

LIBRAIRE, rue des Mathurins-St.-Jacques, n° 5.

1821.

Toutes mes Editions sont
revêtues de ma griffe.

Auguste Delalain



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR (1820):

LA réimpression des Classiques latins est aujourd'hui devenue l'objet d'une émulation générale en Europe : déjà même l'Amérique septentrionale a manifesté, par quelques essais heureux, le louable dessein de partager une impulsion aussi favorable aux progrès de l'esprit humain. Si l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre ont porté le plus grand soin, et même un véritable luxe, dans cette réimpression, on peut dire que la France s'est placée à la tête de ses rivales par une semblable entreprise, que recommandent à un plus haut degré l'élégance de l'exécution, la plus sévère correction du texte, et le choix le plus judicieux parmi les nom-

LUCRÈCE. — *Tome I.* a

breux et savans commentaires que nous avons sur la littérature ancienne.

C'est en marchant sur les traces lumineuses de ces savans Editeurs, nos compatriotes, et en cédant à l'émulation que nous inspire leur noble exemple, que nous poursuivons, sur une échelle moins étendue peut-être, ou moins brillante, mais fidèlement et scrupuleusement réduite, l'entreprise de la réimpression des Auteurs classiques de l'Antiquité, de manière à en rendre l'acquisition plus accessible, soit à la jeunesse studieuse, soit à l'homme de lettres, souvent plus riche des dons du génie que des faveurs de la fortune. Le public a, jusqu'à ce jour, paru honorer de son suffrage nos éditions usuelles; et sa confiance a constamment soutenu, en même temps qu'elle a récompensé notre zèle.

C'est dans l'utilité que nous avons placé notre gloire : nous avons retranché au luxe, pour ne point grossir les volumes.

Nous ne nous sommes attachés, dans les notes dont nous avons fait choix, qu'aux résultats, sans en détailler les motifs; nous avons pensé que la sagacité d'un lecteur attentif, en se reportant à l'esprit du texte, qui est toujours notre boussole, les suppléerait aisément: nous avons aussi quelquefois indiqué deux versions pour un texte douteux, en désignant toutefois celle pour laquelle nous inclinons de préférence. L'on voit que notre but a été de mettre le lecteur à portée de se former lui-même une opinion sur ces passages difficiles, ou quelquefois même de convenir en définitif que plusieurs ne sont pas encore parfaitement éclaircis: l'essentiel est que nous ayons mis sur la voie; c'est en quoi nous croyons avoir réussi.

Après avoir récemment donné tous nos soins à la nouvelle Edition de SÉNÈQUE, nous avons apporté la même attention à la réimpression de LUCRÈCE, que nous offrons au public. Rien n'a été omis de

•

iv AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR (1820).

ce qui pouvait intéresser soit la pureté du texte, soit la fidélité et la correction de la Traduction. On a rapporté les Variantes qui paraissaient entrer davantage dans l'esprit de l'Auteur. On a fait usage pour le LUCRÈCE, ainsi que pour le SÉNÈQUE, des éditions les plus estimées. Wakefield, Creech, Havercamp, Tonson, Baskerville ont été mis à contribution : toutes les autorités ont été scrupuleusement pesées. Nous avons été secondés dans nos travaux par l'obligeance de MM. Van Praet et Capperonnier, comme, pour le SÉNÈQUE, nous l'avons été par la prévenance et les savans conseils de M. Barbier, qui a bien voulu nous remettre les Notes inédites de Naigeon sur le Philosophe de Cordoue. Nous nous estimerons heureux, si nos efforts ont atteint le but désiré, et si nos travaux ne sont pas indignes de la confiance que l'on a daigné nous accorder jusqu'à ce jour.

E. P. ALLAIS.

AVERTISSEMENT (1768).

UNE traduction de Lucrèce était un ouvrage qui manquait à notre littérature. L'abbé de Marolles en donna une , écrite en style barbare , dans le temps * où la langue française commençait à acquérir de l'élégance et de la pureté : celle du baron des Coutures , quoique postérieure , n'a pas mieux rempli les vœux des gens de lettres. Ces deux traducteurs ne connaissent pas assez la philosophie d'Epicure , le génie de la langue latine , et celui de leur propre langue. Mais le premier a au moins le mérite d'avoir senti quelquefois les beautés poétiques de son original , et d'avoir essayé de les rendre dans son langage gothique : on ne peut attribuer l'espèce de réputation dont a joui quelque temps la traduction du second , qu'aux éloges de Bayle crus sur

* En 1650.

parole ; et les éloges de Bayle * ne peuvent s'expliquer que par une prévention aveugle , dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts. On n'a donc trouvé aucune ressource dans les traductions françaises de Lucrèce : celle de Marchetti , estimée avec raison des Italiens , n'a été non plus d'aucun secours , parce que leur langue se prête avec tant de docilité à tous les tours de la latine , que les endroits les plus difficiles de Lucrèce , rendus mot à mot , ne sont pas plus intelligibles dans la traduction que dans l'original.

On a donc été réduit aux commentateurs , ressource pénible et trop souvent infructueuse : quoiqu'on se soit imposé la loi de les consulter tous , l'édition de Creech est celle qu'on a suivie de préférence dans le cours de cette traduction. Ce savant Anglais était à la fois poète et philosophe : sa paraphrase est claire ,

* Voyez *Nouvelles de la Répub. des Lettres* , tom. IV , pag. 852.

toutes les fois qu'il a entendu le texte. Ses notes sont un choix raisonné de toutes celles qui avaient paru avant lui ; mais celles qu'il a ajoutées de son propre fonds, et dont l'objet est de développer l'ordre et l'enchaînement des idées de Lucrèce , sont infiniment plus utiles que toute l'érudition des commentateurs. Gassendi , ce restaurateur de la philosophie corpusculaire , ce vertueux prêtre , si consommé dans l'étude de la philosophie ancienne, a fait plus , lui seul , pour l'intelligence de Lucrèce , que tous les commentateurs réunis ; et si la lecture de trois volumes *in-folio* , écrits en longues périodes latines , dont quelques-unes ont une page , est un travail fastidieux , on en a souvent été dédommagé par les lumières qu'on recon- naît avoir tirées de cette fatigante lecture.

Malgré ces secours , combien ne res- tait-il pas encore de difficultés à vaincre ? La meilleure édition de Lucrèce était bien éloignée de la perfection qu'on s'est proposé de donner à celle-ci. Des passages tronqués et altérés qu'il fallait rétablir ,

viii A V E R T I S S E M E N T (1768).

des ponctuations incorrectes qu'il fallait rectifier, des vers et des morceaux entiers déplacés qu'il fallait transposer, voilà la tâche qu'avaient encore laissée les travaux sans nombre des commentateurs : on n'a rien négligé pour la remplir ; on s'est assujetti à toutes les recherches qu'exigeait ce genre de travail. Les passages les plus difficiles ont été discutés par des personnes éclairées, qui ont bien voulu nous aider de leurs lumières : les explications les plus généralement adoptées, après un mûr examen, ont été suivies dans la traduction ; celles qui ont tenu quelque temps la balance en équilibre, ont été mises en notes, afin que le lecteur fût en état de juger lui-même de nouveau le procès. Mais on ne s'est permis de faire aucune correction ni aucune transposition, sans en avertir par une note, où l'on expose les motifs qui ont porté à cette innovation. Avec ces soins et ces secours, on ose se flatter de donner au public le texte le plus correct et le plus clair qui ait encore paru de Lucrèce.

Quant à la traduction , on s'est proposé deux objets , la fidélité et l'élégance. Tant que le génie de la langue française l'a permis , on a copié trait pour trait l'original : cette méthode , la plus sûre pour réussir , a encore procuré l'avantage de dispenser d'un grand nombre de notes. Car , la langue française ayant au-dessus de la latine l'avantage de la clarté , souvent un passage obscur en latin , rendu mot à mot dans notre langue , est devenu assez clair pour n'avoir plus besoin d'être expliqué.

Enfin les argumens de chaque livre , qui dans un poème philosophique ne sont pas un objet indifférent , ont été travaillés avec le plus grand soin : s'ils excèdent quelquefois la mesure ordinaire , c'est qu'on s'est moins proposé d'indiquer les matières que traite le poète , que d'en suivre le fil , et d'en montrer l'enchaînement ; de sorte que ces six argumens réunis seraient une analyse de la doctrine d'Epicure.

ABRÉGÉ

DE LA VIE DE LUCRECE.

UN poète philosophe , livré par goût à la retraite , éloigné par principes de l'administration publique , et dont les actions ne sont liées avec aucun des événemens de l'Etat , ne peut être connu de la postérité que par les ouvrages qu'il lui transmet. Aussi l'on ignore presque tous les détails de la vie de Lucrèce ; on n'est pas même d'accord sur la date de sa naissance (1) : on sait uniquement qu'il vécut dans les temps les plus orageux de la république , lorsque Rome commençait

(1) Eusèbe de Pamphilie le fait naître la 171^e Olymp., sous le consulat de Cn. Domit. Ahenobarbus et de L. Cassius Longinus , l'an de Rome 656 : d'autres rapportent sa naissance à la 172^e Olymp., sous le consulat de L. Licinius Crassus et de Q. Mucius Scévola , l'an de Rome 657.

à s'instruire et à se corrompre , à se soumettre au joug de la tyrannie et à l'empire des arts , à perdre à la fois sa barbarie et sa liberté. La noblesse de sa famille (1) l'aurait mis en état de jouer, au milieu de ces troubles , un aussi grand rôle que Cicéron , s'il avait eu autant d'ambition que l'orateur romain ; mais son aversion pour les affaires publiques le fit toujours rester dans l'ordre des chevaliers , quoiqu'il eût pu aspirer au rang de sénateur. On croit qu'il alla à Athènes puiser , sous Zénon, une connaissance profonde du système d'Epicure , qu'il regardait comme la seule philosophie digne de ses concitoyens. Quelle perfection n'aurait-il pas donnée à son poème , quel monument

(1) La famille de Lucrèce était ancienne. Cicéron parle de Q. Lucretius Vespillo , fameux jurisconsulte , et de Q. Lucretius Ofella , qu'il dit avoir été plus propre à être juge qu'orateur : Velleius Paterculus fait mention d'un autre *Vespillo* , dont parlent aussi Cicéron et César , et auquel ce dernier donne le titre de sénateur.

n'aurait-il pas laissé à la postérité , si sa santé lui avait permis de déployer tout le génie qu'il avait reçu de la nature ! Mais il eut, avec le plus grand poète de l'Italie moderne (1), le rapport singulier d'avoir composé son poème dans les intervalles que lui laissaient de fréquens accès de folie : que cette folie ait été causée par un philtre amoureux que lui donna Lucilia , sa femme ou sa maîtresse , c'est un conte ridicule que se sont transmis successivement tous ceux qui ont écrit la vie de ce poète. L'époque de sa mort n'est pas mieux fixée que celle de sa naissance (2) :

(1) Voyez la Vie du Tasse , à la tête de la traduction de la *Jérusalem délivrée* , par Mirabaud.

(2) Les uns disent qu'il mourut à 42 ans , l'an de Rome 701, sous le troisième consulat de Cneius Pompeius Magnus : Donat veut qu'il soit mort à 39 ans, sous le consulat de Cn. Pompeius Magnus, et de M. Licinius Crassus pour la seconde fois. Eusèbe le fait vivre jusqu'à 44 ans : *Propria se manu interfecit anno ætatis quadragesimo quarto* , dit St. Jérôme *in Chronic. Euseb.*

on convient généralement qu'il se tua lui-même dans un âge peu avancé ; mais on dispute sur le motif qui lui inspira cette funeste résolution. Les uns l'attribuent aux troubles qui agitaient la république : mais y prenait-il assez de part , pour en être affecté jusqu'à ce point ? D'autres prétendent qu'il ne voulut pas survivre à l'exil de Memmius. Le surnom de *Carus*, que portait Lucrèce , prouve qu'il était sensible à l'amitié. Mais un exil qui rendait au repos , à la retraite et à la méditation un ami éclairé et philosophe , pouvait-il être regardé par Lucrèce comme un coup bien terrible ? Il est plus probable , ou qu'il se tua dans un accès de frénésie , ou que l'ennui d'une vie troublée sans cesse par le délire et la douleur , le détermina à y renoncer. Voilà le peu de lumières que l'histoire nous fournit sur la personne de Lucrèce. Finissons par un passage de Virgile , bien glorieux à la mémoire de notre poète , et dont l'application est fort simple ,

xiv ABREGE DE LA VIE DE LUCRÈCE.

quoiqu'elle n'ait encore été faite par personne :

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ;
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis
avari !*

*Fortunatus et ille deos qui novit agrestes ,
Panaque , Sylvanumque senem , Nymphasque
sorores !*

Georg. lib II, v. 490.

Il est clair que Virgile , dans ce passage , se compare à Lucrèce. C'est comme s'il disait : Un autre avant moi s'est immortalisé en approfondissant les causes des phénomènes de la nature , en foulant aux pieds les terreurs de la superstition , et en bravant le vain bruit de l'avare Achéron ; mais celui qui a célébré les divinités champêtres , Pan , le vieux Sylvain , et les Nymphes , ses sœurs , n'est pas non plus sans mérite.

DE LA FAMILLE MEMMIENNE.

LE poème de Lucrèce étant dédié à Memmius, on a cru nécessaire de faire connaître, en peu de mots, cette famille, sur laquelle Gifanius nous a laissé une longue dissertation. La famille des Memmius était très-ancienne, s'il faut en croire Virgile, qui la fait remonter jusqu'à Mnesthée :

*Mox Italus Mnestheus, genus a quo nomine
Memmi.*

Æneid. lib. v, vers. 117.

Mais, avec une origine aussi ancienne, cette famille eût-elle été plébéienne ? Or c'est un fait dont on ne peut douter, puisqu'il y a eu des Memmius tribuns du peuple.

Le premier Memmius dont il soit parlé dans l'histoire, est C. Memmius (1), qui

(1) Vid. Tit. Liv. lib. xli-xlii.

fut préteur de Sardaigne , sous le consulat de C. Claudius Pulcher et de T. Sempronius Gracchus , six ans avant la guerre de Persée , et qui , quatre ans après , sous le consulat de C. Popilius Lénas et de P. Elius Ligur , fut préteur en Sicile : il eut deux fils , C. et L. Memmius , orateurs , qui fleurirent du temps de Jugurtha et de Sylla , et dont parlent Cicéron et Salluste. Le premier fut assommé à coups de bâton dans le champ de Mars par Saturninus , tribun du peuple , son ennemi , sous le consulat de C. Marius pour la sixième fois , et de Val. Flaccus. Ce fut ce C. Memmius qui accusa de concussion L. Calpurnius Bestia , qui , pendant son consulat , envoyé en Numidie à la tête d'une armée , s'était laissé corrompre par l'argent de Jugurtha , et avait pillé celui des alliés ; ce fut encore lui qui , pendant son consulat , ordonna par une loi de faire venir Jugurtha à Rome : enfin on croit qu'il fut l'auteur de la fameuse loi *Memmia* , par laquelle il était défendu de citer en justice les citoyens

absens pour les affaires de la république , et ordonné d'imprimer la lettre *K* sur le front des calomniateurs et des accusateurs subornés. On ne dit rien de Lucius, frère de Caius. L'histoire parle encore d'un M. Memmius, qui fut, dans la guerre de Sertorius , questeur de Pompée, dont il avait épousé la sœur : on soupçonne qu'il était frère ou cousin-germain de ceux-ci.

Enfin C. Memmius Gemellus, celui auquel Lucrèce a dédié son poème, était fils de Lucius. On croit qu'il étudia à Athènes, sous les mêmes maîtres que Lucrèce : à son retour à Rome, il obtint la préture, et eut le gouvernement de Bithynie ; il mena avec lui le poète Catulle, Curtius Nicéas, grammairien célèbre, auxquels on soupçonne que se joignit aussi Lucrèce. A son retour, il fut accusé par César ; mais on ignore quelle fut l'issue du jugement : quelque temps après, sous le consulat de L. Domitius et d'Ap. Claudius, il accusa à son tour de concussion Gabinius, et, la même année, C. Ra-

birius Posthumus , défendu par Cicéron , dont nous avons le plaidoyer. Il brigua inutilement le consulat , et ayant été condamné en vertu de la loi Pompéia *de Ambitu* , il se retira en exil dans la Grèce , où il mourut peu d'années après. Il fallait que ce Memmius fût un homme d'un grand mérite , pour avoir mérité l'amitié de Lucrèce , et la dédicace de son poème. Cicéron le loue de sa profonde connaissance dans les lettres grecques , mais lui reproche son trop de mépris pour les latines ; il lui accorde de la finesse dans l'esprit et de la douceur dans l'expression , mais il le blâme d'avoir craint la fatigue de parler et même de penser , ajoutant que ses talens se rouillèrent peu à peu par le défaut d'exercice : *C. Memmius , Lucii filius , perfectus litteris , sed Græcis ; fastidiosus sane Latinarum ; argutus orator , verbisque dulcis ; sed fugiens non modo dicendi , verum etiam cogitandi laborem ; tantum sibi de facultate detraxit , quantum imminuit industriæ.* Cic. de Clar. Orat. ad Brutum.

AVIS DU LIBRAIRE (1768).

Comme des personnes éclairées ont paru désirer de trouver ici la célèbre invocation d'Hesnault, qu'il n'est pas aisé de se procurer, on a cru devoir déférer à leurs vœux.

DÉESSE, dont le sang a formé nos aïeux,
Toi qui fais le plaisir des hommes et des dieux ;
Qui, par un doux pouvoir, régnant sur tout le
monde,
Rends et la mer peuplée et la terre féconde ;
Je t'invoque, ô Vénus ! ô mère de l'Amour !
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour :
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.

Dès le premier beau jour que ton astre ramène,
Les zéphyrs font sentir leur moureuse haleine,
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs ;
On entend les oiseaux frappés de ta puissance,
Par mille tons lascifs, célébrer ta présence :
Pour la belle génisse on voit les fiers taureaux
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux.

Enfin les habitans des bois et des montagnes,
Des fleuves et des mers, et des vertes campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour et de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir :
Tant on aime à te suivre, et ce charmant empire
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire.

Donc, puisque la nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi,
Que, sans toi, rien n'est beau, rien n'aime et n'est
aimable ;

Vénus, deviens ma Muse, et sois-moi favorable :
Je vais de l'univers étaler les secrets.

J'écris pour un héros comblé de tes bienfaits :
Memmius eut de toi les grâces en partage ;
Fais-les en sa faveur briller dans cet ouvrage.

Cependant des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre et ses horreurs.
Tu peux tout mettre en paix et sur mer et sur
terre :

Car que ne peux-tu point sur le dieu de la guerre ?
Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras ;
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient son âme à ta bouche attachée.
Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps,
Et nourrissent ses feux en pillant tes trésors :
Tant tu sais avec art bien placer tes caresses,
Allumer les désirs, provoquer les tendresses.

Parle pour les Romains dans ces momens si doux :
 Nous demandons la paix, demande-la pour nous.
 Le dessein que je prends veut un esprit tran-
 quille :

Puis-je le posséder dans ce temps difficile ?

Et de tant de héros Memmius digne fils ,

Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays ?

Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude
 Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude :

Autrement tous mes soins seraient hors de saison,

En vain j'entreprendrais d'éclairer ta raison ;

Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre,

Tu te ralentirais avant que de l'entendre.

Je vais d'un vol hardi m'élever dans les cieux ,

Et là te faire voir quel est l'emploi des dieux ,

Te ramener après dans la source des choses ,

Et des plus grands effets te dévoiler les causes :

Tu sauras de quel fonds la nature fait tout ,

De quoi tous s'entretient, en quoi tout se résout ;

Quels sont ces simples corps, cette simple ma-
 tière

Qu'on nomme premiers corps, et matière pre-
 mière ,

Parce que tout vient d'eux, et qu'ils sont éternels.

Car loin de notre esprit ces penses criminelles

Qui dégradent des dieux l'immortelle nature ,

Et les font ouvriers de chaque créature.

Si ces Dieux ne vivaient dans la tranquillité,
 A quoi leur servirait leur immortalité?
 A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.
 C'est trop les intriguer dans les choses humaines :
 Ils sont toujours puissans, toujours heureux sans
 nous ,

Et ne sentent jamais ni pitié ni courroux.

On a vu les mortels traîner long-temps leur vie
 Sous la religion (1) durement asservie ;
 Long-temps du haut du ciel ce fantôme ef-
 frayant

A lancé sur la terre un regard foudroyant :
 Mais un Grec , le premier , plein d'une sage au-
 dace ,

L'osa voir d'un œil fixe , et l'insulter en face.
 Tout ce qu'on dit des dieux ne put l'en détour-
 ner :

La terre eut beau frémir , le ciel eut beau tonner ;
 Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture ,
 Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la nature.
 Dans l'enceinte du monde il se crut trop serré ;
 Le ciel ne fut pas même assez vaste à son gré.
 Rien ne lui fit obstacle , et ce puissant génie
 Courut de l'univers la carrière infinie.

Après avoir su tout, il nous a tout appris :
 Nul être , nul pouvoir ne surprend nos esprits ;

(1) Le polythéisme.

On sait jusqu'où s'étend tout pouvoir et tout être,
 Et ce qui le termine, et ce qu'il en peut naître.
 Ainsi par la raison il surmonta la peur ;
 Ainsi l'erreur mourante aux pieds de son vain-
 queur ,
 Et la religion (1) terrassée avec elle ,
 Attire à ce mortel une gloire immortelle.

Peut-être , Memmius , peut-être croiras-tu
 Que ma philosophie attaque ta vertu ;
 Que de l'impiété je fonde les maximes,
 Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux
 crimes :

Mais regarde plutôt quels crimes odieux
 A produit autrefois ce vain culte des dieux.
 On maltraite en Aulide une jeune princesse.
 Et qui sont les bourreaux ? tous les chefs de la
 Grèce ,
 Son père. Mais Diane a soif de ce beau sang ;
 Agamemnon le livre , et Calchas le répand :
 La belle Iphigénie au temple est amenée,
 Et d'un voile aussitôt la victime est ornée.
 Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour
 la voir ;
 Son père est auprès d'elle outré de désespoir :
 Un prêtre , auprès de lui , couvre un fer d'une
 étole.

A ce spectacle affreux elle perd la parole ,

(1) L'idolâtrie.

xxiv AVIS DU LIBRAIRE (1768).

S'agenouille en tremblant, se soumet à son sort ;
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui sert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale.
On l'enlève de terre, on la porte à l'autel ;
Et bien loin d'accomplir un hymen solennel,
Au lieu de cet hymen, sous les yeux de son père,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colère,
Pour la rendre propice au départ des vaisseaux.
Tant la religion (1) peut enfanter de maux !

(1) C'est-à-dire, la superstition.



LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

LE poète débute par une magnifique invocation à Vénus : viennent ensuite ; 1°. la dédicace de son poème à Memmius ; 2°. l'exposition du sujet ; 3°. l'éloge d'Épicure ; 4°. la réfutation des objections générales qu'on pourrait faire contre la doctrine du philosophe grec , et contre la hardiesse du poète latin d'oser la rendre en sa langue. Après cette espèce de préface élo-

quente, Lucrèce entre en matière, et établit pour premier principe que l'être ne peut sortir du néant ni y rentrer. Il existe donc des corpuscules primitifs, dont tous les corps sont formés, et dans lesquels ils se résolvent; quoique invisibles, leur existence n'en est pas moins incontestable. Mais ils ne pourraient agir, se mouvoir, ni même exister sans vide. L'univers est donc le résultat de ces deux choses, la matière et le vide. Tout ce qui n'est ni l'un ni l'autre, en est propriété ou accident, et non pas une troisième classe d'êtres à part. Les corps premiers étant la base des ouvrages de la nature, doivent être parfaitement solides, indivisibles et éternels. C'est donc à tort qu'Héraclite donne aux corps pour principe le feu; d'autres philosophes, l'eau, l'air ou la terre, et Empédocle les quatre éléments. L'homœo-

mérie d'Anaxagore n'explique pas mieux la formation des êtres. Le grand tout, indestructible dans ses principes, est infini dans sa masse : il n'y a donc pas de centre où tendent les corps graves ; la doctrine des Antipodes est donc une folie.

LIBER PRIMUS.

ÆNEADUM genetrix, hominum divumque
 voluptas,
 Alma Venus, cœli subter labentia signa
 Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
 Concelebras; per te quoniam genus omne
 animantum
 Concipitur, visitque exortum lumina solis:
 Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
 Adventumque tuum; tibi suaves dædala tellus
 Summittit flores; tibi rident æquora ponti,
 Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.

Nam simul ac species patefacta est verna diei,
 Et reserata viget genitabilis aura Favoni;
 Aeriæ primum volucres te, diva, tuumque
 Significant initum, percussæ corda tua vi:
 Inde feræ pecudes persultant pabula læta,
 Et rapidos tranant annes; ita capta lepore,
 Illecebrisque tuis, omnis natura animantum
 Te sequitur cupide, quo quamque inducere pergis.
 Denique per maria, ac montes, fluviosque rapaces,
 Frondiferasque domos avium, camposque
 virentes,
 Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
 Efficis, ut cupide generatim sæcla propagent.

LIVRE PREMIER.

MÈRE des Romains, charme des hommes et des dieux, ô Vénus! ô déesse bienfaisante! du haut de la voûte étoilée, tu répands la fécondité sur les mers qui portent les navires, sur les terres qui donnent les moissons : c'est par toi que les animaux de toute espèce sont conçus, et ouvrent leurs yeux à la lumière. Tu parais, et les vents s'enfuient, les nuages sont dissipés, la terre déploie la variété de ses tapis, l'océan prend une face riante; le ciel, devenu serein, répand au loin la plus vive splendeur.

A peine le printemps a ramené les beaux jours, à peine le zéphyr a recouvré son haleine féconde, déjà les habitans de l'air ressentent ton atteinte, et se pressent d'annoncer ton retour : aussitôt les troupeaux enflammés bondissent dans leurs pâturages, et traversent les fleuves rapides; épris de tes charmes, saisis de ton attrait, tous les êtres vivans brûlent de te suivre partout où tu les entraînes. Enfin, dans les mers, sur les montagnes, au milieu des fleuves impétueux, des bocages touffus, des vertes campagnes, ta douce flamme pénètre tous les cœurs, anime toutes les espèces du désir de se perpétuer.

Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, neque amabile
quidquam;

Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego de *rerum natura* pangere conor
Memmiadæ nostro: quem tu, dea, tempore in
omni

Omnibus ornatum voluisti excellere rebus.

Quo magis æternum da dictis, diva, leporem.

Effice ut interea fera mœnera militiai

Per maria ac terras omnes sopita quiescant.

Nam tu sola potes tranquilla pace juvare

Mortales: quoniam belli fera mœnera Mavors

Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se

Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris;

Atque ita suspiciens tereti cervice reposita,

Pascit amore avidos, inhians in te, dea, visus;

Eque tuo pendet rêsupini spiritus ore.

Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto

Circumfusa super, suaves ex ore loquelas

Funde, petens placidam Romanis, inclyta, pacem.

Nam neque nos agere hoc, patriai tempore iniquo,

Possumus æquo animo; neque Memmi clara

propago

Talibus in rebus communi deesse saluti.

Quod superest, vacuas aures mihi, Memmiada,

et te

Puisque tu es l'unique souveraine de la nature, la créatrice des êtres, la source des grâces et du plaisir, daigne, ô Vénus! t'associer à mon travail, et m'inspirer ce poème sur la *nature*: je le consacre à ce Memmius que tu as orné en tous temps de tes dons les plus rares, et qui nous est également cher à tous deux. C'est en sa faveur que je te demande pour mes vers un charme qui ne se flétrisse jamais.

Cependant assoupis et suspends sur la terre et l'onde les fureurs de la guerre. Toi seule peux faire goûter aux mortels les douceurs de la paix. Du sein des alarmes le dieu des batailles se rejette dans tes bras : là, retenu par la blessure d'un amour éternel, les yeux levés vers toi, la tête posée sur ton sein, la bouche entr'ouverte, il repaît d'amour ses regards avides, et son âme reste comme suspendue à tes lèvres. Dans ce moment d'ivresse où tes membres sacrés le soutiennent, ô déesse! penchée tendrement sur lui, abandonnée à ses embrassemens, verse dans son âme la douce persuasion, et sois la puissante médiatrice de la paix. Hélas! dans les troubles de ma patrie, m'est-il permis de chanter? et l'illustre Memmius manquera-t-il à la défense de l'état, pour prêter l'oreille à mes sons?

Puissiez-vous donc bientôt, ô Memmius! dé-

Semotum a curis adhibe veram ad rationem;
 Ne mea dona , tibi studio disposta fideli ,
 Intellecta prius quam sint , contempta relinquant.
 Nam tibi de summa cœli ratione deumque
 Disserere incipiam , et rerum primordia pandam ;
 Unde omnes natura creet res , auctet , alatque ;
 Quove eadem rursus natura perempta resolvat :
 Quæ nos *materiem* , et *genitalia corpora* rebus
 Reddunda in ratione vocare , et *semina* rerum
 Appellare suemus , et hæc eadem usurpare
Corpora prima , quod ex illis sunt omnia primis.

Omnis enim per se divum natura necesse est
 Immortali ævo summa cum pace fruatur ,
 Semota ab nostris rebus , sejunctaque longe ;
 Nam privata dolore omni , privata periculis ,
 Ipsa suis pollens opibus , nil indiga nostri ,
 Nec bene promeritis capitur , nec tangitur ira.

Humana ante oculos fœde cum vita jaceret
 In terris , oppressa gravi sub religione ,
 Quæ caput a cœli regionibus obstendebat ,
 Horribili super aspectu mortalibus instans ;
 Primum Graius homo mortales tollere contra
 Est oculos ausus , primusque obsistere contra :
 Quem nec fama deum , nec fulmina , nec minitanti
 Murmure compressit cœlum ; sed eo magis acrem

livré de ces tristes soins , apporter un esprit libre à l'étude de la sagesse , et ne point rejeter ces fruits d'une étude pénible avant de les avoir connus ! Je vous dévoilerai le système du ciel, et la nature des dieux ; je vous ferai connaître les principes à l'aide desquels la nature forme , accroit et nourrit les êtres, et dans lesquels elles les résout après leur destruction : parties élémentaires, auxquelles je donnerai, dans le cours de cet ouvrage, les noms de *matière*, de *corps générateurs*, de *principes* et de *corps premiers*, parce qu'ils précèdent et produisent tout.

En effet les dieux, par le privilège de leur nature, doivent jouir, dans une profonde paix, de leur immortalité ; hors de la sphère de nos évènements, éloignés de notre monde, à l'abri de la douleur et du danger, se suffisant à eux-mêmes, indépendans de nous, ils ne sont ni sensibles à nos vertus, ni accessibles à la colère.

Dans le temps où l'homme avili rampait sous les chaînes pesantes du fanatisme, ce tyran farouche qui, du milieu des nues, montrait sa tête épouvantable, et dont l'œil effrayant menaçait d'en haut les mortels ; un homme né dans la Grèce osa le premier lever contre lui ses regards, et refuser de s'incliner. Ni ces dieux si vantés, ni leurs foudres, ni le bruit menaçant

Virtutem irritât animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longe flammantia mœnia mundi;
Atque omne immensum peragravit mente
 animoque:

Unde refert nobis victor, quid possit oriri,
Quid nequeat; finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens.
Quare religio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

Illud in his rebus vereor, ne forte rearis
Impia te rationis inire elementa, viamque
Endogredi sceleris; quod contra, sæpius olim
Religio peperit scelerosa atque impia facta:
Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
Iphianassai turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum delecti, prima virorum.
Cui simul infula virgineos circumdata comptus,
Ex utraque pari malarum parte profusa est,
Et moestum simul ante aras astare parentem
Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros,
Aspectuque suo lacrymas effundere cives;
Muta metu, terram genibus summissa petebat:
Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,

du ciel en courroux ne purent l'intimider : son courage s'irrita par les obstacles ; impatient de briser l'étroite enceinte de la nature , son génie vainqueur s'élança au-delà des bornes enflammées du monde , parcourut à pas de géant les plaines de l'immensité , et eut la gloire d'enseigner aux hommes ce qui peut ou ne peut pas naître , et comment la puissance des corps est bornée par leur essence même. Ainsi la superstition fut à son tour foulée aux pieds , et sa défaite nous rendit égaux aux dieux.

Mais je crains, ô Memmius ! que vous ne m'accusiez de vous ouvrir une école d'impiété , et de conduire vos pas dans la route du crime : c'est au contraire la superstition qui trop souvent inspira des actions impies et criminelles. Ainsi l'élite des chefs de la Grèce , les premiers héros du monde souillèrent jadis en Aulide l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. Quand le bandeau funèbre eut paré la chevelure de la jeune princesse , et flotté le long de ses joues innocentes ; quand elle vit son père au pied de l'autel , debout , l'œil triste et l'air morne ; à côté de lui les sacrificateurs cachant sous leurs robes le couteau sacré , et un grand peuple en larmes autour d'elle ; à ce spectacle , muette d'effroi , elle tombe sur ses genoux , comme une suppliante. Que lui servait , dans cet instant fatal , d'avoir

Quod patrio princeps donarat nomine regem.
 Nam sublata virum manibus tremebundaque, ad
 aras

Deducta est, non ut, solemni more sacrorum
 Perfecto, posset claro comitari Hymenæo;
 Sed casta inceste, nubendi tempore in ipso,
 Hostia concideret mactatu mœsta parentis;
 Exitus ut classi felix faustusque daretur.
 Tantum religio potuit suadere malorum!

Tutemet a nobis jam quovis tempore vatum
 Terriloquis victus dictis desciscere quæres?
 Quippe etenim quam multa tibi jam fingere
 possum
 Somnia, quæ vitæ rationes vertere possint,
 Fortunasque tuas omnes turbare timore?
 Et merito: nam si certam finem esse viderent
 Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent
 Religionibus, atque minis obsistere vatum.
 Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;
 Æternas quoniam pœnas in morte timendum.
 Ignoratur enim quæ sit natura animæ;
 Nata sit, an contra nascentibus insinuetur;
 Et simul intereat nobiscum morte dirempta,
 An tenebras Orci visat, vastasque lacunas;
 An pecudes alias divinitus insinuet se;
 Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno
 Detulit ex Helicône perenni fronde coronam,

la première donné le nom de père au roi de Mycènes ? Des prêtres impitoyables la soulèvent et la portent tremblante à l'autel , non pour la reconduire au milieu d'un pompeux cortège après la cérémonie de l'hyménée , mais pour la faire expirer sous les coups de son père , au moment même que l'amour destinait à son mariage. Et pourquoi ? afin d'obtenir un heureux départ pour la flotte des Grecs. Tant la superstition inspire aux hommes de barbarie !

Vous-même , ô Memmius ! fatigué par les récits effrayans des poètes de tous les siècles , vous me fuirez peut-être , craignant de trouver aussi dans mon poème des songes lugubres , capables de troubler tout le système de votre vie , et d'empoisonner votre bonheur par la crainte. Et vous auriez raison : car si l'homme voyait un terme fixe à ses maux , il aurait au moins quelque ressource contre les menaces de la superstition et des poètes. Mais quel moyen lui reste-t-il de se défendre aujourd'hui qu'il a des peines éternelles à redouter après la mort ? c'est que la nature de son âme est un problème pour lui. Il ignore si elle naît avec le corps , ou s'y insinue au moment de la naissance ; si elle meurt avec nous par la dissolution de ses parties , ou si elle va visiter les sombres bords ; ou si , enfin , l'ordre des dieux la fait passer dans des corps d'animaux , ainsi que l'a chanté Ennius , le premier

Per gentes Italas hominum quæ clara clueret.
 Etsi præterea tamen esse Acherusia templa
 Ennius æternis exponit versibus edens;
 Quo neque permanent animæ, neque corpora
 nostra,

Sed quædam simulacra modis pallentia miris :
 Unde sibi exortam semper florentis Homeri
 Commemorat speciem, lacrymas et fundere salsas
 Cœpisse, et rerum naturam expandere dictis.

Quapropter bene, cum superis de rebus habenda
 Nobis est ratio, solis lunæque meatus
 Qua fiant ratione, et qua vi quæque genantur
 In terris; tum, cum primis, ratione sagaci,
 Unde anima atque animi constet natura, videndum;
 Et quæ res nobis vigilantibus obvia, mentes
 Terrificet, morbo affectis, somnoque sepultis;
 Cernere uti videamur eos, audireque coram,
 Morte obita quorum tellus amplectitur ossa.

Nec me animi fallit, Graiorum obscura reperta
 Difficile illustrare latinis versibus esse;
 Multa novis verbis præsertim cum sit agendum,
 Propter egestatem linguæ, et rerum novitatem.
 Sed tua me virtus tamen, et sperata voluptas
 Suavis amicitiae, quemvis perferre laborem
 Suadet, et inducit noctes vigilare serenas,
 Quærentem dictis quibus, et quo carmine demum

qui, du riant sommet de l'Hélicon, soit descendu dans le Latium, le front ceint d'une couronne immortelle. Néanmoins il décrit dans son poème divin un séjour habité non par des corps ou des esprits, mais par des ombres pâles et légères, entre lesquelles le fantôme de l'immortel Homère lui apparut, versa des larmes amères à sa vue, et lui dévoila les secrets de la nature.

Avant donc de porter nos regards au-dessus de nos têtes, de suivre le cours du soleil et de la lune, et d'approfondir la cause des phénomènes terrestres; il est surtout essentiel de rechercher les principes constitutifs de l'esprit et de l'âme, et la nature des objets qui, après l'avoir frappée pendant le jour, l'effraient de nouveau dans le sommeil ou la maladie, avec une telle vérité, qu'on croit voir et entendre ceux que la mort a moissonnés, et dont la terre enferme les dépouilles.

Je n'ignore pas, d'un autre côté, que notre langue ne se prête qu'avec peine aux recherches obscures de la Grèce : la disette des mots et la nouveauté du sujet m'obligeront souvent de créer des termes. Mais votre mérite, mon cher Memmius, et le plaisir que me promet une amitié si douce, me rendent capable des travaux les plus pénibles. J'aime à chercher, dans le calme d'une nuit tran-

Clara tuæ possim præpandere lumina menti,
 Res quibus occultas penitus convisere possis.
 Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse
 est

Non radii solis, neque lucida tela diei
 Discussant, sed naturæ species, ratioque.

Principium hinc cujus nobis exordia sumet,
Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam.
 Quippe ita formido mortales continet omnes,
 Quod multa in terris fieri, cœloque tuentur,
 Quorum operum causas nulla ratione videre
 Possunt, ac fieri divino numine rentur.
 Quas ob res, ubi viderimus nil posse creari
 De nihilo, tum, quod sequimur, jam rectius inde
 Perspiciemus, et unde queat res quæque creari,
 Et quo quæque modo fiant opera sine divum.

Nam si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus
 Omne genus nasci posset; nil semine egeret.
 E mare primum homines, e terra posset oriri
 Squammigerum genus, et volucres; erumpere cœlo
 Armenta, atque aliæ pecudes; genus omne ferarum
 Incerto partu, culta ac deserta teneret:
 Nec fructus iidem arboribus constare solerent,
 Sed mutarentur; ferræ omnes omnia possent.

quille , des tours heureux , des images brillantes qui puissent porter la lumière dans votre âme , et vous dévoiler le système entier de l'univers. Car , pour dissiper les terreurs de la superstition et les ténèbres de l'ignorance , il est besoin , non des rayons du soleil et de la lumière du jour , mais de l'étude réfléchie de la nature.

Ecoutez donc sa voix ; elle vous apprendra d'abord que *la Divinité même ne peut tirer l'être du néant*. En effet la crainte subjugué tellement les cœurs des mortels , qu'à la vue des phénomènes du ciel et de la terre , dont ils ne pouvaient pénétrer les causes , ils ont soumis la nature à des dieux créateurs. Quand nous nous serons assurés que rien ne se fait de rien , nous distinguerons plus aisément le but où nous tendons , la source d'où sortent les êtres , et la manière dont chaque chose peut se former sans le secours des dieux.

Si quelque chose s'engendrait de rien , les êtres de toute espèce pourraient naître indifféremment de toute sorte de corps , sans avoir besoin de germes particuliers. L'homme pourrait naître dans les ondes , les poissons et les oiseaux se former dans la terre , les troupeaux s'élancer des nues , et les bêtes féroces , enfans du hasard , se plaire également dans les lieux cultivés ou dans les déserts : les arbres n'offriraient pas constamment les mêmes fruits ; ils en changeraient chaque

Quippe, ubi non essent genitalia corpora cuique,
 Qui posset mater rebus consistere certa?
 At nunc, seminibus quia certis quidque creatur,
 Inde enascitur, atque oras in luminis exit,
 Materies ubi inest cujusque et corpora prima.
 Atque hac re nequeunt ex omnibus omnia gigni,
 Quod certis in rebus inest secretâ facultas.

Præterea, cur vere rosam, frumenta calore,
 Vites autumnò fundi sudante videmus;
 Si non, certa suo quia tempore semina rerum
 Cum confluerunt, patet quodcunque creatur;
 Dum tempestates adsunt, et vivida tellus
 Tuto res teneras effert in luminis oras?
 Quod si de nihilo fierent, subito exorerentur
 Incerto spatio, atque alienis partibus anni: ●
 Quippe ubi nulla forent primordia, quæ genitali
 Concilio possint arceri tempore iniquo.

Nec porro augendis rebus spatio foret usus
 Seminis ad coitum, e nihilo si crescere possent.
 Nam fierent juvenes subito ex infantibus parvis,
 E terraque exorta repente arbusta salirent.
 Quorum nil fieri manifestum est, omnia quando

jour : tous les corps pourraient produire des fruits de toute espèce. Car, s'il n'y a point de germes, dès lors plus d'ordre ni d'uniformité dans les générations. Mais comme toutes les productions de la nature ont pour base des semences déterminées, elles ne naissent qu'à l'endroit où se trouvent la matière qui leur est propre, les élémens qui leur conviennent. Et c'est cette énergie, différente selon les principes, qui circonscrit les générations, et entretient l'ordre dans la nature.

Ne voyez-vous pas la rose naître au printemps, les moissons jaunir en été, la vigne mûrir dans les beaux jours de l'automne ? c'est que, dans le temps fixe, les semences se rassemblent, les productions se développent, et la terre, au moment marqué par la saison, expose avec assurance ses tendres nourrissons à l'impression de l'air. Mais si l'être sortait du néant, elles naîtraient tout à coup, dans des temps indéterminés, dans des saisons contraires ; puisqu'il n'y aurait pas d'élémens dont le vice des saisons pût empêcher l'assemblage.

Allons plus loin ; les corps tirés du néant n'auraient pas besoin, pour croître, du temps et de la réunion de leurs germes. L'enfance ne serait pas séparée de l'adolescence, et l'arbuste à peine éclos'élancerait tout à coup vers la nue. Ce n'est pas là la marche de la nature : la fixité des élémens assujettit les corps à des progrès lents, et

Paulatim crescunt, ut par est, semine certo;
 Crescendoque genus servant; ut noscere possis
 Quæque sua de materia grandescere, alique.

Huc accedit uti, sine certis imbribus anni,
 Lætificos nequeat fetus summittere tellus;
 Nec porro secreta cibo natura animantum,
 Propagare genus possit, vitamque tueri:
 Ut potius multis communia corpora rebus
 Multa putes esse, ut verbis elementa videmus,
 Quam sine principiis ullam rem existere posse.

Denique cur homines tantos natura parare
 Non potuit, pedibus qui pontum per vada possent
 Transire, et magnos manibus divellere montes,
 Multaque vivendo vitalia vincere sæcla;
 Si non materies quia rebus reddita certa est
 Gignundis, e qua constat quid possit oriri?
 Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est;
 Semine quando opus est rebus, quo quæque creatæ
 Aeris in teneras possint proferrier auras.

Postremo, quoniam incultis præstare videmus
 Culta loca, et manibus meliores reddere fetus;
 Esse videlicet in terris primordia rerum,
 Quæ nos, fecundas vertentes vomere glebas,
 Terraique solum subigentes, cimus ad ortus.
 Quod si nulla forent, nostro sine quæque labore,

leur imprime un caractère spécifique qu'ils conservent en croissant , preuve évidente que chaque être a sa manière propre qui sert à le nourrir et à le développer.

Si vous considérez, d'un autre côté, que, sans les pluies réglées de l'année, la terre ne vous offrirait pas ses utiles productions, et que les animaux, privés d'alimens, ne pourraient se conserver ni se propager; bien loin de refuser des principes aux corps, vous reconnaîtrez des élémens communs à plusieurs individus, comme des lettres communes à plusieurs mots.

Enfin pourquoi la nature n'a-t-elle pas pu faire des hommes assez grands pour passer à gué l'océan, assez forts pour déraciner de la main les plus hautes montagnes, assez robustes pour survivre à la révolution de plusieurs siècles; sinon parce que la nature fixe des élémens détermine les qualités des individus? Avouons donc que rien ne se peut faire de rien, puisque chaque corps a besoin, pour naître, d'un germe particulier.

En un mot ne voyons-nous pas les terres cultivées plus fertiles que les déserts, et les productions de la nature s'améliorer sous la main du laboureur? il y a donc dans le sol des parties élémentaires dont nous excitons l'énergie en remuant les glèbes, et en déchirant le flanc de la terre. Sans cela, qu'aurions-nous besoin de nous

Sponte sua multo fieri meliora videres.

Huc accedit, uti quidque in sua corpora rursum
 Dissolvat natura, neque ad nihilum interimat res.
 Nam, si quid mortale e cunctis partibus esset,
 Ex oculis res quæque repente erepta periret;
 Nulla vi foret usus enim, quæ partibus ejus
 Discidium parere, et nexus exsolvere posset.
 At nunc, æterno quia constant semine quæque,
 Donec vis obiit, quæ res diverberet ictu,
 Aut intus penetret per inânia, dissolvatque,
 Nullius exitium patitur natura videri.

Præterea, quæcunque vetustate amovet ætas,
 Si penitus perimit consumens materiem omnem;
 Unde animale genus generatim in lumina vitæ
 Redducit Venus? aut reductum dædala tellus
 Unde alit, atque auget, generatim pabula præbens?
 Unde mare ingenui fontes, externaque longe
 Flumina suppeditant? unde æther sidera pascit?
 Omnia enim debet, mortali corpore quæ sunt,
 Infinita ætas consumpse anteacta diesque.
 Quod si in eo spatio, atque anteacta ætate fuere,
 E quibus hæc rerum consistit summa resecta;
 Immortali sunt natura prædita certe:
 Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti.

Denique res omnes eadem vis causaque volgo

tourmenter ? tous les êtres tendraient d'eux-mêmes à la perfection.

A cette vérité joignons-en une autre ; c'est que la nature n'anéantit rien , mais réduit simplement chaque tout en ses parties élémentaires. Si les élémens étaient destructibles , les corps disparaîtraient en un moment ; il ne serait pas nécessaire qu'une action lente troublât l'union des principes , en rompît les liens : au lieu ~~de~~ la nature ayant rendu éternels les élémens de la matière , ne nous présente l'image de la destruction que quand une force étrangère a frappé la masse ou pénétré le tissu des corps.

D'ailleurs , si le temps anéantissait tout ce qui disparaît à nos yeux , dans quelle source la nature puiserait-elle ses reproductions ? comment la terre pourrait-elle nourrir les espèces régénérées ? de quel réservoir les rivières et les fontaines tireraient-elles ce tribut continuel qu'elles viennent de si loin payer à l'océan ? de quels alimens se repaîtraient les feux du ciel ? Si les élémens étaient périssables , la révolution de tant de siècles écoulés devrait en avoir tari la source. Si au contraire , aussi anciens que les temps , ils travaillent de toute éternité aux reproductions de la nature , il faut qu'ils soient immortels , et que rien dans l'univers ne puisse s'anéantir.

Enfin la même cause ferait périr tous les corps ,

Conficeret, nisi materies æterna teneret
 Inter se nexas minus aut magis endopedite.
 Tactus enim lethi satis esset causa profecto :
 Quippe, ubi nulla forent æterno corpore, eorum
 Contextum vis deberet dissolvere quæque.
 At nunc, inter se quia nexus principiorum
 Dissimiles constant, æternaque materies est ;
 Incolumi remanent res corpore, dum satis acris
 Vis obeat texture cujusque reperta.
 Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes
 Discidio redeunt in corpora materiai.

Postremo pereunt imbres, ubi eos pater Æther
 In gremium matris Terrai præcipitavit.

At nitidæ surgunt fruges, ramique virescunt
 Arboribus; crescunt ipsæ, fetuque gravantur.
 Hinc alitur porro nostrum genus, atque ferarum :
 Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
 Frondiferasque novis avibus canere undique
 sylvas :

Hinc fessæ pecudes pingues per pabula læta
 Corpora deponunt, et candens lacteus humor
 Uberibus manat distentis : hinc nova proles
 Artubus infirmis teneras lasciva per herbas
 Ludit, lacte mero mentes percussa novellas.
 Haud igitur penitus pereunt quæcunque
 videntur ;

si leurs élémens n'étaient éternels, et liés par des nœuds plus ou moins serrés. Le tact seul suffirait pour les détruire. Quelle résistance opposerait un frêle assemblage de parties destructibles ? Au lieu que les liens des corps étant dissemblables, et la matière éternelle, chaque être subsiste, jusqu'à ce qu'il éprouve un choc proportionné à l'union de ses principes : rien donc ne s'anéantit, et la destruction n'est que la dissolution des élémens.

Ces pluies que l'air fécond verse à grands flots dans le sein de notre mère commune, vous paraissent perdues ? Mais par elles la terre se couvre de moissons, les arbres reverdissent, leur cime s'élève, leurs rameaux se courbent sous le poids des fruits. Ce sont ces pluies salutaires qui fournissent aux hommes leurs alimens, et aux animaux leur pâture : de là cette jeunesse florissante qui peuple nos villes, ce nouvel essaim de chœurs harmonieux qui font retentir nos bois. Voyez les troupeaux reposer dans les rians pâturages leurs membres fatigués d'embonpoint, des ruisseaux d'un lait pur s'échapper de leurs mammelles tendues : enivrés de cette douce liqueur, les tendres agneaux s'égaient sur le gazon, et essaient entre eux mille jeux folâtres. Les corps ne sont donc pas anéantis en disparaissant à nos

Quando alid ex alio reficit natura, nec ullam
Rem gigni patitur, nisi morte adjutam aliena.

Nunc age, res quoniam docui non posse creari
De nihilo, neque item genitas ad nil revocari;
Ne qua forte tamen coeptes diffidere dictis,
Quod nequeunt oculis rerum primordia cerni;
Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est
Confiteare esse in rebus, nec posse videri.

Principio, venti vis verberat incita pontum,
Ingentesque ruit naves, et nubila differt:
Interdum rapido percurrens turbine campos
Arboribus magnis sternit, montesque supremos
Sylvifragis vexat flabris: ita perfurit acri
Cum fremitu, sævitque minaci murmure pontus.
Sunt igitur venti nimirum corpora cæca,
Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cœli
Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant.
Nec ratione fluunt alia, stragemque propagant,
Ac cum mollis aquæ fertur natura repente
Flumine abundantanti, quod largis imbribus auget
Montibus ex altis magnus decursus aquai,
Fragmina conjiciens sylvarum, arbustaque tota;
Nec validi possunt pontes venientis aquai
Vim subitam tolerare: ita magno turbidus imbri,
Molibus incurrens validis cum viribus annis,
Dat sonitu magno stragem; volvitque sub undis
Grandia saxa, ruit qua quidquid fluctibus obstat.

yeux : la nature forme de nouveaux êtres de leurs débris ; et ce n'est que par la mort des uns qu'elle accorde la vie aux autres.

Vous êtes convaincu maintenant, Memmius, que l'être ne peut sortir du néant, ni s'y perdre ; mais pour dissiper les doutes que pourrait laisser dans votre esprit l'invisibilité des atomes, apprenez qu'il est des corps que l'œil n'aperçoit pas, et dont toutefois la raison reconnaît l'existence.

Tel est le vent, cet élément terrible dont la fureur soulève les ondes, submerge la masse des vaisseaux, et disperse les nuages ; dont les tourbillons rapides s'élancent dans les plaines, et couvrent la terre de la dépouille des plus grands arbres ; dont le souffle destructeur tourmente la cime des monts, et fait bouillonner l'océan avec un affreux murmure. Le vent, quoique invisible, est donc un corps, puisqu'il balaie à la fois le ciel, la terre et la mer, et parsème l'air de leurs débris. C'est un fluide semblable à un fleuve dont le lit tranquille est gonflé tout à coup par les pluies abondantes qui roulent en torrent du haut des monts, chargées de la dépouille des forêts : les ponts les plus solides ne peuvent soutenir le choc de l'onde déchaînée. Ces redoutables masses d'eau heurtent les digues, les font écrouler avec bruit, en emportent les rochers flottans, et renversent tous les obstacles qui s'opposent à leur

Sic igitur debent venti quoque flamina ferri :
 Quæ, veluti validum flamen, cum procubuere,
 Quamlibet in partem trudent res ante, ruuntque
 Impetibus crebris; interdum vertice torto
 Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.
 Quare etiam atque etiam sunt venti corpora cæca;
 Quandoquidem factis ac moribus, æmula magnis
 Annibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.

Tum porro varios rerum sentimus odores,
 Nec tamen ad nares venientes cernimus unquam.
 Nec calidos æstus tuimus, nec frigora quimus
 Usurpare oculis, nec voces cernere suemus :
 Quæ tamen omnia corporea constare necesse est
 Natura; quoniam sensus impellere possunt.
 Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest
 res.

Denique fluctifrago suspensæ in littore vestes
 Uvescunt, eadem dispansæ in sole serescunt.
 At neque quo pacto persederit humor aquai
 Visum est, nec rursus quo pacto fugerit æstu.
 In parvas igitur partes dispergitur humor,
 Quas oculi nulla possunt ratione videre.
 Quin etiam, multis solis redeuntibus annis,
 Annulus in digito subtertenuatur habendo;
 Stillicidi casus lapidem cavat; uncus aratri
 Ferreus occulte decrescit vomer in arvis;
 Strataque jam volgi pedibus detrita viarum

fureur. C'est ainsi que les vents en courroux font tout plier sous l'effort de leur haleine : ils chassent leur proie devant eux , la terrassent , lui livrent mille assauts , l'enveloppent dans leurs tourbillons , et la font tourner rapidement dans le vague de l'atmosphère. Je le répète donc , le vent , quoique invisible , est un corps , puisqu'il ressemble dans sa nature et dans ses effets aux grands fleuves , dont l'existence est sensible à tous les yeux.

Nous n'apercevons pas les molécules déliées qui viennent frapper l'odorat ; nous sentons pourtant les odeurs. L'œil humain ne saisit point la chaleur , le froid , le son : toutefois on ne peut leur refuser la nature des corps , puisqu'ils agissent sur les sens , et que *les corps seuls ont le pouvoir de toucher et d'être touchés.*

Exposez une étoffe au bord de la mer , l'humidité la pénètre ; étendez-la au soleil , l'humidité s'en évapore. Cependant vous n'avez pas vu de fluide pénétrer le tissu de l'étoffe , ni s'en dégager à l'aide de la chaleur. C'est qu'alors l'eau , divisée en parties insensibles , échappe à la vue la plus perçante. Après un certain nombre de soleils , l'anneau qui brille à votre doigt s'aminuit , les gouttes de la pluie cavent la pierre sous nos toits , le soc de la charrue s'émousse dans le sillon , les pierres dont nos rues sont pavées

Saxea conspiciamus : tum , portas propter , athena
 Signa manus dextras ostendunt attenuari
 Sæpe salutantum tactu , præterque meantum.
 Hæc igitur minui , cum sint detrita , videmus ;
 Sed quæ corpora decedant in tempore quoque ,
 Invida præcluserit speciem natura videndi.
 Postremo , quæcumque dies , naturaque rebus
 Paulatim tribuit , moderatim crescere cogens ,
 Nulla potest oculorum acies contenta tueri ;
 Nec porro quæcumque ævo , macieque senescunt :
 Nec mare quæ impendent vesco sale saxa peresa ,
 Quid quoque amittant in tempore , cernere possis.
 Corporibus cæcis igitur natura gerit res.

Nec tamen undique corporea stipata tenentur
 Omnia natura ; namque est in rebus inane.
 Quod tibi cognosse in multis erit utile rebus :
 Nec sinet errantem dubitare , et quærere semper
 De summa rerum , et nostris diffidere dictis.

Quapropter locus est intactus , inane , va-
 cansque :

Quod si non esset , nulla ratione moveri
 Res possent ; namque , officium , quod corporis
 exstat ,
 Officere , atque obstare , id in omni tempore adesset
 Omnibus : haud igitur quidquam procedere posset,
 Principium quoniam cedendi nulla daret res.
 At nunc per maria , ac terras , sublimaque cœli ,

s'usent sous les pas du peuple, et, aux portes de la ville, la main droite des statues d'airain diminue sous les baisers continuels de la foule qui entre et qui sort. Nous remarquons avec le temps que ces corps ont souffert des pertes; mais des parties qui s'en séparent à tout moment, la nature jalouse nous en a interdit la vue. Elle dérobe à nos yeux et les molécules insensibles qui font croître lentement les corps, et les parties subtiles que leur ôte la vieillesse, et les atomes imperceptibles que le sel rongeur de la mer enlève à ces rochers orgueilleux qui menacent son onde. La nature n'agit donc qu'à l'aide de corps imperceptibles.

Ne croyez pas cependant que tout l'espace soit rempli par la matière; il existe du vide, mon cher Memmius. C'est une vérité dont vous sentirez plus d'une fois l'importance, qui fixera vos doutes, préviendra vos difficultés, et vous inspirera une juste confiance en mes écrits.

Il y a donc un espace impalpable qu'on nomme *le vide*, sans lequel on ne peut concevoir le mouvement: car le propre des corps étant de résister, ils ne cesseraient de se faire obstacle, et le mouvement serait impossible, parce qu'aucun corps ne commencerait à se déplacer. Cependant sur la terre, dans l'onde, au ciel, mille

Multa modis multis varia ratione moveri
 Cernimus ante oculos : quæ, si non esset inane,
 Non tam sollicito motu privata carerent,
 Quam genita omnino nulla ratione fuissent ;
 Undique materies quoniam stipata quiesset.

Præterea quamvis solidæ res esse putentur,
 Hinc tamen esse licet raro cum corpore cernas.
 In saxis, ac speluncis permanat aquarum
 Liquidus humor, et uberibus flent omnia guttis :
 Dissupat in corpus sese cibus omne animantum :
 Crescunt arbusta, et fetus in tempore fundunt ;
 Quod cibus in totas usque ab radicibus imis
 Per truncos, ac per ramos diffunditur omnes :
 Intersepta meant voces, et clausa domorum
 Transvolitant : rigidum permanat frigus ad ossa.
 Quod, nisi inania sint, qua possent corpora
 quæque
 Transire, haud ulla fieri ratione videres.

Denique cur alias aliis præstare videmus
 Pondere res rebus, nihilo majore figura ?
 Nam, si tantumdem est in lanæ glomere, quantum
 Corporis in plumbo est, tantumdem pendere par
 est ;
 Corporis officium est quoniam premere omnia
 deorsum :
 Contra autem natura manet sine pondere inanis.
 Ergo quod magnum est æque, leviusque videtur,

mouvemens divers frappent nos yeux ; et, sans vide , non seulement les corps seraient privés de cette continuelle agitation , mais ils n'auraient pas même pu être engendrés , parce que la matière, comprimée de toute part , aurait languï dans une éternelle inertie.

D'ailleurs les corps les plus compactes ne sont-ils pas pénétrables ? L'eau s'ouvre une issue à travers les rochers, et les voûtes des grottes sont humectées de larmes abondantes : les alimens se répandent dans toutes les parties du corps de l'animal. Si les arbres croissent et se couvrent de fruits au temps marqué , c'est que , par des canaux invisibles , les sucs nourriciers se sont distribués des racines à la tige , et de la tige à tous les rameaux. Le son pénètre les murs , et perce l'enclos des maisons : le froid se fait sentir jusqu'aux os. Pourrez-vous expliquer tous ces effets , sans admettre des vides par où les fluides s'insinuent ?

Enfin pourquoi cette différence sensible de pesanteur sous le même volume ? Si un flocon de laine contient autant de parties solides qu'une masse de plomb, elle doit tenir la balance en équilibre ; puisque le propre de la matière est de tendre en bas , et que le vide seul est par sa nature dépourvu de pesanteur. Ainsi , de deux corps compris sous la même surface , le plus léger est

Nimirum plus esse sibi declarat inanis :

At contra gravius plus in se corporis esse
Dedicat, et multo vacui minus intus habere.

Est igitur nimirum id, quod ratione sagaci
Quærimus, admistum rebus, quod inane vocamus.

Illud in his rebus, ne te deducere vero
Possit, quod quidam fingunt, præcurrere cogor.
Cedere squammigeris latices nitentibus aiunt,
Et liquidas aperire vias; quia post loca pisces
Linqunt, quo possint cedentes confluere undæ :
Sic alias quoque res inter se posse moveri,
Et mutare locum, quamvis sint omnia plena.

Scilicet id falsa totum ratione receptum est.
Nam quo squammigeri poterunt procedere
tandem,

Ni spatium dederint latices? Concedere porro
Quo poterunt undæ, cum pisces ire nequibunt?
Aut igitur motu privandum est corpora quæque;
Aut esse admistum dicendum est rebus inane,
Unde initum primum capiat res quæque movendi.

Postremo duo de concursu corpora lata
Si cita dissiliant, nempe aer omne necesse est,
Inter corpora quod fuvat, possidat inane.
Is porro, quamvis circum celerantibus auris
Confluat, haud poterit tamen uno tempore totum
Compleri spatium: nam primum quemque necesse
est

Occupet ille locum, deinde omnia possideantur.

celui qui renferme le plus de vide, et le plus pesant celui qui a le moins d'interstices et le plus de densité. La raison vous montre donc clairement en eux l'existence d'un vide disséminé.

Mais pour ne vous laisser aucun nuage, je me hâte de prévenir un raisonnement captieux dont s'appuient quelques philosophes. Ils soutiennent que, comme l'onde ouvre au poisson une voie liquide, en lui succédant dans l'espace qu'il abandonne, les corps peuvent se mouvoir de la même manière, et se déplacer au milieu du plein.

Mais ce reflux de l'onde suppose un premier mouvement. Car comment les poissons pourront-ils avancer, si les eaux ne leur ont laissé un espace vide ? Et où les eaux reflueront-elles, si les poissons n'ont pu avancer ? Il faut donc ou priver les corps de leur mouvement, ou reconnaître un espace vide qui en soit le principe.

Séparez rapidement deux surfaces planes appliquées l'une sur l'autre ; il se forme entre elles un vide que l'air ne peut remplir tout entier à la fois. Malgré la vitesse de cet élément subtil, il n'occupe tout l'espace qu'après s'être emparé d'abord des extrémités.

387. *Fuvat ; quasi fuerit.* Creech. — Wakef. *fiat.*

Quod si forte aliquis, cum corpora dissilueri,
 Tum putat id fieri, quia se condenseat aer,
 Errat: nam vacuum tum fit, quod non fuit ante,
 Et repletur item, vacuum quod constitit ante.
 Nec tali ratione potest denserier aer;
 Nec, si jam posset, sine inanî posset, opinor,
 Se ipse in se trahere, et partes conducere in
 unum.

Quapropter, quamvis causando multa inoreris,
 Esse in rebus inane tamen fateare necesse est.

Multaque præterea tibi possum commemorando
 Argumenta, fidem dictis conradere nostris.
 Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
 Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute.
 Namque canes ut montivagæ persæpe ferai
 Naribus inveniunt intectas fronde quietes,
 Cum semel institerunt vestigia certa viai;
 Sic alid ex alio per te tute ipse videre
 Talibus in rebus poteris, cæcasque latebras
 Insinuare omnes, et verum protrahere inde.
 Quod si pigraris, paulumve abscesseris ab re,
 Hoc tibi de plano possum promittere, Memmi:
 Usque adeo largos haustus de fontibu' magnis
 Lingua meo suavis diti de pectore fundet,
 Ut verear, ne tarda prius per membra senectus
 Serpat, et in nobis vitai claustra resolvat,

En vain prétendez-vous qu'après la séparation des deux surfaces, l'espace intermédiaire ne se remplit qu'en vertu d'une condensation antérieure : car il se forme un vide qui n'existait pas auparavant, et le vide déjà existant se remplit. D'ailleurs l'air ne peut se condenser, comme vous le supposez ; et quand cela serait possible, il ne pourrait sans vide rapprocher ses parties, et les ramasser sous un volume beaucoup moindre. Ainsi, par quelques objections que vous cherchiez à vous échapper, vous ne pouvez méconnaître l'existence du vide.

Je pourrais à ces preuves joindre d'autres raisons qui donneraient un nouveau poids à la vérité. Mais ces traces légères suffisent à votre pénétration, et vous pourrez sans moi découvrir le reste. Ainsi que l'animal élevé pour la chasse, après avoir saisi la trace de la proie, va la surprendre sous l'épais feuillage qui lui sert d'asyle ; de même, en marchant de conséquences en conséquences, vous pénétrerez tous les secrets de la nature, et vous forcerez la vérité dans ses retraites. Mais si votre esprit hésite à me suivre, et se refuse encore à la conviction, apprenez à quoi s'engage votre ami : les grandes sources où mon génie s'est abreuvé, s'ouvriront pour vous ; la vérité coulera de mes lèvres à grands flots, et la vieillesse à pas lents aura gagné nos mem-

Quam tibi de quavis una re versibus omnis
Argumentorum sit copia missa per aures.

Sed nunc jam repetam coeptum pertexere dictis.
Omnis, ut est, igitur, per se, natura duabus
Consistit rebus; nam corpora sunt, et inane,
Hæc in quo sita sunt, et qua diversa moventur.
Corpus enim per se communis dedicat esse
Sensus: quo nisi prima fides fundata valebit,
Haud erit, occultis de rebus quo referentes,
Confirmare animi quidquam ratione queamus.
Tum porro locus, ac spatium, quod inane vocamus,
Si nullum foret, haud usquam sita corpora possent
Esse, neque omnino quaquam diversa meare;
Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.

Præterea nihil est, quod possis dicere ab omni
Corpore sejunctum, secretumque esse ab inani;
Quod quasi tertia sit rerum natura reperta.
Nam quodcunque erit, esse aliquid debet id
ipsum

Augmine vel grandi, vel parvo denique, dum sit;
Cui si tactus erit quamvis levis, exiguusque,
Corporum augebit numerum, summamque
sequetur:

Sin intactile erit, nulla de parte quod ullam
Rem prohibere queat per se transire meantem;
Scilicet hoc id erit vacuum, quod inane vocamus.

433. *Rerum. Wakef. et Haverc. numero.*

bres et délié les principes de notre vie , sans que j'aie épuisé cette multitude de choses qu'il me reste à vous développer.

Mais reprenons la chaîne de nos raisonnemens. La nature résulte donc de deux principes existans par eux-mêmes ; le corps , et le vide où nagent les corps , et à l'aide duquel ils se meuvent. L'existence des corps nous est démontrée par le témoignage des sens , fondement inébranlable de la certitude , sans lequel la raison , abandonnée à elle-même , nous égare dans un dédale d'obscurités. Quant à l'espace que nous appelons *vide* , s'il n'existait pas , les corps ne seraient situés nulle part , et ne pourraient se mouvoir , comme je viens de vous en convaincre.

Outre l'espace et le vide , nous ne connaissons point dans la nature une troisième classe d'êtres , indépendante de ces deux principes. Car tout ce qui existe a nécessairement une étendue grande ou petite ; sans quoi il n'existerait pas. Cette étendue est-elle sensible au toucher ? quoique déliée et imperceptible , elle sera rangée au nombre des corps , elle en suivra les lois. Si au contraire elle est impalpable , si aucun de ses points ne résiste à la pénétration , nous l'appelons *vide*.

437. *Alii Corporeum , Corporis , Corporum adaugebit. Frustra hæc omnia : littera enim m apud Ennium et Lucretium sæpissime non eliditur. Creech.*

Præterea , per se quodcunque erit , aut faciet
quid ,

Aut aliis fungi debebit agentibus ipsum ;

Aut erit , ut possint in eo res esse , gerique :

At facere et fungi sine corpore nulla potest res ;

Nec præbere locum porro , nisi inane vacansque .

Ergo præter inane , et corpora , tertia per se

Nulla potest rerum in numero natura relinqui ;

Nec , quæ sub sensus cadat ullo tempore nostros ,

Nec , ratione animi quam quisquam possit apisci .

Nam quæcunque cluent , aut his conjuncta
duabus

Rebus ea invenies , aut horum eventa videbis .

Conjunctum est id , quod nunquam sine pernicali

Discidio potis est sejungi , seque gregari ;

Pondus uti saxis , calor ignibu' , liquor aquaï ,

Tactus corporibus cunctis , intactus inani .

Servitium contra , libertas , divitiæque ,

Paupertas , bellum , concordia , cætera , quorum

Adventu manet incolumis natura , abituque ;

Hæc soliti sumus , ut par est , eventa vocare .

Tempus item per se non est , sed rebus ab ipsis

Consequitur sensus , transactum quid sit in ævo ,

Tum quæ res instet ; quid porro deinde sequatur :

Nec per se quemquam tempus sentire fatendum est

Semotum ab rerum motu , placidaque quiete .

Denique Tyndaridem raptam , belloque
subactas

En général tous les êtres connus sont actifs ou soumis à l'action des autres, ou fournissent un espace à l'existence et au mouvement : il n'y a que les corps qui soient actifs ou passifs ; il n'y a que le vide qui ouvre un champ à leur activité. Il n'existe donc pas dans la nature un troisième ordre d'êtres ; les sens ne peuvent l'apercevoir, ni l'esprit humain s'en former une idée.

Tout ce qui n'est ni matière ni vide, est propriété ou accident de l'un ou de l'autre. *Les propriétés* sont inséparables du sujet, et ne cessent que par sa destruction. Telle est la pesanteur dans les pierres, la chaleur dans le feu, la fluidité dans l'eau, la tangibilité dans les corps, sa négation dans le vide. *Les accidens*, comme la servitude et la liberté, les richesses et la pauvreté, la paix et la guerre, ne sont que des manières d'être dont la présence ou l'absence n'altèrent pas le fond du sujet.

Le temps n'est pas non plus un être subsistant par lui-même : c'est par l'existence continuée des corps que l'esprit s'accoutume à distinguer le passé du présent et de l'avenir. Personne ne conçoit la durée isolée et indépendante du mouvement ou du repos de la matière.

Enfin, quand on vous parle de l'enlèvement

Trojugenas gentes cum dicunt esse, videndum est,
 Ne forte hæc per se cogant nos esse fateri ;
 Quando ea sæcla hominum, quorum hæc eventa
 fuere,

Irrevocabilis abstulerit jam præterita ætas.
 Namque aliud rebus, aliud regionibus ipsis
 Eventum dici poterit, quodcunque erit actum.

Denique materies si rerum nulla fuisset, ●
 Nec locus ac spatium, res in quo quæque geruntur ;
 Nunquam Tyndaridis formæ conflatus amore
 Ignis, Alexandri Phrygio sub pectore gliscens,
 Clara accendisset sævi certamina belli ;
 Nec clam durateus Trojanis Pergama partu
 Inflammasset equus nocturno Grajugenarum :
 Perspicere ut possis res gestas funditus omnes,
 Non ita, uti corpus, per se constare, nec esse ;
 Nec ratione cluere eadem, qua constat inane :
 Sed magis ut merito possis eventa vocare
 Corporis, atque loci, res in quo quæque gerantur.

Corpora sunt p̄bro partim primordia rerum,
 Partim concilio quæ constant principiorum.
 Sed quæ sunt rerum primordia, nulla potest vis
 Stringere : nam solido vincunt ea corpore demum.

Etsi difficile esse videtur credere, quidquam
 In rebus solido reperiri corpore posse :

475. *Alexandri*. Paridis, qui nomen *παρὰ τὸ ἀλε-*
ξειν deflectit, quod *abducta armenta hostibus victis*
recepit, ut cecinit Ovidius. *Pius*.

d'Hélène et du sort malheureux des Troyens , observez qu'il se s'agit pas d'êtres actuels , puisque le temps a englouti sans retour les siècles marqués par ces évènements , et que les accidens se rapportent tous ou aux corps ou à l'espace.

Sans matière et sans vide jamais l'amour n'eût embrasé le cœur du prince phrygien , jamais la beauté d'Hélène n'eût allumé l'incendie fameux d'une guerre cruelle ; et jamais une machine énorme , construite à l'insu des Troyens , n'eût vomie de son flanc des bataillons armés pour la destruction de Pergame. Vous voyez donc que tous ces évènements qui troublent notre globe , n'ont pas une existence réelle comme les corps , ni la même nature que le vide , mais sont de simples modifications de ces deux principes.

Nous comprenons sous le nom de corps soit les élémens de la nature , soit les composés qui en résultent. Les élémens sont inaltérables et indestructibles ; leur solidité triomphe de toutes les attaques.

On aura peut-être de la peine à concevoir , dans la nature , des corps parfaitement solides ; sur-

Transit enim fulmen cœli per septa domorum,
 Clamor ut, ac voces; ferrum candescit in igne;
 Dissiliuntque fero ferventia saxa vapore:
 Collabefactatus rigor auri solvitur æstu:
 Tum glacies æris flamma devicta liquescit;
 Permanat calor argentum, pœntraleque frigus;
 Quando utrumque, manu retinentes pocula rite,
 Sensimus infuso lympharum rore superne:
 Usque adeo in rebus solidi nihil esse videtur.

Sed quia vera tamen ratio, naturaque rerum
 Cogit, ades, paucis dum versibus expediamus,
 Esse ea, quæ solido atque æterno corpore
 constant,

Semina quæ rerum, primordiaque esse docemus;
 Unde omnis rerum nunc constet summa creata.

Principio, quoniam duplex natura duarum
 Dissimilis rerum longe constare reperta est,
 Corporis atque loci, res in quo quæque geruntur;
 Esse utramque sibi per se, puramque necesse est.
 Nam quæcunque vacat spatium, quod inane
 vocamus;

Corpus ea non est: qua porro cunque tenet se
 Corpus, ea vacuum nequaquam constat inane.
 Sunt igitur solida, ac sine inani corpora prima.

Præterea quoniam genitis in rebus inane est,
 Materiem circum solidam constare necesse est:
 Nec res ulla potest vera ratione probari.

tout en considérant que la foudre, ainsi que le son, perce l'épaisseur des murs, que le fer blanchit dans la fournaise, que la pierre vole en éclats du sein des volcans, que l'or perd sa dureté et devient fluide dans le creuset, que l'airain domté par la flamme fond comme la glace, que la chaleur et le froid des liqueurs se font sentir à travers les parois d'une coupe d'argent, qu'enfin nous n'avons l'expérience d'aucun corps parfaitement solide.

Mais puisque la philosophie, ou plutôt la nature elle-même, nous mène à cette vérité, apprenez en peu de mots que les principes de la matière, les élémens du grand tout sont solides et éternels.

D'abord, comme le corps et l'espace sont entièrement opposés par leur nature, il est nécessaire qu'ils existent l'un et l'autre purs et sans mélange. Il n'y a donc point de matière où s'étend l'espace, ni de vide dans le lieu qu'occupe la matière. Les élémens des corps ne renferment donc pas de vide dans leur tissu, c'est-à-dire qu'ils sont parfaitement solides.

Comment les corps pourraient-ils être mêlés de vides, si ces vides n'étaient environnés de parties solides? Ne serait-ce pas une contradic-

Corpore inane suo celare, atque intus habere,
 Si non, quod cohibet, solidum constare relinquo.
 Id porro nihil esse potest, nisi materiai
 Concilium, quod inane queat rem cohibere.
 Materies igitur, solido quæ corpore constat,
 Esse æterna potest, cum cætera dissolvantur.

Tum porro si nil esset, quod inane vacaret,
 Omne foret solidum: nisi contra corpora cæca
 Essent, quæ loca complerent, quæcunque
 tenerent;

Omne, quod est, spatium, vacuum constaret inane.
 Alternis igitur nimirum corpus inani
 Distinctum est; quoniam nec plenum naviter
 exstat,

Nec porro vacuum: sunt ergo corpora cæca,
 Quæ spatium pleno possint distinguere inane.

Hæc neque dissolvi plagis extrinsecus icta
 Possunt; nec porro penitus penetrata retexi;
 Nec ratione queunt alia tentata labare:
 Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.
 Nam neque collidi sine inani posse videtur
 Quidquam, nec frangi, nec findi in bina secando;
 Nec capere humorem, neque item manabile
 frigus,
 Nec penetralem ignem, quibus omnia confi-
 ciuntur.

Et quam quæque magis cohibet res intus inane,

tion de supposer du vide dans les corps, et de refuser la solidité aux cloisons qui environnent les vides? Or ces cloisons, que sont-elles, sinon l'assemblage des élémens de la matière? Ainsi, tandis que les corps se détruisent, les élémens, en vertu de leur solidité, subsistent éternellement.

En troisième lieu, s'il n'y avait pas de vide, ce grand tout serait un solide parfait; et, au contraire, s'il n'existait pas des corpuscules qui remplissent exactement le lieu qu'ils occupent, l'univers ne serait qu'un vide immense. Le corps et l'espace sont donc respectivement distincts, puisqu'il n'existe ni plein ni vide parfait : or ce sont les élémens de la matière qui, par leur solidité, forment cette distinction,

La surface de ces corps premiers ne peut être endommagée par le choc, ni leur tissu par la pénétration; nulle action étrangère ne peut les altérer, comme je vous l'ai enseigné. En effet on ne conçoit pas que sans vide un corps puisse être brisé, décomposé, ou même simplement divisé; il est inaccessible à l'humidité, au froid et à la chaleur, qui sont les agens ordinaires de la destruction. Aussi remarquons-nous que les corps sont d'autant plus en prise à ces causes de déper-

Tam magis his rebus penitus tentata labascit.
 Ergo, si solida, ac sine inani corpora prima
 Sunt, ita uti docui, sint hæc æterna necesse est.

Præterea, nisi materies æterna fuisset,
 Antehac ad nihilum penitus res quæque redissent,
 De nihiloque renata forent quæcunque videmus.
 At quoniam supera docui nil posse creari
 De nihilo, neque, quod genitum est, ad nil
 revocari;

Esse immortali primordia corpore debent,
 Dissolvi quo quæque supremo tempore possint;
 Materies ut suppeditet rebus reparandis.
 Sunt igitur solida primordia simplicitate;
 Nec ratione queunt alia servata per ævum
 Ex infinito jam tempore res reparare.

Denique, si nullam finem natura parasset
 Frangendis rebus; jam corpora materiai
 Usque redacta forent, ævo frangente priore,
 Ut nihil ex illis a certo tempore posset
 Conceptum summum ætatis pervadere florem.
 Nam quidvis citius dissolvi posse videmus,
 Quam rursus refici: quapropter longa diei
 Infinitæ ætas anteacti temporis omnis
 Quod fregisset adhuc, disturbans dissolvensque,
 Id nunquam reliquo reparari tempore posset.
 At nunc nimirum frangendi reddita finis
 Certa manet; quoniam refici rem quamque
 videmus,

rissement, qu'ils renferment plus de vide dans leur tissu. Ainsi, de la solidité des élémens, suit nécessairement leur éternité.

S'ils n'étaient éternels, le monde serait déjà plus d'une fois tombé dans le néant, et en serait plus d'une fois ressorti. Mais comme je vous ai enseigné que le néant ne produit et n'engloutit point les êtres, il est nécessaire que les élémens soient éternels, étant le terme de toute dissolution et le principe de toute reproduction. Ils sont donc simples et solides; sans quoi ils n'auraient pu se conserver pendant tant de siècles, bien loin de fournir de toute éternité à la renaissance des êtres.

Enfin, si la nature n'avait prescrit des bornes à la divisibilité de la matière, les élémens du grand tout, minés par la révolution de tant de siècles écoulés, seraient réduits à un tel degré d'épuisement, que les corps résultans de leur union ne pourraient parvenir à la maturité : la dissolution des corps étant plus prompte que leur reproduction, les pertes que les siècles précédens leur auraient fait subir, ne pourraient être réparées par les temps qui suivraient. Mais comme dans la nature nous voyons constamment les réparations proportionnées aux pertes, et tous les êtres arriver dans des temps fixes à leur degré de

Et finita simul generatim tempora rebus
Stare, quibus possint ævi contingere florem.

Huc accedit, uti solidissima materiai
Corpora cum constant, possint tamen omnia reddi
Mollia, quæ fiant, aer, aqua, terra, vapores,
Quo pacto fiant, et qua vi cunque genantur;
Admistum quoniam simul est in rebus inane.
At contra, si mollia sint primordia rerum,
Unde queant validi silices, ferrumque creari,
Non poterit ratio reddi: nam funditus omnis
Principio fundamenti natura carebit.
Sunt igitur solida pollentia simplicitate,
Quorum condense magis omnia conciliatu
Arctari possunt, validasque ostendere vires.

Denique jam quoniam generatim reddita finis
Crescendi rebus constat, vitamque tuendi,
Et quid quæque queant per fœdera naturai,
Quid porro nequeant, sancitum quandoquidem
exstat;

Nec commutatur quidquam; quin omnia constant
Usque adeo, variæ volucres ut in ordine cunctæ
Ostendant maculas generales corpori inesse:
Immutabile materiae quoque corpus habere
Debent nimirum. Nam si primordia rerum
Commutari aliqua possent ratione revicta,
Incertum quoque jam constet, quid possit oriri,
Quid nequeat; finita potestas denique cuique

570. *Simul. Wakef. et Haverc. Semel.*

perfection ; il faut en conclure que la divisibilité de la matière a des limites invariables et nécessaires.

Malgré cette solidité des élémens , comme tous les corps sont mêlés de vide , il n'y en a pas un qui ne puisse s'amollir , et prendre la nature de l'eau , de l'air , de la terre et du feu. Au contraire , avec des principes mous , il serait impossible d'expliquer la formation des cailloux et du fer : la nature n'aurait plus de base solide dans ses ouvrages. Les élémens de la matière sont donc simples et solides ; et c'est leur union plus ou moins étroite qui donne aux corps leur dureté et leur résistance.

Enfin la nature a prescrit des bornes à l'accroissement et à la durée des corps ; elle a réglé la mesure de leur pouvoir. Les espèces ne changent jamais , les générations se suivent sans altération ; les différentes classes d'oiseaux ont constamment certaines tâches affectées à leur espèce , qui la caractérisent. Pourquoi les élémens ne seraient-ils pas immuables comme les espèces ? Si une force étrangère peut en triompher , on n'entend plus rien à la marche de la nature ; on ne sait ce qui peut ou ne peut point être produit , comment la puissance des êtres est bornée par leur nature même , ni pourquoi les siècles ra-

Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens ;
 Nec toties possent generatim sæcla referre
 Naturam, motus, victum, moresque parentum.

Tum porro, quoniam extremum cujusque
 cacumen

Corporis est aliquod, nostri quod cernere sensus
 Jam nequeunt ; id nimirum sine partibus exstat,
 Et minima constat natura : nec fuit unquam
 Per se secretum, neque posthac esse valebit ;
 Alterius quoniam est ipsum pars, primaque, et
 ima :

Inde aliæ, atque aliæ similes ex ordine partes
 Agmine condenso naturam corporis explent.
 Quæ quoniam per se nequeunt constare, necesse
 est

Hære, ut nequeant ulla ratione revelli.
 Sunt igitur solida primordia simplicitate :
 Quæ minimis stipata cohærent partibus arcte ;
 Non ex ullorum conventu conciliata,
 Sed magis æterna pollentia simplicitate :
 Unde neque avelli quidquam, neque diminui jam
 Concedit natura reservans semina rebus.

Præterea nisi erit minimum, parvissima quæque
 Corpora constabunt ex partibus infinitis :
 Quippe ubi dimidiæ partis pars semper habebit
 Dimidiam partem, nec res perfiniet ulla.
 Ergo rerum inter summam, minimamque quid
 escit ?

mènent les mêmes tempéramens, les mêmes mouvemens, la même manière de vivre et les mêmes mœurs dans les générations différentes.

En un mot, l'extrémité d'un atome étant un point délicat qui échappe aux sens, doit être dépourvu de parties : c'est le plus petit corps de la nature ; ou plutôt ce n'est pas un corps, puisqu'il n'a jamais existé et n'existera jamais isolé. Ce n'est qu'une partie extrême, qui, jointe à d'autres parties de même nature, forme la masse de l'atome. Si donc les élémens de l'atome ne peuvent exister à part, il faut que leur union soit si intime, qu'aucune force ne les puisse séparer. Ainsi les élémens de la matière sont simples et solides, étant composés de parties infiniment déliées, dont l'union est le fruit, non pas d'un assemblage hétérogène, mais de l'éternelle simplicité des atomes. Ainsi la nature, voulant en faire la base de ses ouvrages, n'a pas permis qu'aucune partie pût se détacher ou s'échapper de ces corps si essentiels à ses vues.

D'ailleurs, si vous n'admettez dans la nature un dernier terme de division, les plus petits corps seront composés d'une infinité de parties, puisqu'il y aura un progrès de moitiés divisibles en d'autres moitiés, jusqu'à l'infini. Quelle différence y aura-t-il donc entre la masse la plus

613. *Escit. Pro erit dicendum fuit more veterum est, 1011. Fab.*

Non erit ut distent: nam quamvis funditus omnis
Summa sit infinita, tamen parvissima quæ sunt,
Ex infinitis constabunt partibus æque.

Cui quoniam ratio reclamationem vera, negatque
Credere posse animum, victus fateare necesse est,
Esse ea quæ nullis jam prædita partibus exstent,
Et minima constant natura: quæ quoniam sunt,
Illa quoque esse tibi solida, atque æterna
fatendum.

Denique si minimas in partes cuncta resolvi
Cogere consuesset rerum natura creatrix,
Jam nihil ex illis eadem reparare valeret;
Propterea quia, quæ multis sunt partibus aucta,
Non possunt ea, quæ debet genitalis habere
Materies, varios connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus, per quæ res quæque geruntur.

Porro, si nulla est frangendis reddita finis
Corporibus, tamen ex æterno tempore quædam
Nunc etiam superare necesse est corpora rebus,
Quæ nondum clueant ullo tentata periculo.
At quoniam fragili natura prædita constant,
Discrepat æternum tempus potuisse manere
Innumerabilibus plagis vexata per ævum.

Quapropter qui materiem rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere solo,
Magnopere a vera lapsi ratione videntur.
Heraclitus inquit quorum dux prælia primus,

énorme et le plus petit corps ? Quand vous supposeriez d'un côté le grand tout, l'atome imperceptible ne lui cède en rien, étant lui-même composé d'une infinité de parties. Mais comme la raison se récrie contre une conséquence aussi insensée, vous êtes forcé de reconnaître des corpuscules simples, qui soient les derniers termes de la division; et cet aveu vous conduit à celui de leur solidité et de leur éternité.

Enfin, si la nature, en détruisant les êtres, ne les réduisait en leurs parties extrêmes, ces débris ne pourraient lui servir à former d'autres corps : car étant encore susceptibles de division, ils n'auraient pas la sorte de liens, de pesanteur, de choc, de rencontres et de mouvemens, qui convient à la matière générante, et sans laquelle il ne peut y avoir de composition.

Mais supposons que la divisibilité des élémens n'ait pas de bornes, au moins vous ne pouvez nier qu'il n'existe de toute éternité des corps qui n'ont jamais reçu d'atteinte. Mais s'ils sont fragiles de leur nature, comment ont-ils pu résister aux assauts continuels que les siècles leur ont livrés ?

Ainsi ceux qui ont regardé le feu comme le seul principe de cet univers, sont tombés dans une erreur bien grossière. A la tête de ces philosophes marche Héraclite, auquel un langage obs-

Clarus ob obscuram linguam magis inter inanes,
 Quamde graves inter Graios, qui vera requirunt.
 Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
 Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt;
 Veraque constituunt, quæ belle tangerè possunt
 Aures, et lepido quæ sunt fucata sonore.

Nam cur tam variæ res possent esse, requiro,
 Ex vero si sunt igni, puroque creatæ.
 Nil prodesset enim calidum denserier ignem,
 Nec rareferi, si partes ignis eandem
 Naturam, quam totus habet super ignis, haberent.
 Acrior ardor enim conductis partibus esset,
 Languidior porro disjectis, disque supatis.
 Amplius hoc fieri nihil est, quod posse rearis
 Talibus in causis; nedum variantia rerum
 Tanta queat densis rarisque ex ignibus esse.

Atque hi si faciant admistum rebus inane,
 Denseri poterunt ignes, rarique relinqui.
 Sed, quia multa sibi cernunt contraria, mussant,
 Et fugitant in rebus inane relinquere purum, et
 Ardua dum metuunt, amittunt vera viai:
 Nec rursus cernunt, exempto rebus inani,
 Omnia denseri, fierique ex omnibus unum
 Corpus, nil ab se quod possit mittere raptim,
 Æstifer ignis uti lumen jacet, atque vaporem;
 Ut videas non e stipatis partibus esse.

641. *Quamde. Quam.* Olim dictum fuit *quodde*,
 a Græco ὄντι δὲ. *Fab.*

647. *Vero. Wakef. et Haverc. uno,*

cur attira , dans la Grèce , la vénération des hommes superficiels , mais non pas des sages accoutumés à réfléchir. Car la stupidité n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux ; une harmonie agréable et un coloris brillant sont pour elle le sceau de la vérité.

Je demande donc à Héraclite comment le feu seul , avec les propriétés que nous lui connaissons , peut avoir produit cette variété de corps qui frappent nos yeux. Condensez ou raréfiez la flamme tant que vous voudrez si les parties ont la même nature que le tout , vous n'en obtiendrez qu'une chaleur plus considérable en rapprochant les élémens , ou moins sensible en les éloignant ; bien loin de former tant de corps divers par la condensation ou la raréfaction du feu.

Encore si ces philosophes reconnaissaient le vide , on leur accorderait la condensation et la raréfaction du feu. Mais comme ce principe heurte de front leur système et les conduit à des contradictions , ils n'osent l'admettre , et ils s'écartent du vrai chemin par les difficultés qu'ils y rencontrent : ils ne voient pas qu'en bannissant le vide de la nature , tous les corps n'en forment plus qu'un , dont les parties , fortement condensées , ne peuvent s'échapper , comme la lumière et la chaleur , qui , en s'élançant du feu , détruisent évidemment le système de la condensation absolue.

Quod si forte ulla credunt ratione potesse
 Ignes in coetu stingui, mutareque corpus;
 Scilicet ex ulla facere id si parte reparcent,
 Occidet ad nihilum nimirum funditus ardor
 Omnis, et ex nihilo fient quaecunque creantur.
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
 Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante:
 Proinde aliquid superare necesse est incolu-
 olli,

Ne tibi res redeant ad nihum funditus omnes,
 De nihiloque reorta virescat copia rerum.

Nunc igitur, quoniam certissima corpora
 quaedam

Sunt, quæ conservant naturam semper eandem,
 Quorum abitu, aut aditu, mutatoque ordine,
 mutant

Naturam res, et convertunt corpora sese;
 Scire licet non esse hæc ignea corpora rerum.
 Nil referret enim quædam decedere, abire,
 Atque alia attribui, mutarique ordine quædam,
 Si tamen ardoris naturam cuncta tenerent.
 Ignis enim foret omnimodis, quodcunque crearent.

Verum, ut opinor, ita est: sunt quædam
 corpora, quorum

Concursus, motus, ordo, positura, figuræ,
 Efficiunt ignes, mutatoque ordine mutant
 Naturam; neque sunt igni simulata, neque ullæ
 Præterea rei, quæ corpora mittere possit

D'un autre côté, s'obstiner à soutenir que les parties du feu s'éteignent et changent de nature en se réunissant, c'est anéantir visiblement le feu élémentaire, et par conséquent faire sortir les corps du néant; puisqu'un être ne peut franchir les bornes de son essence par voie de transmutation, sans cesser d'être ce qu'il était auparavant. Il faut donc conserver aux élémens du feu leur nature; sans quoi tous les corps auront été anéantis, et ce grand tout sera le produit du néant.

Puis donc qu'il existe dans la nature des corpuscules dont l'essence est immuable, dont l'augmentation, la diminution et les différentes combinaisons font changer d'essence aux corps; on peut en conclure que ces corpuscules ne sont pas le feu. Qu'importerait d'y ajouter, d'en retrancher, ou d'en changer l'ordre, puisqu'ils n'en conserveraient pas moins leur brûlante nature, et ne pourraient engendrer que du feu?

Voici donc, je pense, comment on doit concevoir la formation des êtres. Il existe des corps qui, par leurs rencontres, leurs mouvemens, leur ordre et leur situation, forment le feu, ou en changent la nature en changeant eux-mêmes de combinaisons: ces élémens ne tiennent ni de la nature du feu,

688. *Ullæ rei. Ita dicebant, totæ, illæ, ipsæ, alteræ, etc. in dandi casu. Fab.*

Sensibus, et nostros adjectu tangere tactus,

Dicere porro ignem res omnes esse, neque
ullam

Rem veram in numero rerum constare, nisi ignem,
Quod facit hic idem, perdelirum esse videtur.

Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat,
Et labefactat eos, unde omnia credita pendent;
Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat ignem.

Credit enim sensus ignem cognoscere vere;
Cætera non credit, nihilo quæ clara minus sunt:
Quod mihi cum vanum, tum delirum esse videtur.

Quo referemus enim? Quid nobis certius ipsis
Sensibus esse potest, quo vera ac falsa notemus?

Præterea, quare quisquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam relinquere solam,
Quam neget esse ignis summam tamen esse
relinquat?

Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.

Quapropter qui materiam rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere posse;

Et qui principium gignundis æra rebus
Constituere; aut humorem quicumque putarunt

Fingere res ipsum per se; terramve creare

Omnia, et in rerum naturas vertier omnes;

Magnopere a vero longeque errasse videntur.

Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum,

ni de celle d'aucun des corps dont les émanations frappent les sens et affectent nos organes.

Dire avec Héraclite que le feu est tout, que le feu seul mérite le nom de corps, me paraît le comble de la folie. C'est combattre les sens par les sens mêmes ; c'est ébranler ces inébranlables fondemens de la certitude, à la faveur desquels il a connu lui-même ce feu dont il abuse. Pourquoi ajoute-t-il foi au témoignage des sens quand il s'agit du feu, s'il le récuse pour les autres corps aussi sensibles ? Dans quelle source faut-il donc puiser la vérité ? Qui, mieux que les sens, nous fait distinguer le vrai du faux ?

D'ailleurs, pourquoi reconnaître l'existence du feu au préjudice de celle des autres corps, plutôt que l'existence des autres corps au préjudice de celle du feu ? Je ne vois pas qu'il y ait plus d'absurdité dans la seconde de ces exclusions, que dans la première.

C'est donc s'écarter de la vérité que de donner le feu pour principe du grand tout : portons le même jugement des philosophes qui ont attribué à l'air la formation de tous les corps ; de ceux qui ont regardé l'eau comme la source des êtres ; de ceux qui ont enseigné que la terre peut prendre la forme et la nature de tous les corps. Mettez encore dans la même classe ceux qui doublent

Aera jungentes igni, terramque liquori;
 Et qui quatuor ex rebus posse omnia rentur,
 Ex igni, terra, atque anima procreescere, et imbri.

Quorum Acragantinus cum primis Empedocles
 est:

Insula quem triquetris terrarum gessit in oris,
 Quam fluitans circum magnis amfractibus æquor
 Ionium, glaucis aspergit virus ab undis,
 Angustoque fretu rapidum mare dividit undis
 Italiæ terræ oras a finibus ejus.

Hic est vasta Charybdis, et hic Ætnæa minantur
 Murmura flammaram rursus se colligere iras,
 Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes,
 Ad cœlumque ferat flammæ fulgura rursus,
 Quæ cum magna modis multis miranda videtur
 Gentibus humanis regio, visendaque fertur,
 Rebus opima bonis, multa munita virum vi;
 Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
 Nec sanctam magis, et mirum, carumque videtur.
 Carmina quin etiam divini pectoris ejus
 Vociferantur, et exponunt præclara reperta;
 Ut vix humana videatur stirpe creatus.

Hic tamen, et supera quos diximus, inferiores
 Partibus egregie multis, multoque minores;
 Quanquam multa bene, ac divinitus invententes,
 Ex adyto tanquam cordis, responsa dedere

722. Quidam e mss. legit *Æoliæ*: ea enim, quam
 Jocastes Æoli filius ad fretum Siculum habitabat,
 pars olim dicta est *Æolia*. Creech.

les élémens, joignant l'air au feu, et l'eau à la terre; et ceux enfin qui les prennent tous les quatre, persuadés que la terre, l'eau, l'air et le feu réunis peuvent produire tous les êtres.

A la tête de ces derniers est Empédocle d'Agrigente, né sur les bords triangulaires de cette île fameuse que l'azur des flots ioniens baigne en serpentant, et sépare de l'Italie par un canal étroit et rapide. Là mugit l'implacable Charybde; là, bouillonnant au fond de ses abymes, l'Etna donne le signal d'une nouvelle guerre, menace de vomir un nouveau déluge de flammes, et de lancer encore au ciel les éclairs de sa bouche. Cette région féconde en prodiges, digne à jamais de la curiosité des voyageurs et de l'admiration du genre humain, ce séjour enrichi de tous les biens et défendu par un rempart de héros, n'a pourtant rien produit de plus estimable, de plus étonnant, de plus grand qu'Empédocle. Les vers qu'enfanta son génie divin, font retentir encore aujourd'hui l'univers de ses sublimes découvertes, et laissent en doute la postérité s'il eut une origine mortelle. Cependant ce fameux sage, et d'autres beaucoup moins illustres que lui, oracles plus sûrs et plus respectables que la Sibylle couronnée de lauriers sur le trépied d'A-

Sanctius, et multo certa ratione magis, quam
 Pythia, quæ tripode ex Phœbi, lauroque profatur;
 Principiis tamen in rerum fecere ruinas,
 Et graviter magni magno cecidere ibi casu.

Primum, quod motus, exempto rebus inani,
 Constituunt, et res molles rarasque relinquunt,
 Aera, solem, ignem, terras, animalia, fruges;
 Nec tamen admiscēt in eorum corpus inane.

Deinde quod omnino finem non esse secandis
 Corporibus faciunt, neque pausam stare fragori,
 Nec prorsum in rebus minimum consistere
 quidquam;

Cum videamus id extremum cujusque cacumen
 Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur:
 Conjicere ut possis ex hoc, quod cernere non quis,
 Extremum quod habent, minimum consistere
 rebus.

Huc accedit item, quod jam primordia rerum
 Mollia constituunt, quæ nos nativa videmus
 Esse, et mortali cum corpore funditus; atqui
 Debeat ad nihilum jam rerum summa reverti,
 De nihiloque renata virescere copia rerum:
 Quorum utrumque quid a vero jam distet, habebas.

Deinde inimica modis multis sunt, atque venena
 Ipsa sibi inter se: quare aut congressa peribunt,
 Aut ita diffugient, ut, tempestate coorta,

758. *Virescere*: Gif. Nard. Alii. Quibus non re-
 pugno. Creech.

pollon, après avoir étonné le monde par la grandeur de leurs découvertes, ont erré dans l'explication des principes de la matière; écueil fatal où leur génie fit un naufrage mémorable.

D'abord ils supposent le mouvement en rejetant le vide; ils reconnaissent des corps mous et rares, tels que l'air, le soleil, le feu, la terre, les animaux, les végétaux, sans mêler de vide dans leur tissu.

Ensuite ils ne bornent point la divisibilité de la matière, ni la section des corps, et ne reconnaissent pas dans la nature de parties extrêmes: or, si l'extrémité des corps nous paraît leur dernier terme de division, l'extrémité de cette extrémité, que nous ne pouvons apercevoir, ne doit-elle pas être regardée comme le dernier terme de division de la nature?

Ajoutez que les principes qu'ils donnent à la matière sont des corps mous, dont la nature est de naître et de périr: ainsi ce grand tout aurait déjà été anéanti et retiré de l'abyme du néant; deux erreurs que nous avons solidement réfutées.

D'ailleurs ces élémens sont ennemis, et se détruisent les uns et les autres: ainsi, en se choquant, ils s'anéantiraient ou se dissiperaient,

762. *Coacta* mss. rectius: *coacta* vero non *τῶ* *tempestate*, sed *τῶ* *fulmina* conjungas. Creech.

Fulmina diffugere, atque imbres ventosque
videmus.

Denique quatuor ex rebus si cuncta creantur,
Atque in eas rursum res omnia dissolvuntur;
Qui magis illa queunt rerum primordia dici,
Quam contra res illorum, retroque putari?
Alternis gignuntur enim, mutantque colorem,
Et totam inter se naturam, tempore ab omni.

Sin ita forte putas, ignis, terræque coire
Corpus, et aerias auras, roremque liquorum,
Nil in concilio naturam ut mutet eorum;
Nulla tibi ex illis poterit res esse creata,
Non animans, non examino quid corpore, ut
arbos.

Quippe suam quidque in coetu variantis acervi
Naturam ostendet, mistusque videbitur aer
Cum terra simul, atque ardor cum rore manere:
At primordia gignundis in rebus oportet
Naturam clandestinam, cæcamque adhibere;
Emineat ne quid, quod contra pugnet, et obstet,
Quo minus esse queat proprie, quodcunque
creatur.

Quin etiam repetunt a cœlo, atque ignibus ejus,
Et primum faciunt ignem se vertere in auras
Aeris; hinc imbrem gigni, terramque creari
Ex imbri; retroque a terra cuncta reverti,
Humorem primum, post aera, deinde calorem;

comme la foudre, les vents et la pluie poussés par un orage impétueux.

Enfin, si les quatre élémens sont le centre de la formation et de la dissolution des êtres, quelle raison avez-vous de les donner pour principes des corps, plutôt que de leur donner les corps mêmes pour principes? Ne s'engendrent-ils pas tour à tour? ne changent-ils pas tour à tour de nature, de forme et d'essence?

Si vous prétendez au contraire que le feu, l'eau, la terre et l'air se réunissent sans changer de nature, il n'en pourra résulter aucun être, soit animé, soit végétant. Vous n'aurez qu'un mélange confus d'air, d'eau, de terre et de feu; substances incompatibles qui déploieront chacune en particulier leurs propriétés : or il est nécessaire que les principes agissent d'une manière secrète et invisible, de peur que leur nature dominant trop, n'empêche les corps qui en sont formés d'avoir un caractère propre et spécifique.

Mais suivons la marche de leur système. Le premier élément, selon eux, est le feu, qui prend sa source au ciel et se change en air. De l'air est formée l'eau, qui s'épaissit et devient terre : de la terre naissent en rétrogradant les autres élémens; l'eau d'abord, ensuite l'air et le feu. Cette

Nec cessare hæc inter se mutare, meare
 De cœlo ad terram, de terra ad sidera mundi:
 Quod facere haud ullò debent primordia pacto.
 Immutabile enim quiddam superare necesse est;
 Ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
 Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
 Quapropter, quoniam quæ paulo diximus ante,
 In commutatum veniunt, constare necesse est
 Ex aliis ea, quæ nequeant converteri unquam,
 Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.
 Quin potius tali natura prædita quædam
 Corpora constituas, ignem si forte crearint,
 Posse eadem demptis paucis, paucisque tributis,
 Ordine mutato, et motu, facere aeris auras;
 Sic alias aliis rebus mutarier omnes.

At manifesta palam res indicat, inquis, in
 auras

Aeris e terra res omnes crescere, alique:
 Et nisi tempestas indulget tempore fausto,
 Imbribus, et tabe nimborum arbusta vacillant;
 Solque sua pro parte fovet, tribuitque calorem;
 Crescere non possunt fruges, arbusta, animantes.
 Scilicet; et nisi nos cibus aridus, et tener
 humor,

806. *Tabæ*. Secunda syllaba eadem ratione produ-
 citur, qua secunda vocis *fame*, in Virg. lib. VI,
 v. 421. *Lamb.*

808. *Possint*, cui *exsolvatur* mox respondet, *Haverc.*

chaîne de métamorphoses n'est jamais interrompue ; et les élémens ne cessent de voyager du ciel à la terre , et de la terre au ciel : or ces changemens de formes sont incompatibles avec la nature des principes. Le fond doit en être immuable , si l'on n'aime mieux précipiter l'univers dans le néant ; puisqu'un corps ne peut franchir les bornes de son essence , sans cesser aussitôt d'être ce qu'il était. Ainsi vos quatre élémens subissant , comme nous venons de le dire , des métamorphoses continuelles , il faut qu'ils soient eux-mêmes composés d'autres élémens immuables , ou que le monde tombe anéanti. Reconnaissez donc plutôt des corps tels , qu'après avoir formé le feu , en augmentant et en diminuant leur nombre , en changeant leur situation ou leur mouvement , de cette nouvelle combinaison puisse naître le fluide de l'air ou toute autre substance.

Mais il est évident , dites-vous , que tous les corps naissent de la terre , se nourrissent de ses sucs , et que , si la saison ne communique à l'air une température favorable , si la cime des arbres n'est mollement agitée par les pluies rafraîchissantes , si le soleil à son tour n'échauffe de ses feux les productions de la terre ; ni les grains , ni les arbres , ni les animaux ne peuvent croître et se fortifier.

J'en conviens ; et nous-mêmes , si une nourri-

Adjuvat, amisso jam corpore, vita quoque
omnis

Omnibus e nervis atque ossibus exsolvatur.

Adjutamur enim dubio procul, atque alimar
nos

Certis ab rebus, certis aliæ atque aliæ res:

Nimirum quia multa modis communia multis

Multarum rerum in rebus primordia mista

Sunt, ideo variis variæ res rebus aluntur.

Atque eadem magni refert primordia sæpe

Cum quibus, et quali positura contineantur;

Et quos inter se dent motus, accipiantque.

Namque eadem coelum, mare, terras, flumina,
solem

Constituunt; eadem fruges, arbusta, animantes:

Verum aliis, alioque modo commista moventur.

Quin etiam passim nostris in versibus ipsis

Multa elementa vides multis communia verbis;

Cum tamen inter se versus, ac verba necesse est

Confiteare et re, et sonitu distare sonanti:

Tantum elementa queunt permutato ordine

solo.

At rerum quæ sunt primordia, plura adhibere

Possunt, unde queant variæ res quæque creari.

Nunc et Anaxagoræ scrutemur ὁμοιομέπειαν,

Quam Græci memorant, nec nostra dicere lingua

Concedit nobis patrū sermonis egestas:

ture solide, détrempée dans une boisson salutaire, ne nous soutient, nos membres s'épuisent bientôt, et le sentiment s'éteint dans tous les ressorts de la machine. Il faut à l'homme, ainsi qu'à tous les autres corps, des alimens propres à se nourrir; et si dans cet univers la moitié des êtres vit aux dépens de l'autre, c'est que chacun renferme en soi des principes communs à plusieurs. Il importe donc de considérer non seulement la nature des élémens, mais encore leur mélange, leur situation et leurs mouvemens réciproques. Car les principes à l'aide desquels ont été construits le ciel, la mer, la terre, les fleuves et le soleil, sont les mêmes qui, mêlés avec d'autres et diversement arrangés, ont formé les grains, les arbres et les animaux. Ne remarquez-vous pas dans ces vers que vous lisez, les mêmes lettres communes à plusieurs mots? Cependant les vers et les mots diffèrent beaucoup, soit par les idées qu'ils présentent, soit par le son qu'ils font entendre: telle est la différence que met entre les corps l'arrangement seul des élémens. Mais les principes de la matière ont encore mille autres circonstances qui doivent jeter une variété infinie dans les résultats.

Approfondissons maintenant l'*homéométrie* d'Anaxagore: c'est le nom que lui donnent les Grecs, et la disette de notre langue ne nous en

Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis,
 Principium rerum quam dicit ὁμοιομερείαν.
 Ossa videlicet e pauxillis atque minutis
 Ossibu', sic et de pauxillis atque minutis
 Visceribus viscus gigni; sanguenque creari
 Sanguinis inter se multis coeuntibu' guttis:
 Ex auriq̄e putat micis consistere posse
 Auram, et de terris terram concreescere parvis;
 Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse:
 Cætera consimili fingit ratione; putatque.

Nec tamen esse ulla parte idem in rebus inane
 Concedit, neque corporibus finem esse secandis.
 Quare in utraque mihi pariter ratione videtur
 Errare, atque illi, supera quos diximus ante.

Adde quod imbecilla nimis primordia fingit,
 Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
 Natura, atque ipsæ res sunt; æqueque laborant,
 Et pereunt, neque ab exitio res ulla refrenat.
 Nam quid in oppressu valido durabit eorum,
 Ut mortem effugiat, lethi sub dentibus ipsis?
 Ignis? an humor? an aura? quid horum? san-
 guen? an ossa?

Nil, ut opinor; ubi ex æquo res funditus omnis
 Tam mortalis erit, quam quæ manifesta videmus
 Ex oculis nostris aliqua vi victa pefire.
 At neque recidere ad nihilum res posse, neque
 autem

fournit point ; mais il est facile de donner une idée claire de son système , de ce principe de la nature qu'il appelle *homéométrie*. Les os , suivant lui , sont formés d'un certain nombre de petits os , les viscères d'un certain nombre de petits viscères ; plusieurs gouttes de sang réunies donnent naissance au fluide qui coule dans nos veines : plusieurs molécules d'or composent ce métal précieux ; le feu et l'eau naissent de particules de feu et d'eau , et tous les corps , en un mot , de l'assemblage d'éléments similaires.

Mais ce même philosophe ne donne pas d'accès au vide , ni de bornes à la divisibilité des corps ; deux erreurs qui lui sont communes avec les philosophes que nous venons de réfuter.

Ajoutez que ses éléments sont trop fragiles ; si pourtant le nom d'éléments convient à des corpuscules de même nature que les corps , dont les ressorts sont aussi faibles , et le tissu aussi exposé à la destruction. Supposez une attaque violente , et dites-moi lequel de vos éléments résistera au choc , se soutiendra contre les assauts du trépas. Sera-ce le feu ? l'air ? l'eau ? le sang ? les os ? Non , sans doute , puisque tous ces corps sont périssables comme ceux qui disparaissent tous les jours à nos yeux. Il ne me reste donc qu'à vous renvoyer aux raisonnemens par les-

74 T. LUCRETII LIB. I. 858
Crescere de nihilo, testor res ante probatas.

Præterea, quoniam cibus auget corpus, alitque;
Scire licet, nobis venas, et sanguen, et ossa,
Et nervos alienigenis ex partibus esse:
Sive cibos omnes commisto corpore dicent
Esse, et habere in se nervorum corpora parva,
Ossaque, et omnino venas, partesque cruoris;
Fiet, uti cibus omnis et aridus, et liquor ipse,
Ex alienigenis rebus constare putetur,
Ossibus, et nervis, venisque, et sanguine misto.

Præterea quæcunque e terra corpora crescunt,
Si sunt in terris, terras constare necesse est
Ex alienigenis, quæ terris exoriuntur.

Transfer item, totidem verbis utare licebit:
In lignis si flamma latet, fumusque, cinisque,
Ex alienigenis consistant ligna necesse est.

Linquitur hic tenuis latitandi copia quædam:
Id quod Anaxagoras sibi sumit; ut omnibus omnes
Res putet immistas rebus latitare, sed illud
Apparere unum, cujus sint plura mista,
Et magis in promptu, primaque in fronte locata:
Quod tamen a vera longe ratione repulsum est.
Conveniebat enim fruges quoque sæpe minutas,
Robore cum saxi franguntur, mittere signum
Sanguinis, aut alium nostro quæ corpore aluntur;

862. *Sive. Haverc. sine. Pro si autem: quod ob
sententiam notandum fuit. Fab.*

880. *Minutas. Wakef. minaci.*

quels j'ai prouvé que rien ne naît de rien et ne se réduit à rien.

D'ailleurs, puisque les alimens accroissent le corps en le nourrissant, il s'ensuit nécessairement que nos veines, notre sang, nos os et nos nerfs sont formés de parties hétérogènes : si vous prétendez que les alimens sont des substances mélangées, qui contiennent en petit des nerfs, des os, des veines et des gouttes de sang ; alors ce seront nos nourritures et nos boissons elles-mêmes qui seront composées de parties hétérogènes.

Ensuite, si tous les corps qui naissent de la terre sont renfermés en petit dans son sein, voilà donc la terre composée d'autant de parties diverses qu'elle enfante de différentes productions. Vous pouvez raisonner de même de tous les autres composés : si la flamme, la fumée et la cendre sont contenues dans le bois, les élémens du bois sont évidemment hétérogènes.

Anaxagore n'a plus qu'un moyen de se mettre à couvert ; il en use, et prétend que les corps renferment en eux les élémens de mille autres, mais que ceux-là seuls paraissent à l'œil, qui, répandus en plus grand nombre dans les corps et placés à la surface, sont par cette raison plus exposés à la vue : mais cette ressource lui est interdite par la saine philosophie. Car il faudrait que les grains broyés par la meule laissassent

Cum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
 Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat,
 Et laticis dulces guttas, similique sapore
 Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis ;
 Scilicet et glebis terrarum sæpe friatis
 Herbarum genera, et fruges, frondesque videri
 Dispertita, atque in terris latitare minute ;
 Postremo, in lignis cinerem fumumque videri,
 Cum præfracta forent, ignesque latere minutos.
 Quorum nil fieri quoniam manifesta docet res,
 Scire licet non esse in rebus res ita mistas ;
 Verum semina multimodis immista latere
 Multarum rerum in rebus commuua debent.

At sæpe in magnis fit montibus, inquis, ut altis
 Arboribus vicina cacumina summa terantur
 Inter se, validis facere id cogentibus austris,
 Donec fulserunt flammæ fulgore coorto :
 Scilicet, et non est lignis tamen insitus ignis ;
 Verum semina sunt ardoris multa, terendo
 Quæ cum confluxere, creant incendia silvis.
 Quod si tanta foret silvis abscondita flamma,
 Non possent ullum tempus celarier ignes :
 Conficerent vulgo silvas, arbusta cremarent.

Jamne vides igitur, paulo quod diximus ante,
 Permagni referre, eadem primordia sæpe

885. *Latices* ex codd. Lamb. id est aquas.

899. *Flammæ flore*, ex lib. vet. Sic Homer. II. I,
 v. 212, φλόξ ἰμαράγθη. Lamb. → Πυρὸς ἄγθος Home-
 ricum est. *Fab.*

apercevoir des traces ou de sang, ou des autres parties de notre corps auxquelles le bled s'unit; il faudrait que deux cailloux heurtés fissent jaillir du sang, et que les herbes distillassent un lait aussi pur et aussi savoureux que celui de nos brebis: il faudrait, en divisant les glèbes, y trouver en petit des herbes, des grains et des arbres; et, en brisant le bois, en tirer des parties imperceptibles de fumée, de cendre et de flamme. Mais comme l'expérience se refuse à ces phénomènes, avouons que les élémens, sans être ainsi mélangés dans les corps, sont communs à tous, et arrangés diversement dans les êtres divers.

Cependant, dites-vous, sur le sommet des hautes montagnes, les arbres poussés par un vent impétueux entre-choquent souvent leur cime, prennent feu, et font briller au loin des tourbillons de flamme. J'en conviens: mais il n'y a pas pour cela du feu dans le bois; seulement un grand nombre de parties inflammables qui, rassemblées par le frottement, causent l'incendie des forêts. Si le bois renfermait tant de flamme, son ardeur ne pourrait un moment se contenir: tous les jours elle consumerait les arbres, et réduirait les forêts en cendre.

Sentez-vous maintenant la vérité que j'établissais tout à l'heure, qu'il est important de con-
 903. *Tanta. Wak. et Hav. facta.*

Cum quibus, et quali positura contineantur;
Et quos inter se dent motus, accipiantque?
Atque eadem paulo inter se mutata creare
Ignes e lignis? quo pacto verba quoque ipsa
Inter se paulo mutatis sunt elementis,
Cum ligna, atque ignes distincta voce notemus?

Denique jam quæcunque in rebus cernis apertis,
Si fieri non posse putas, quin materiai
Corpora consimili natura prædita fingas,
Hac ratione tibi pereunt primordia rerum.
Fiet uti risu tremulo concussa cachinent,
Et lacrymis salsis humectent ora, genasque.

Nunc age, quod superest, cognosce, et clarius
audi.

Nec me animi fallit, quam sint obscura; sed acri
Percussit thyrsos laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo: juvat integros accedere fontes,
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora musæ:
Primum, quod magnis doceo de rebus, et arctis
Religionum animos nodis exsolvere pergo;
Deinde, quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, musæo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur:
Sed veluti pueris absinthia tetra medentes

sidérer le mélange des élémens, leurs dispositions, leurs mouvemens réciproques; puisque, avec un léger changement, les élémens du bois formeront le feu; comme les mots latins *ligna* et *ignes*, composés presque des mêmes lettres, forment cependant deux sens très-distincts?

Enfin, si vous ne pouvez expliquer les différens phénomènes de l'univers qu'en attribuant aux élémens la nature des êtres qu'ils composent, c'est est fait des principes de la matière. Il faudra que vos élémens rient, comme vous, et se baignent de larmes amères.

Apprenez maintenant, ô Memmius! les vérités qui me restent à vous découvrir. Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse en dérobe la connaissance; mais l'espérance de la gloire aiguillonne mon courage, et verse dans mon âme la passion des muses, cet enthousiasme divin qui m'élève sur la cime du Parnasse, dans des lieux jusqu'alors interdits aux mortels. J'aime à puiser dans des sources inconnues: j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, et à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les muses n'ont encore paré le front d'aucun poète; d'abord parce que mon sujet est grand, et que j'affranchis les hommes du joug de la superstition; ensuite parce que je répands des flots de lumière sur les matières les plus obscures, et les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison

Cum dare conantur, prius oras pocula circum
 Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
 Ut puerorum ætas improvida ludificetur,
 Labrorum tenuis, interea perpotet amarum
 Absinthii laticem, deceptaque non capiatur,
 Sed potius tali facto recreata valescat:
 Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque
 videtur

Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
 Vulgus abhorret ab hac, volui tibi suaviloquenti
 Carmine Pierio rationem exponere nostram,
 Et quasi musæo dulci contingere melle;
 Si tibi forte animum tali ratione tenere
 Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
 Naturam rerum, qua constet compta figura.

Sed quoniam docui, solidissima materiai
 Corpora perpetuo volitare invicta per ævum,
 Nunc age, summae æquænam sit finis eorum,
 Nec ne sit, evolvamus; item, quod inane reper-
 tum est,

Seu locus, ac spatium, res in quo quæque genantur,
 Pervideamus utrum finitum funditus omne
 Constet, an immensum pateat vel adusque
 profundum.

Omne quod est, igitur, nulla regione viarum
 Finitum est: namque extremum debebat habere.

952. *Æquænam*. Wak. et Hav. *quædam*.

956. Rectius legendum: *pateat vastæque*. Creech.

d'imiter ces médecins habiles qui, pour engager les jeunes enfans à boire l'absinthe amère, dorrent d'un miel pur les bords de la coupe, afin que leurs lèvres, séduites par cette douceur trompeuse, avalent sans défiance le noir breuvage; innocent artifice, qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé? Ainsi, le sujet que je traite étant trop sérieux pour ceux qui n'y ont pas réfléchi, et rebutant pour le commun des hommes, j'ai emprunté le langage des muses, j'ai corrigé l'amertume de la philosophie avec le miel de la poésie: heureux, si, séduit par les charmes de l'harmonie, vous ne quittez mon ouvrage qu'après y avoir puisé une profonde connaissance de la nature!

Je vous ai enseigné que les solides élémens de la matière se meuvent de toute éternité à l'abri de la destruction: examinons maintenant si la somme de ces élémens est infinie ou limitée; si le vide dont nous avons établi l'existence, ce lieu, cet espace, ce théâtre éternel de l'action des corps est fini; ou si son immensité et sa profondeur n'ont point de bornes.

Ce grand tout est infini; car autrement il devrait avoir une extrémité. Mais un corps ne peut

Extremum porro nullius posse videtur

Esse, nisi ultra sit quod finiat, ut videatur,

Quo non longius hæc sensus natura sequatur.

Nunc extra summam quoniam nihil esse fatendum
est,

Non habet extremum: caret ergo fine, modoque;

Nec refert quibus assistas regionibus ejus:

Usque adeo quem quisque locum possidit, in
omnes

Tantumdem partes infinitum omne relinquit.

Præterea, si jam finitum constituatur

Omne quod est spatium, si quis procurrat ad oras

Ultimus extremas, jaciatque volatile telum;

Id validis utrum contortum viribus ire,

Quo fuerit missum, mavis, longeque volare,

An prohibere aliquid censes, obstareque posse?

Alterutrum fatearis enim, sumasque necesse est:

Quorum utrumque tibi effugium præcludit, et
omne

Cogit ut exempta concedas fine patere.

Nam sive est aliquid, quod prohibeat, officiatque

Quo minu', quo missum est veniat, finique locet se;

Sive foras fertur; non est ea finis profecto.

Hoc pacto sequar, atque oras ubicunque locaris

Extremas, quæram quid telo denique fiat.

Fiet, uti nusquam possit consistere finis;

Effugiumque fugæ prolatet copia semper.

Præterea spatium summam totius omne

avoir d'extrémité, s'il n'est hors de lui quelque chose qui le termine, de manière que l'œil voie clairement qu'il ne peut se porter plus loin sur ce corps. Or, comme vous êtes forcé d'avouer qu'il n'y a rien au-delà du grand tout, vous ne pouvez non plus lui assigner d'extrémité, ni par conséquent lui prescrire de bornes : il n'importe donc en quel lieu du monde vous soyez placé, puisque de tous côtés vous avez un espace infini en tout sens à parcourir.

En second lieu, si l'espace est borné, et que quelqu'un, placé à ses limites, lance avec force une flèche rapide, pensez-vous que le trait, après avoir fendu l'air, suivra sa direction, ou aimez-vous mieux qu'un obstacle extérieur lui ferme le passage et suspende son vol? Car vous ne pouvez vous dispenser de choisir dans cette alternative : or, quelque parti que vous preniez, vous êtes forcé d'ôter au grand tout les limites que vous osez lui assigner. Car, soit qu'un obstacle extérieur empêche le trait de parvenir au but, soit qu'il s'élançe plus loin, il est évident que vous n'avez pas trouvé l'extrémité. Je vous poursuivrai de cette manière, et, partout où vous fixerez des bornes, je vous demanderai ce que deviendra la flèche. Ainsi jamais vous ne trouverez les limites du monde; son immensité laissera toujours au trait un espace à parcourir.

Outre cela, si la nature avait environné de bor-

Undique si inclusum certis consisteret oris,
 Finitumque foret, jam copia materiai
 Undique ponderibus solidis confluet ad imum;
 Nec res ulla geni sub cœli tegmine posset;
 Nec foret omnino cœlum, neque lumina solis:
 Quippe ubi materies omnis cumulata jaceret
 Ex infinito jam tempore subsidendo.

At nunc nimirum requies data principiorum
 Corporibus nulla est: quia nil est funditus imum,
 Quo quasi confluere, et sedes ubi ponere possint;
 Semper et assiduo motu res quæque genuntur
 Partibus in cunctis, æternaque suppeditantur
 Ex infinito cita corpora materiai.

Postremo ante oculos rem res finire videtur:
 Aer dissepat colles, atque aera montes;
 Terra mare, et contra mare terras terminat omnes:
 Omne quidem vero nihil est quod finiat extra.
 Est igitur natura loci, spatiumque profundî,
 Quod neque clara suo percurrere flumina cursu
 Perpetuo possint ævi labentia tractu;
 Nec prorsum facere, ut restet minus ire, meando:
 Usque adeo passim patet ingens copia rebus,
 Finibus exemptis, in cunctas undique partes.

Ipsa modum porro sibi rerum summa parare
 Ne possit, natura tenet: quia corpus inani,

986. *Confluet. Confluxisset. Sic constumpse,*
 v. 234, pro consumpsisse. *Creech.*

nes le grand tout , la matière par sa pesanteur se serait rassemblée dans les lieux les plus bas. Dès lors plus de productions sous la voûte des cieux ; nous ne verrions plus ni l'azur du firmament, ni la lumière du soleil : la matière affaissée depuis tant de siècles ne serait plus qu'un amas d'atomes sans énergie. Au contraire les principes élémentaires ne connaissent point le repos, parce qu'il n'y a point de lieu inférieur où ils puissent se rassembler et s'établir dans l'inaction : ainsi un mouvement continuél crée à chaque instant des êtres dans tous les points de l'espace, et l'infini est la source qui fournit sans cesse des flots d'une matière active et éternelle.

Enfin nous voyons tous les corps bornés par d'autres corps, les montagnes par l'air, et l'air par les montagnes ; la terre donne des rivages à la mer, qui à son tour environne les continents : mais ce vaste univers n'a rien hors de lui qui le termine. Telle est donc la nature de l'espace et du lieu, qu'un grand fleuve, après avoir coulé pendant l'éternité, bien loin d'arriver aux bornes de l'univers, ne serait pas plus avancé qu'à son commencement de son cours : ainsi le monde, dégagé de limites, s'étend à l'infini en tout sens.

D'ailleurs l'essence même de l'univers ne lui permet pas d'être fini : la nature a voulu que la

Et quod inane autem est, finire corpore cogit ;
 Ut sic alternis infinita omnia reddat.

Aut etiam, alterutrum nisi terminet alterum
 eorum,

Simplice natura et pateat tantum immoderatum ;
 Nec mare, nec tellus, nec cœli lucida templa,
 Nec mortale genus, nec divum corpora sancta
 Exiguum possent horâ sistere tempus.

Nam dispulsa suo de cœtu materiâ

Copia ferretur magnum per inane soluta,
 Sive adeo potius nunquam concreta creasset
 Ullam rem, quoniam cogi disjecta nequisset.

Nam certe nequē consilio primordia rerum
 Ordine se quæque, atque sagaci mente locarunt ;
 Nec quos quæque darent motus pepigere
 profecto :

Sed quia multimodis, multis, mutata, per omne,
 Ex infinito, vexantur percita plagis ;
 Omne genus motus, et cœtus experiundo,
 Tandem deveniunt in tales disposituras,
 Qualibus hæc rebus consistit summa creata :
 Et multos etiam magnos servata per annos,
 Ut semel in motus coniecta est convenientes,
 Efficit, ut largis avidum mare fluminis undis
 Integrent amnes, et solis terra vapore
 Fota novet fetus, summissaque gens animantum

1011. *Simplice natura pateat tamen immoderatum.* Haverc.

matière fût bornée par le vide , et le vide par la matière , afin de rendre ainsi tout son ouvrage infini. Si le vide seul était sans bornes , et que la matière en eût ; ni la mer , ni la terre , ni le palais brillant du ciel , ni l'espèce humaine , ni le corps auguste des dieux ne pourraient un instant subsister. La matière , n'étant plus assujettie , se disperserait dans l'immensité du vide ; ou plutôt jamais elle ne se fût réunie , jamais la somme des atomes n'eût acquis la consistance nécessaire pour former un corps.

Car vous ne direz sûrement pas que les principes de la matière se soient placés avec intelligence dans l'ordre où nous les voyons , ni qu'ils aient concerté entre eux les mouvemens qu'ils voulaient se communiquer : mais , après un grand nombre de combinaisons diverses , mus de toute éternité dans l'espace par des chocs étrangers , en essayant toute sorte de mouvemens et d'assemblages particuliers , ils se sont rangés dans l'ordre dont notre monde est le résultat ; et c'est en conséquence de cet ordre , auquel ils sont demeurés fidèles depuis un grand nombre de siècles , que nous voyons constamment les grands fleuves abreuver l'immense océan , l'astre du jour renouveler par sa chaleur les productions de la terre , la fleur de la santé se répandre sur

1027. *Rebus. Rerum Faber : qualibus enim ad disposituras refertur. Creech.*

Floreat, et vivant labentes ætheris ignes.
 Quod nullo facerent pacto, nisi materiai
 Ex infinito suboriri copia posset,
 Unde amissa solent reparari in tempore quoque.
 Nam veluti privata cibo natura animantum
 Diffluit amittens corpus; sic omnia debent
 Dissolvi, simul ac defecit suppeditare
 Materies recta regione aversa viai.

Nec plagæ possent extrinsecus undique
 • summam

Conservare omnem, quæcunque est conciliata.
 Cudere enim crebro possunt, partemque morari,
 Dum veniant aliæ, ac suppleri summa queatur.
 Interdum resilire tamen coguntur, et una
 Principiis rerum spatium, tempusque fugai
 Largiri, ut possint a coetu libera ferri.
 Quare etiam atque etiam suboriri multa necesse
 est.

Et tamen ut plagæ quoque possint suppetere ipsæ,
 Infinita opus est vis undique materiai.

Illud in his rebus longe fuge credere, Memmi,
 In medium summæ (quod dicunt) omnia niti,
 Atque ideo mundi naturam stare sine ullis
 Ictibus externis, neque quoquam posse resolvi
 Summa atque ima, quod in medium sint omnia
 nixa: •

1041. *Possunt*, recte. *Gif.*

1044. *Queatur*, ut *poteratur*, *potestur*, *nequitur*. *Fab.*

toutes les espèces vivantes, et les flambeaux éthérés se repaissent de leurs éternels alimens. Cet éclatant concert de la nature serait bientôt interrompu, si une infinité d'élémens ne travaillait sans cesse à la reproduction des êtres. Les animaux, privés de nourriture, languissent et meurent; ce grand tout périra de même, aussitôt que la matière, détournée de son cours naturel, cessera de fournir aux reproductions.

Ne dites pas que les atomes extérieurs, par leur pression, retiennent l'amas de la matière, et l'empêchent de se disperser. Ils peuvent bien par des coups répétés arrêter la désunion d'une partie, et donner à de nouveaux atomes le temps de survenir et de compléter la masse. Mais, forcés de rejaillir après le choc, ils laisseront aux corps un nouvel espace à gagner, et un temps suffisant pour se désunir. Il est donc nécessaire que les atomes se succèdent sans interruption. Ajoutez que cette pression extérieure suppose elle-même l'infinité de la matière.

En effet gardez-vous de croire, ô Memmius! avec quelques philosophes, que tous les corps tendent vers le centre du monde, que l'univers n'a pas besoin d'être retenu par des chocs extérieurs, et qu'il n'est pas à craindre que les extrémités supérieures ou inférieures s'échappent, ayant toutes la même tendance vers un centre

(Ipsum si quidquam posse in se sistere credis ;
 Et quæ pondera sunt sub terris , omnia sursum
 Nitier , in terraque retro requiescere posta ;
 Ut per aquasquæ nunc rerum simulacra videmus :)
 Et simili ratione animalia subtu' vagari
 Contendunt , neque posse e terris in loca cœli
 Reccidere inferiora magis , quam corpora nostra
 Sponte sua possint in cœli templa volare ;
 Illi cum videant solem , nos sidera noctis
 Cernere , et alternis nobiscum tempora cœli
 Dividere , et noctes pariles agitare , diesque .

Sed vanus stolidis hæc omnia finxerit error ,
 Amplexi quod habent perverse prima viai .
 Nam medium nihil esse potest , ubi inane , locusque
 Infinita ; neque omnino , si jam medium sit ,
 Possit ibi quidquam hac potius consistere causa ,
 Quam quavis alia longe regione manere .
 Omnis enim locus , ac spatium , quod inane
 vocamus ,
 Per medium , per non medium , concedat oportet
 Æquis ponderibus , motus quacunque feruntur .
 Nec quisquam locus est , quo corpora cum venire ,
 Ponderis amissa vi , possint stare in inani :
 Nec quod inane autem est , illis subsistere debet ,
 Quin , sua quod natura petit , concedere pergat .

1060. *Subtu'*. Salmasius , Epist. 59 , *suppa* , id est *supina* , antiqua voce .

commun. Qui peut concevoir qu'un être se soutienne sur lui-même, que sous nos pieds les corps pesans exercent leur gravitation en haut, et soient portés sur la terre dans une direction opposée à la nôtre, comme nos images représentées dans l'eau ? C'est pourtant d'après de pareils principes qu'on explique comment un monde d'animaux de tout espèce va et vient sous nos pieds, sans être exposés à tomber de la terre dans les régions inférieures, comme nous ne pouvons nous élever de nous-mêmes vers la voûte celeste : on ajoute que ces peuples voient le soleil, quand les flambeaux nocturnes nous éclairent ; qu'ils partagent alternativement avec nous les saisons de l'année ; que leurs jours et leurs nuits ont la même durée que nos nuits et nos jours.

Voilà les erreurs grossières où sont tombés des philosophes, pour être partis d'après de faux principes. Ils ne comprenaient pas qu'il ne peut y avoir de milieu dans une étendue infinie, et que, quand il y en aurait, les corps ne seraient pas plus nécessités à s'y arrêter que dans toute autre partie de l'espace. En effet la nature du vide est de céder aux corps graves, quelque part qu'ils tendent, au centre ou non. Il n'y a point de lieu dans l'univers où les corps, une fois arrivés, s'arrêtent et perdent leur pesanteur : le vide ne cessera jamais d'ouvrir un passage à leur

Haud igitur possunt tali ratione teneri
Res in concilio, mediis cuppedine victæ.

Præterea quoque jam non omnia corpora
fingunt

In medium niti, sed terrarum, atque liquorum,
Humorem ponti, magnisque e montibus undas,
Et quasi terreno quæ corpore contineantur :
At contra tenues exponunt aeris auras,
Et calidos simul a medio differri ignes ;
Atque ideo totum circumtremere æthera signis,
Et solis flammam per cœli cœrula pasci,
Quod calor a medio fugiens ibi colligat ignes :
(Quippe etiam vesci e terra mortalia sæcla ;
Nec prorsum arboribus summos frondescere
ramos

Posse, nisi a terris paulatim cuique cibatum
Terra det) at supra circum tegere omnia cœlum ;
Ne, volucrum ritu flammaram, mœnia mundi
Diffugiant subito magnum per inane soluta,
Et ne cætera consimili ratione sequantur ;
Neve ruant cœli tonitralia templa superne,
Terraque se pedibus raptim subducat, et omnes
Inter permistas terræ, cœlique ruinas,
Corpora solventes, abeant per inane profundum ;
Temporis ut puncto nihil exstet reliquiarum,

chute, parce qu'ainsi l'exige sa nature. Cet amour supposé du centre ne suffit donc pas pour empêcher la désunion du grand tout.

Une autre contradiction est que, suivant les mêmes philosophes, la tendance vers le centre n'est pas commune à tous les corps, et n'a lieu que dans ceux qui sont composés de terre ou d'eau, tels que le fluide de l'océan, les fleuves qui jaillissent des hautes montagnes, et tous les êtres qui participent à la nature terrestre. Au contraire l'air subtil et la flamme légère tendent à s'éloigner du centre : et si nous voyons toute la voûte du ciel étinceler de feux, et la féconde lumière du soleil se nourrir au milieu de l'azur éthéré, c'est que les élémens de la flamme s'y réunissent sans cesse en fuyant le centre ; de même que, sans les sucs nourriciers qui s'élèvent de la terre, les animaux seraient privés d'alimens, et les arbres de verdure. Au-dessus des étoiles les mêmes philosophes placent le firmament ; enveloppe impénétrable, sans laquelle les feux du ciel, pour s'éloigner du centre, franchiraient les limites du monde : le même désordre gagnerait toute la nature, le ciel avec ses foudres s'écroulerait sur nos têtes, la terre s'ouvrirait sous nos pieds, et nos corps décomposés tomberaient engloutis dans l'abyme, avec les débris mêlés du ciel et de la terre ; bientôt

Desertum præter spatium, et primordia cæca.
 Nam quacunque prius de parti corpora cesse
 Constitues, hæc rebus erit pars janua lethi :
 Hac se turba foras dabit omnis materiai.

Hæc si pernosces, parva perfunctus opella,
 (Namque alid ex alio clarescet) non tibi cæca
 Nox iter eripiet, quin ultima naturaï
 Pervideas; ita res accendent lumina rebus.

1104. *Cesse*, id est *cessisse*. Ita recte emendavit
 Lambinus. Vulgati, *deesse*. Haverc.

FINIS LIBRI PRIMI.

il ne resterait plus de cet immense univers qu'un amas d'atomes sans énergie, une vaste solitude. Car, en quelque lieu que commence la dissolution, ce sera une porte de destruction toujours ouverte, par où tous les atomes en foule se hâteront de s'échapper.

Si vous avez compris ces premières vérités que vous offre ma faible muse, la philosophie n'aura plus de ténèbres, la nature plus de secrets pour vous ; vos principes s'éclairciront l'un par l'autre, et les connaissances acquises vous serviront de flambeau pour en acquérir de nouvelles.

1108. Wak. et Hrv. *nec tibi cœca.*

FIN DU LIVRE PREMIER.

NOTES

DU

LIVRE PREMIER.

Pag. 4. v. 2. **O**N a beaucoup raisonné sur cette invocation de Lucrèce. Bayle ne la regarde que comme un pur jeu d'esprit; ce sont ses termes: il ajoute que, tous les poètes invoquant la divinité qui préside au genre de poésie qu'ils traitent, Lucrèce devait invoquer Vénus, comme la divinité des poètes physiiciens. Mais Bayle n'a vu que la moitié du tableau. D'autres ont regardé cette invocation comme un hommage involontaire que Lucrèce rend malgré lui à la Divinité: ils ne méritent pas d'être réfutés. Lucrèce explique lui-même son invocation par ces vers du premier livre:

*Quando alid ex alio reficit natura, neque ullam
Rem gigni patitur, nisi morte adjutam aliena.*

Vénus était la déesse de la génération, Mars le dieu de la destruction; et tout devient clair au moyen de cette explication que nous fournit Plutarque, *de Isid. et Osir.* Ἐκ δὲ Ἀφροδίτης καὶ Ἄρεως Ἀρμονίαν γεγονέναι μυθολογοῦνται. ὧν ὁ μὲν ἀπηνὴς καὶ φιλόνηκος, ἡ δὲ μειλίχιος καὶ γενέθλιος. *Ex Ve-*

nera vero et Marte Harmoniam natam fabulantur ; quorum alter sævus et contensiosus , altera vero mitis et fecunda.

En général il faut distinguer dans Lucrèce un double caractère, celui de poète et celui de philosophe. De même que les philosophes anciens avaient deux doctrines, l'une publique, externe, exotérique, qu'ils débitaient au peuple ; l'autre secrète, interne, ésotérique, qu'ils réservaient pour leurs disciples particuliers ; de même Lucrèce, comme poète, paraît quelquefois adopter les idées théologiques de son temps, tandis que, comme philosophe épicurien, il s'arme contre elles, et les combat de toute sa force. Sans cette distinction, plusieurs endroits de son poème deviennent absolument inintelligibles. Par exemple, comme philosophe, il se montre dans tout son poème l'ennemi déclaré de la Providence, et comme poète, il paraît la reconnaître dans le cinquième livre par ces vers :

*Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces, sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.*

En un mot, Lucrèce par Vénus et Mars ne désigne évidemment que les facultés d'engendrer et de détruire, personnifiées par la mythologie.

Pag. 8: v. 59. Lucrèce parle ici des *intermondes*, *intermundia*, où Epicure avait relégué les dieux, et qu'il appelle *μετακόσμια*. La raison qu'en apportent Cicéron et Sénèque, était la crainte que les dieux ne

fussent enveloppés dans les ruines du monde, lors de sa destruction future : *Propter metum ruinarum in medio intervallo hujus et alterius coeli desertus (Deus) sine animali, sine homine, sine re, ruinas mundorum supra se, circaque se cadentium evitat.* Cic. de Divin. l. 2. Mais ils n'ont pas vu que, dans les principes d'Epicure, les dieux ne pouvaient pas être en sûreté dans ces *intermondes*; puisque c'était particulièrement dans ces espaces intermédiaires d'un monde à l'autre que devaient se porter les débris de l'univers :

*Ne volucrum ritu flammaram, mœnia mundi
Diffugiant subito magnum per inane soluta.*

LUCR. l. 1.

Le but d'Epicure était donc de dépouiller les dieux du gouvernement de notre monde, en les plaçant hors de la sphère des événemens humains; c'est là vrai sens de ce vers qu'on n'a pas jusqu'ici conçu assez clairement :

Sēmota ab nostris rebus, sejunctaque longe.

Ibid. v. 62. Il y avait des philosophes qui soutenaient que Dieu était susceptible des passions de faveur et de bienveillance, mais ils niaient tous qu'il fût accessible à la colère : *Omnes philosophi de ira consentiunt, de gratia discrepant*, dit Lactance. C'était un principe généralement adopté par toutes les sectes anciennes, quelles qu'elles fussent. « Les dieux, dit Sénèque, *Epist.* 95, ne peuvent ni faire ni recevoir aucune injure. Car ce sont deux choses

» essentiellement liées que d'offenser et d'être of-
 » fensé. La nature suprême et admirable des dieux,
 » en les élevant au-dessus du danger, n'a pas voulu
 » qu'ils fussent dangereux eux-mêmes. » C'était de
 ce dogme universellement reçu que partaient tous
 les philosophes pour nier les peines d'une autre vie,
 comme nous aurons occasion de le remarquer ailleurs.
 Ce principe et cette conséquence ont extrêmement
 embarrassé les premiers défenseurs de la religion
 chrétienne ; ce qui prouve que ce n'était pas un prin-
 cipe obscur de spéculation, mais qu'il était au con-
 traire universellement reçu et adopté. Lactance,
 pour couper cette difficulté par la racine, composa
 un discours qu'il intitula *De la Colère de Dieu*.
 « Car j'ai observé, dit-il, qu'un grand nombre de
 » personnes pensent que Dieu n'est pas capable de
 » colère, surpris en ce point par les faux argumens
 » des philosophes : » *Animadverti plurimos existi-
 mare non irasci Deum ; iidem tamen a philosophis
 irretiti et falsis argumentationibus capti*. Voyez
 Dissertations tirées de M. Warburton par M. de
 Silhouette. Diss. II.

Pag. 10. v. 75. Ce que Lucrèce appelle ici *omne
 immensum*, il le nomme ailleurs *natura rerum*,
summa tota, *summaï totius summa* ; comme Epi-
 cure lui donne les noms de τὸ πᾶν, *omne* ; τὸ ὅλον,
 τῶν ὁλῶν φύσιν, *universorum naturam* ; τῶν ὄντων
 φύσιν, *rerum naturam* ; expressions que nous ren-
 dons en français par *le grand tout*, *l'univers*, *la
 nature*, *la somme de tous les atomes* ; *la collection*

de tous les êtres. Il faut bien se garder de confondre toutes ces façons de parler avec le mot *monde*, dont la signification était beaucoup plus restreinte dans les principes d'Epicure. Il n'entendait, par ce mot, que la collection des corps qui composent notre système, tels que la terre, le soleil, la lune, les planètes, les étoiles; qu'il désigne quelquefois par cette expression générique, *hæc summa rerum*, la collection des corps qui nous environnent: mais il croyait qu'au-delà de notre monde il y avait encore une infinité d'autres collections ou systèmes de la même nature, et c'est la somme de toutes ces collections qu'il comprend sous les termes d'*univers*, de *grand tout*. Au contraire, les philosophes qui croyaient, comme les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Aristotéliens, qu'il n'y avait rien autre chose dans la nature que notre seul monde, confondaient ce terme avec celui d'univers. Ces mêmes philosophes devaient regarder le monde comme éternel et indestructible à cause du principe, *Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti*. En conséquence de ce même principe, Epicure n'attribuait l'éternité et l'indestructibilité qu'à l'univers, à la somme des atomes, croyant que chaque forme ou chaque monde particulier naissaient et se détruisaient.

Pag. 12. v. 103. Ce passage pourrait avoir un autre sens que celui que je lui ai donné, et se traduire ainsi: « Vous-même, nourri dans les fictions effrayantes des poètes, vous fermerez peut-être l'oreille à mes leçons; mais ne pourrais-je pas, aussi bien qu'eux,

» inventer des songes lugubres, et troubler tout votre
» bonheur par des craintes chimériques? »

C'est là le sens adopté par tous les commentateurs et par tous les traducteurs ; mais l'*Et merito* qui vient immédiatement après, ne s'entend plus avec cette version, et la marche des idées du poète est entièrement bouleversée.

Pag. 14. v. 124. Pour peu qu'on soit initié dans la philosophie des anciens, on voit clairement que, selon leurs principes, ce ne pouvaient être ni les corps ni les esprits qui descendissent dans les enfers. Le corps consumé par la flamme, ou décomposé par la putréfaction, était rendu à ses principes élémentaires : l'âme, suivant les uns, mourait avec le corps, se corrompait comme lui, et servait à former d'autres âmes, comme le corps à former d'autres corps ; suivant les autres, elle allait se rejoindre à l'âme universelle, dont elle tirait son origine, après avoir préalablement passé par un certain nombre de corps d'animaux plus ou moins considérable, selon certaines lois que je n'examine pas. Ce ne pouvaient donc être ni les âmes ni les corps qui habitassent les enfers. Mais qu'entendaient les anciens par ces *simulacres* légers qui n'étaient ni corps ni esprits ? Il me paraît assez probable qu'ils n'entendaient par ces *simulacres* que cette espèce de membrane, de pellicule déliée que les Pythagoriciens et les Platoniciens donnaient pour enveloppe à l'âme, et qu'ils appelaient du nom de *véhicule*. Si les anciens n'ont eu aucune idée d'immatérialité, comme le pensent

la plupart des savans, il semble au moins qu'ils l'ont crue composée d'éléments si subtils, que de là à l'immatérialité il n'y a qu'un bien petit intervalle à franchir. Or, ne concevant pas qu'une substance aussi déliée et aussi délicate pût immédiatement agir sur le corps et recevoir l'impression des objets extérieurs, ils ont eu recours à une espèce de substance mitoyenne, qui fût en quelque façon un mélange de corps et d'esprit, ou au moins un point de contact commun, à la faveur duquel l'action et la réaction pût avoir lieu entre ces deux substances qu'ils paraissaient regarder comme étrangères l'une à l'autre par leur nature. C'était cette espèce d'épiderme, moitié corps et moitié âme, qu'ils faisaient descendre dans les enfers.

Pag. 16. v. 151. On regarde communément cet axiome, *ex nihilo nihil*, comme un principe universellement adopté par les anciens. On cite l'autorité de Cicéron, qui dit, *lib. 2, de Divin. : Erit aliquid, quod aut ex nihilo oriatur, aut in nihilum subito occidat ? quis hoc physicus dixit unquam ?* celle d'Aristote, qui dit formellement que tous les physiciens reconnaissent unanimement ce principe, 'Ὁμογνωμονῶσι τῆς δόξης ἅπαντες οἱ περὶ φύσεως' enfin, celle de Burnet, dont voici les paroles : *Creatio et annihilatio hodierno sensu sunt voces fictitiæ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos et Latinos vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit.* On ajoute que le mot hébreu *barah* et le mot chaldéen *jatzar* sont rendus dans les Septante

par *ἰποίησεν*, que *κτίζειν* est la même chose que *ποιεῖν*, et que St. Jérôme regarde comme synonymes les mots *creare*, *condere*, *formare*. Malgré ces autorités, j'ai bien de la peine à me persuader que les anciens n'aient pas eu l'idée de *la création* dans le sens même que nous l'entendons. S'il n'y avait pas eu des philosophes qui soutinssent que quelque chose peut sortir du néant, pourquoi Lucrèce se serait-il cru obligé d'établir le principe contraire sur un si grand nombre de preuves? pourquoi tout cet appareil pour prouver une chose dont tout le monde serait convenu? D'ailleurs, que veut dire Sénèque, lorsqu'il met en problème si Dieu a fait lui-même la matière, ou s'il a travaillé sur une matière préexistante? *Materiam ipse sibi formet, an data utatur?* Nat. Quæst. lib. 1. in præf.

Pag. 16. v. 167. La construction de ce vers n'est pas *omnes (arbores) possent ferre omnia*, tous les arbres pourraient produire des fruits de toute espèce; parce qu'alors il faudrait *omnes (fructus)*, et non pas *omnia*: mais la construction est *omnia (corpora) possent ferre omnes (fructus)*, ce qui est plus philosophique et plus grammatical.

Pag. 18. v. 176. Ce mot *sudante* a beaucoup embarrassé les commentateurs: Lambin y supplée *suadente*. Saumaise lit *sua dante*, qu'il explique ainsi: *Ver sua dat, cum det rosas*. Creech conserve *sudante*, auquel il donne la signification de *humidus, sudores eliciens*. Il me semble qu'il était tout simple de dé-

river ce mot de l'adjectif *sudus*, employé si souvent dans Virgile pour exprimer un temps pur et serein : voilà pourquoi j'ai cru devoir traduire *autumno sudante* par *les beaux jours de l'automne* ; ce qui présente un sens d'autant plus vrai, que *fundi* a peut-être ici la même signification que notre mot français *tourner*, et que Lucrèce veut peut-être dire que les chaleurs de l'automne font tourner le raisin.

Page 20. v. 211. Il faut que l'esse de ce vers soit gouverné par *fatendum est*, qui est cinq vers plus haut ; à moins qu'on ne regarde *videlicet* comme une abréviation de *videre licet*.

Page 22. v. 232. Aussitôt que les hommes commencèrent à s'adonner à la physique, ils divisèrent le monde en deux parties, *le ciel et la terre*. A peine sortis des forêts où ils rampaient, pour ainsi dire, ils ne lèvent la tête vers le firmament, cette riche enveloppe de la nature, que pour s'en regarder comme le centre : tant il est vrai que l'orgueil et la barbarie se touchent de bien près. Chacun de ces termes de division fut subdivisé en deux autres, le globe en *terre ferme* et en *mer*, le ciel en *air* et en *région éthérée*. Comme l'on vit que la terre était habitée par les hommes, les quadrupèdes, les reptiles ; les eaux par les poissons, les airs par les volatiles de toute espèce ; on se crut en droit d'en conclure que la région éthérée devait être peuplée comme le reste, et avoir aussi ses animaux : et comme les astres avaient avec les animaux que nous connais-

sons, un point de conformité, savoir, la faculté de se mouvoir et de changer de place, on ne douta pas que ce ne fussent là les habitans que la nature avait donnés au ciel. De là ces figures d'animaux sous lesquelles sont représentés les signes du zodiaque; de là un nouveau monde que la mythologie alla remplir de ses fables :

*Neu regio foret ulla suis animantibus orba,
Astra tenent coeleste solum.*

OVID. Met. lib. 1.

Ces astres qui bientôt furent adorés comme autant de divinités, avaient besoin, pour vivre, d'alimens analogues à leur nature : on supposa qu'ils se nourrissaient des particules ignées qui s'élèvent sans cesse de notre globe vers les régions supérieures, et que réciproquement la chaleur qui nous vient d'en haut n'est qu'une émanation, et, pour ainsi dire, une transpiration de ces corps de feu. C'était probablement ce commerce continuel du ciel avec la terre, cette espèce d'échange aussi ancien que le monde, qui avait donné à Empédocle la première idée de son système.

Pag. 26. v. 269. Quoique Lucrece n'ait pas employé une seule fois dans son poème le mot d'*atome*, j'ai cru devoir m'en servir, 1°. pour éviter les périphrases, et parce que c'est un mot consacré dans notre langue; 2°. parce qu'Epicure non seulement a employé ce terme pour désigner les principes de la matière, mais a été le premier qui l'ait introduit

dans la philosophie corpusculaire. Démocrite avait appelé les élémens *νασά*, *plena*, parce qu'ils ne sont mêlés d'aucun vide; Métrodore de Scio les avait nommés *ἀδιαίρετα*, *indivisibilia*, parce qu'ils se refusent à toute division. Mais Epicure, fils de Néoclès, (dit Théodoret, 4 Therap.) donna le nom d'atomes aux corpuscules que ces philosophes avaient désignés sous les noms de pleins et d'indivisibles: *Τὰ ὑπ' ἐκείνων νασά καὶ ἀδιαίρετα κληθέντα ἄτομα προσαγόρευσεν.*

Pag. 30. v. 331. L'espace peut être considéré ou comme dénué de corps, ou comme occupé par un corps, ou comme parcouru par un corps: dans le premier cas, il s'appelle *vide*; dans le second, *lieu*; dans le troisième, *région*. Cette définition, qui est nécessaire pour l'intelligence de la fameuse question du vide, nous est fournie par *Sextus Empiricus*. 1. plac. 20. Ἡ αὐτὴ φύσις, dit-il, ἴρημος μὲν καθεστηκυία παντὸς σώματος, κενὸν προσαγορεύεται. καταλαμβανομένη δὲ ὑπὸ σώματος, τόπος καλεῖται. χωρούντων δὲ δι' αὐτῆς σωμάτων, χώρα γινεται. *Natura eadem vacuefacta ab omni corpore, inane appellatur; occupata a corpore, locus dicitur; pervadentibus ipsam corporibus, evadit regio.*

En général, la question du vide présente deux faces: on demande d'abord si au-delà de l'univers il y a du vide; on demande, en second lieu, si dans l'univers même il y a de petits interstices vides, disséminés dans tous les corps. Sur la première question point de dispute. Ceux qui regardaient l'univers

comme un tout limité , étaient obligés de reconnaître au-delà de ses bornes un espace qui ne fût occupé par rien ; ceux, au contraire, qui lui refusaient des limites , ne pouvaient admettre un espace ultérieur. Il n'y avait donc que le second point du vide disséminé dans les corps qui souffrit de la difficulté ; mais cette contestation tient si peu au vrai système de la nature , que parmi les atomistes mêmes on soutenait le pour et le contre. Ajoutez que cette dispute, aussi ancienne que la philosophie, ne peut jamais être résolue. Elle ne donne point assez de prise à l'esprit ; elle le conduit dans une région d'hypothèses , où la raison, dénuée de faits, ne trouve aucun point d'appui : elle l'égare dans les questions à jamais insolubles de la pesanteur, de l'élasticité et du mouvement, et elle l'éloigne toujours de plus en plus de sa route, en le faisant remonter à la cause de ces propriétés, au lieu d'en envisager les effets. On est revenu aujourd'hui de ces vaines subtilités qu'on a abandonnées aux écoles, pour attaquer la nature d'un autre côté ; on ne doute plus que le philosophe ne puisse, entre le plein et le vide, marcher aux plus grandes découvertes, et reculer les limites de l'esprit humain, sans l'avoir auparavant éclairé sur ces spéculations inutiles.

Pag. 36. v. 392. Cet endroit que personne n'a entendu, devient clair en en faisant la construction, et en distinguant les différens temps dont parle Lucrèce : *Si forte aliquis, cum corpora dissiluerè, putat id (nempe ut omnia possideantur) fieri,*

quia aer se condenseat (in instanti concursus) ;
 « Si l'on croit qu'au moment de la séparation, l'es-
 » pace intermédiaire se remplit aussitôt sans rester
 » vide un seul instant, parce que l'air se condense
 » dans le choc, ou plutôt, parce que l'air qui s'était
 » condensé lors du choc, se dilate lors de sa sépara-
 » tion, on est dans l'erreur, etc. »

Pag. 38. v. 420. On a inféré de ce passage de Lu-
 crèce qui place la matière et le vide sur la même
 ligne, qu'il les regarde l'un et l'autre comme deux
 principes réels, concourant également à la forma-
 tion et à l'entretien du grand tout : Plutarque et
 d'autres anciens avaient déjà fait le même reproche
 à Epicure. La grande raison sur laquelle on se fon-
 dait était que Leucippe, Démocrite et Métrodore
 de Scio avaient aussi fait intervenir dans la compo-
 sition de l'univers le vide comme un agent actif et
 positif. Quand cela serait (ce que nie Gassendi),
 aurait-on droit d'imputer la même opinion à Epicure,
 lui qui s'est éloigné dans plusieurs points essentiels
 de la doctrine de ses prédécesseurs, qui a dépouillé
 les atomes de la sensibilité que leur attribuait
 Démocrite, qui a appuyé leur solidité sur une toute
 autre base que celle que lui donnait Leucippe, et
 qui enfin se piquait de ne suivre d'autre maître que
 son génie ? Peut-on concevoir qu'Epicure, cet ennemi
 déclaré des êtres abstraits, qui avait ôté au temps sa
 réalité, qui avait banni de la philosophie les nom-
 bres de Pythagore, les idées de Platon, et les

formes d'Aristote, eût réalisé le vide jusqu'à en faire un des principes de l'univers ?

Pag. 40. v. 460. Cet être métaphysique, qui est, pour ainsi dire, aux modifications de la matière ce que l'espace est à la matière même ; cette ligne idéale que la faiblesse de notre imagination suppose parallèle aux événemens ; cet être sans consistance et sans réalité où s'abyme l'esprit humain, avide de ce qu'il ne conçoit pas ; ce fantôme, en un mot, qui, n'étant rien par lui-même, devient, par les diverses manières de l'envisager, ou l'éternité, ou un instant fugitif, *le temps* a été la première divinité de la théologie païenne, à cause du caractère d'infinité qu'il semble porter avec lui. Saturne, le Ciel et le Temps étaient un seul et même dieu, un vieillard terrible, sous la faux duquel tombaient l'aigle et le moucheron, les palais et les cabanes. La philosophie ancienne qui a plus emprunté qu'on ne croit de la théologie, avait puisé dans ces fables les notions du temps. Platon le regarde comme une image de l'éternité, créé au même instant que le ciel ; selon d'autres, c'est la sphère, le ciel même. Le temps fut donc réalisé : on lui donna un corps et des parties, qui étaient le passé, le présent et l'avenir ; on le regarda comme un être distinct, mais dépendant du monde, qui avait été créé en même temps que lui, et qui finirait avec lui ; et de même que certains philosophes prétendaient que Dieu, pour créer un nouveau monde, serait obligé de créer un nouvel espace, on soutint aussi qu'après la destruc-

tion de l'univers, un nouveau Temps serait reproduit pour présider au nouveau monde qui remplacerait le premier. C'est contre cette opinion extravagante que s'arme ici Lucrèce, persuadé que l'espace et le temps, ces deux infinis imaginaires, ont été pour les hommes la source des plus grandes erreurs.

Pag. 42. v. 466. La grammaire elle-même semblait avoir adopté ces fausses notions du temps ; et, par la manière dont elle exprimait les *passés* des verbes, elle semblait leur donner une existence réelle. Lucrèce, qui savait combien le langage influe sur les opinions des hommes, n'a pas dédaigné de réfuter un sophisme fondé uniquement sur une équivoque de langue. Pour entendre donc ce qu'il veut dire, il faut supposer qu'on lui fait cette objection : *Hoc factum est : ergo est*. Nous n'avons pas précisément la même ambiguïté en français ; parce que, pour exprimer les *prétérits* des verbes passifs, nous employons bien à la vérité, comme les Latins, le participe de ces verbes, mais nous y joignons le *prétérit* et non pas le *présent* du verbe auxiliaire : cependant, en y réfléchissant, on remarque que notre expression n'est pas exacte, et que nous mettons deux *prétérits* où il n'en faut qu'un.

Pag. 46. v. 529. Non seulement des atomes parfaitement solides, tels que les suppose Epicure, ne pourraient être divisés, ni brisés, ni décomposés, ni simplement endommagés ; mais ils ne pourraient pas même se comprimer et se restituer : car c'est un

principe de physique que l'élasticité n'existe pas plus dans des corps parfaitement solides que dans des corps parfaitement mous. Epicure ne pourrait donc pas expliquer la communication du mouvement, puisqu'il est impossible que le mouvement se propage d'un corps à un autre, sans passer par les atomes élémentaires. Je ne sais comment ce philosophe se serait tiré de cette objection qui me paraît insoluble. Au reste, ceux qui soutenaient la matière divisible à l'infini, n'expliquaient pas mieux la communication du mouvement, puisqu'ils étaient obligés de faire passer l'impulsion donnée par un nombre de molécules infini non pas seulement *virtualiter*, comme on parle dans les écoles, mais même *actualiter*.

Pag. 52. v. 594. Il est clair que Lucrèce ne parle pas ici d'un corps, d'un agrégat, d'un composé d'atomes : on n'entendrait plus rien à son raisonnement, ni surtout à sa conclusion,

Sunt igitur solida primordia simplicitate.

Il ne peut parler que de l'atome ; il n'y a que l'atome, dans les principes d'Epicure, dont les parties ne puissent être séparées, ni exister isolées :

Per se nequeunt constare.

L'extrémité d'un corps en état de composition peut exister à part, puisque les simulacres dont le poète développe la théorie dans le quatrième chant, ne sont évidemment que la pellicule extrême des corps ; et puisque d'ailleurs un corps, quoique poussé jusqu'à

son dernier terme de division, n'est pas encore réduit à l'état d'atome, comme il le dit, lib. II :

*Noscere ut hinc possis, prius omnem efflare
colorem*

Particulas, quam discedant ad semina rerum.

Pag. 54. v. 639. Héraclite, disciple d'Hippase, qui enseignait pour lors la philosophie de Pythagore dépouillée de ses voiles, commença sa carrière par l'exercice de la première magistrature d'Ephèse, sa patrie; mais la méchanceté des hommes le dégoûta de les gouverner. Il refusa, à plus forte raison, les invitations de Darius, qui l'appelait à sa cour, bien éloigné de vouloir servir, lui qui dédaignait de commander : il préféra d'habiter le creux d'un rocher, et de vivre de légumes; genre de vie auquel il ne put être arraché que par une attaque d'hydropisie, qui le ramena dans sa patrie, où il mourut âgé de soixante ans, après avoir inutilement tenté de se guérir en se faisant couvrir de fumier dans une étable. On lui reproche d'avoir pleuré sur les maux que les vices causent aux hommes : sans doute il eût été plus du goût de notre nation de tourner la chose en plaisanterie. Le langage obscur qu'il affectait dans ses ouvrages, et que Lucrèce lui reproche ici, lui fit donner le surnom de *σκοτεινός*, le *ténébreux*. L'axiome fondamental de sa physique était que le feu est principe de tout, principe des âmes qui ne sont que des particules ignées; principe des corps dont les éléments sont des molécules de feu

simples, éternelles, inaltérables et indivisibles : ces atomes ignés ont formé l'air, en se condensant ; un air plus dense a produit l'eau, une eau plus resserrée a formé la terre. L'âme n'étant qu'un feu, Héraclite en concluait que le comble du malheur est de se noyer, parce qu'alors l'âme s'éteignant dans l'eau, l'on meurt tout entier. Voilà probablement pourquoi dans Homère, Achille, ce héros qui affrontait la mort sur terre, tremblait en combattant sur l'eau. Voilà encore sur quoi sont fondés ces pleurs qu'on reproche tant à Énée, lorsque, accueilli par une violente tempête, il s'écrie :

*O terque quaterque beati
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mænibus
altis,
Contigit oppetere!*

Cette erreur n'a pas été ignorée même dans le christianisme. Synésius, évêque de Ptolémaïde au quatrième siècle, raconte naïvement la frayeur dont il fut pénétré en faisant naufrage sur les côtes de la Libye : Cette frayeur, disait-il, était surtout causée par les vives impressions que j'avais reçues dans ma jeunesse, que ceux qui se noient, meurent tout entiers.

Héraclite eut quelques disciples : Platon, jeune alors, étudia la philosophie sous ses yeux ; on dit qu'Hippocrate et Zénon élevèrent aussi leurs systèmes aux dépens du sien. En effet le système d'Héraclite était celui des stoïciens ; *Vos stoïciens*, dit

Cicéron, de Fin. lib. 2, qui rapportent tout à un esprit igné, suivent la doctrine d'Héraclite. Voilà probablement pourquoi Lucrèce traite si mal ce philosophe. On trouve encore une grande conformité entre les principes d'Héraclite et ceux des anciens Perses, qui, selon la doctrine de Zoroastre, regardaient tellement le feu comme la source de tous les êtres, qu'ils en firent une divinité nommée *Oromaze*, donnant le nom d'*Arimane* aux ténèbres, qui lui sont opposées.

Pag. 60. v. 706. Presque tous les anciens philosophes reconnaissaient les élémens vulgaires pour principes du grand tout; mais ils n'étaient pas d'accord. Les uns n'en prenaient qu'un seul, dont la condensation et la raréfaction formaient les trois autres, et la combinaison l'univers entier : ainsi Héraclite, comme nous venons de le voir, donnait à la nature pour base le feu, Anaximène l'air, Thalès l'eau, Phérécyde la terre. D'autres en voulaient deux, par la condensation et la raréfaction desquels ils prétendaient expliquer la formation du monde : ainsi Xénophane mêlait la terre avec l'eau, Parménide le feu avec la terre, OEnipode de Scio le feu avec l'air, Hippon de Reggio le feu avec l'eau. Il y en avait très-peu qui fissent intervenir trois de ces élémens dans la composition de l'univers : on ne cite qu'Onomacrite, qui admettait pour principes le feu, l'eau et la terre combinés ensemble. Les autres, sous la conduite d'Empédocle, ne reconnaissaient pas d'autres élémens que les élémens vul-

gaires : cependant , quoique ce philosophe admit les quatre élémens , il prétendait que ces élémens étaient composés eux-mêmes d'atomes ou de corpuscules , comme on le prouve par des passages de Stobée et de Plutarque.

Pag. 70. v. 828. Voici la construction de ces deux vers qui ne paraissent pas avoir été entendus , et qui sont pourtant fort simples : *At rerum principia possunt adhibere plura (id est plures circumstantias) , unde variae res creari queant ;* Les élémens de la matière sont soumis à un grand nombre d'autres circonstances , qui doivent jeter une grande variété dans la formation des êtres. Et ce raisonnement est clair : les vingt-quatre lettres de l'alphabet , en vertu de leur seul arrangement , varient à l'infini les mots de la langue. Quelle variété doivent donc jeter , dans les diverses productions de la nature , les élémens de la matière , qui , outre l'arrangement , ont encore bien d'autres circonstances dont les élémens des mots sont privés ? Ces circonstances sont celles dont il parle si souvent dans le cours de son ouvrage , *concursum , motum , pondera , plagæ , figurae*.

Ibid. v. 830. Anaxagore , né à Clazomène , d'une famille riche et noble , fut disciple d'Anaximène. La passion de l'étude éteint communément le désir d'amasser : elle conduisit plus loin Anaxagore ; elle lui fit abandonner tous ses biens à ses parens , pour se livrer sans entraves à la contemplation de la na-

ture. Il eut pour disciples deux hommes célèbres dans des genres différens , Périclès et Euripide , auxquels on joint aussi Socrate. Anaxagore fut le premier qui hasarda l'idée brillante et féconde d'une lune habitée ; il ne raisonna pas si juste au sujet du soleil , qu'il regardait comme une masse de feu de la grandeur du Péloponnèse. C'était une grande vue à Anaxagore d'avoir senti que tous les corps doivent être formés de principes hétérogènes ; mais par ses homéoméries il avait ôté à cette idée une partie de son étendue. Ce fut lui qui , au rapport d'Aristote , fit le premier présider une intelligence à l'arrangement de l'univers : *Nam et Anaxagoras tanquam machina utitur intellectu ad mundi generationem. Et cum dubitat propter quam causam necessario est , tunc eum attrahit. In cæteris vero , magis cætera omnia , quam intellectum , causam eorum quæ fiunt , ponit.* De Metaphysica , lib. 1 , cap. 4 , D. pag. 844 , édit. Duval , tome II. Mais il ne fallait pas reconnaître une matière préexistante , sur laquelle cette intelligence ne pouvait s'arroger aucun droit. Il est remarquable que le premier homme qui fit entrer la Divinité dans le système de l'univers , se mêla de prédire , si le fait de cette pierre dont il avait annoncé la chute , et d'autres histoires pareilles sont vraies : mais ce qui est plus remarquable , c'est que ce même philosophe , à qui ses idées théologiques avaient valu le nom de Νοῦς , *Mens* , ait été accusé d'athéisme à Athènes ; et ce qu'on aura peine à croire , c'est qu'après avoir été accusé d'athéisme

pendant sa vie, on lui ait érigé des autels après sa mort. Il est le premier philosophe qui ait publié des livres.

Pag. 76. v. 896. Il est bien singulier que Gassendi, en citant ce passage de Lucrèce, ne fasse aucune réflexion qui le combatte ou le confirme. Bernier, son disciple, rapporte des faits qui paraissent tendre à appuyer celui-ci : « C'est encore pour » cette même raison, dit-il, que les cordes des machines artificielles qu'on fait mouvoir avec beaucoup de violence, sont sujettes à s'enflammer; » qu'un certain bois des Indes met le feu à la poudre, » quand il est long-temps et fortement tourné avec » elle dans un même trou. » Malgré l'induction que Bernier paraît vouloir tirer de ces faits, il n'y a personne qui ne convienne que le vent, qui est très-propre à propager un incendie, ne peut pas le faire naître, et enflammer des arbres : il est très-probable que dans certaines saisons de l'année, et surtout en Italie, les grands vents étant assez communément accompagnés de tonnerres, on aura attribué à la première de ces causes ce qui était l'effet de la seconde. Il était plus merveilleux de faire naître l'incendie de l'arbre même, que du feu élémentaire de la foudre. Voilà comme on étudiait alors la nature : les arbres s'enflammaient d'eux-mêmes ; bientôt on les fit parler, on en fit des oracles et des dieux.

Pag. 80. v. 952. Voilà encore une de ses questions métaphysiques auxquelles la philosophie ancienne

se livrait avec d'autant plus de plaisir, qu'elle donne moins de prise à la raison. Elle présente deux faces que Lucrece distingue soigneusement, l'infinité de *l'espace* et l'infinité de *la matière*. La première question ne souffrait guère de difficultés. Presque tous les philosophes admettaient un espace infini, et c'était le sentiment non seulement des Païens, mais même des docteurs chrétiens : « Qu'ils con-
 » çoivent, dit St. Augustin, au-delà du monde
 » des espaces infinis, dans lesquels si quelqu'un dit
 » que le Tout-Puissant n'a pu créer, ne s'ensuivra-
 » t-il pas, etc... ? et ailleurs : Oseront-ils affirmer
 » que la substance divine, qu'ils confessent être toute
 » entière par sa présence incorporelle, est absente de
 » ces grands espaces qui sont au-delà du monde,
 » qui n'est qu'un point en comparaison de cette in-
 » finité ? » Il s'est néanmoins trouvé des théologiens plus pointilleux, qui donnant à l'espace de la réalité, le concevant comme un corps étendu en longueur, largeur et profondeur, ont craint d'en faire un dieu, s'ils reconnaissaient son infinité ; ce qui les a conduits à croire que Dieu ne pourrait créer d'autres corps au-delà du monde sans être obligé de créer en même temps un autre espace pour les recevoir. Quant à l'infinité de la matière, il est remarquable que les philosophes anciens, qu'on prétend avoir tous regardé la matière comme éternelle, n'osaient pas tous la croire infinie ; ce qui est certainement une inconséquence : tandis que, parmi les docteurs chrétiens qui rejetaient l'éternité de

la matière, et qui l'assujettissaient à la création, il s'en est trouvé qui assuraient que Dieu pouvait créer une matière infinie non seulement en grandeur, mais même en nombre. Ils n'en excluent que l'infinité qu'ils appellent *d'essence*, qui, n'étant autre chose que l'essence divine, ne peut pas plus être créée que Dieu même. Voyez Gassendi, tom. I. p. 199.

Pag. 82. v. 961. Ces deux vers sont difficiles, mais ils s'entendent clairement, au moyen de la construction que voici : *Nullius extremum videtur posse esse, nisi sit ultra (illud) (aliquid) quod finiat, (ita) ut videatur, quo, non longius, hæc sensus natura (oculus) sequatur (illius corporis superficiem)*; mot à mot : Un corps ne peut avoir d'extrémité, à moins qu'il n'y ait au-delà de lui quelque chose qui le borne, de manière qu'on voie jusqu'où, et non plus loin, l'œil peut se porter sur ce corps; c'est-à-dire, de façon qu'on voie que l'étendue de ce corps va jusque-là, et non pas plus loin. Une virgule ainsi ajoutée après *quo*, bien qu'aucun texte n'en porte, serait absolument essentielle pour entendre le sens de ce vers :

Quo, non longius, hæc sensus natura sequatur.

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

LE poète, après un éloge magnifique de la philosophie, à l'étude de laquelle il invite Memmius, continue à traiter des qualités des atomes, et en particulier de leur mouvement. Les changemens continuels que subissent tous les corps, ne nous permettent pas de supposer la matière immobile. Ainsi 1.° le mouvement est essentiel aux atomes, parce qu'il n'y a pas de centre où ils puissent jamais s'arrêter. 2.° Ce mouvement est de la plus grande rapidité, parce qu'ayant le vide pour théâtre, il n'est gêné par

aucun obstacle. 3°. La direction en est de haut en bas; et si nous voyons des corps s'élever comme la flamme, c'est un état forcé, contraire à leur tendance naturelle. 4°. Il ne faut pourtant pas croire que la chute des atomes soit rigoureusement perpendiculaire : parallèles entre eux, ils n'auraient jamais pu s'unir en masse; assujettis à une direction nécessaire, ils n'auraient jamais pu former des âmes libres. Il faut donc qu'ils s'écartent un peu, mais le moins possible, de la direction perpendiculaire. Tels sont les mouvemens dont les atomes ont toujours joui et jouiront toujours, parce que la quantité de mouvement est toujours la même dans la nature. Voilà ce que la raison nous fait découvrir; car les sens ne peuvent pas même apercevoir l'atome, bien loin d'en distinguer les mouvemens. C'est encore la raison qui nous éclaire sur les figures des atomes; elle nous dit que les corps dont nous sommes environnés, ne pourraient agir sur nos sens de tant de manières différentes, si leurs atomes n'étaient dil-

LUCRÈCE. — Tome I. 6

oersement configurés. Mais elle nous apprend en même temps que, quoiqu'il y ait une multitude infinie d'atomes dans chaque classe de figures, le nombre de ces classes est borné : il ne pourrait être infini sans que l'atome fût immense, et les qualités sensibles des corps progressives à l'infini. Ce nombre peu considérable de figures, combiné diversement dans tous les corps, suffit pour établir entre eux cette variété que nous y remarquons. La solidité, l'indivisibilité, l'éternité, le mouvement et la figure sont les seules qualités qui conviennent à des corps simples, tels que les atomes. Quant aux qualités qui ont rapport à la vue, à l'ouïe, au goût et à l'odorat, elles ne sont que le résultat d'une association : en revêtir les atomes, c'est donner à la nature une base trop fragile. Les atomes ne sont donc pas non plus sensibles, et ce n'est qu'à leur situation et à leurs mouvemens respectifs qu'est due la sensibilité dont jouissent certains assemblages. A l'aide de ce petit nombre de qualités que le poète assigne

aux atomes , ils ont , suivant lui , produit non seulement notre monde , mais encore une infinité d'autres : car il ne veut pas qu'on borne la puissance de la nature. Il prétend qu'ayant à ses ordres un nombre infini d'atomes , ce qu'elle fait ici pour nous , elle le fait pour d'autres dans d'autres régions de l'espace ; et que notre monde n'est qu'un individu particulier d'une classe nombreuse , un grand animal soumis , comme les autres , à la naissance , à l'accroissement , au déclin et à la mort.

LIBER SECUNDUS.

SUAVE, mari magno turbantibus æquora ventis,
 E terra magnum alterius spectare laborem;
 Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
 Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave
 est.

Suave etiam belli certamina magna tueri
 Per campos instructa, tua sine parte pericli.
 Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
 Edita doctrina sapientum templa serena;
 Despicere unde queas alios, passimque videre
 Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
 Certare ingenio, contendere nobilitate,
 Noctes atque dies niti præstante labore
 Ad summas emergere opes, rerumque potiri.

O miseras hominum mentes! o pectora cæca!
 Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
 Degitur hoc ævi, quodcunque est! Nonne videre
 Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, cum
 Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
 Jucundo sensu, cura semota metuque?

Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
 Esse opus omnino, quæ demant quemque dolorem,

6. *Tua.* Alii, inter quos Gassendus, *tui.*

7. *Dulcius.* Gassendus *suavis.*

LIVRE SECOND.

IL est doux de contempler du rivage les flôts soulevés par la tempête , et le péril d'un malheureux qui lutte contre la mort ; non pas qu'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui , mais parce que la vue des maux qu'on n'épouve point est consolante. Il est doux encore , à l'abri du danger , de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais, de tous les spectacles, le plus agréable est de considérer du faite de la philosophie , asyle des sciences et de la paix, les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou la chimère de la naissance , et se soumettre nuit et jour aux plus pénibles travaux , pour s'élever à la fortune ou à la grandeur.

Malheureux humains ! cœurs aveugles ! au milieu de quelles ténèbres, et à quels périls vous exposez ce peu d'instans de votre vie ! Ecoutez le cri de la nature. Qu'exige-t-elle de vous ? un corps exempt de douleur , une ame libre de terreurs et d'inquiétudes.

Et les besoins du corps ne sont-ils pas bornés ? ne pouvez-vous pas à peu de frais le garantir de

21. *Quæ demant quemque. Alii quæ demant cunque : magis placet. Creech.*

Delicias quoque uti multas substernere possint;
 Gratius interdum neque natura ipsa requirit.
 Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
 Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
 Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;
 Nec domus argento fulget, auroque renidet;
 Nec citharis reboant laqueata aurataque templa:
 Attamen inter se prostrati in gramine molli,
 Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
 Non magnis opibus, jucunde corpora curant;
 Præsertim cum tempestas arridet, et anni
 Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.
 Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
 Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
 Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.

Quapropter, quoniam nil nostro in corpore gazæ
 Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni;
 Quod superest, animo quoque nil prodesse
 putandum.

Si non forte tuas legiones per loca campi
 Fervere cum videas, belli simulacra cientes;
 Fervere cum videas classem, lateque vagari;
 His tibi tum rebus timefactæ religiones
 Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores
 Tum vacuum pectus relinquunt, curaque solutum.

Quod si ridicula hæc, ludibriaque esse videmus,
 Reveraque metus hominum, curæque sequaces,

22. *Multas.* Lamb. et alii *nullas.*

28. *Templa.* Olim legit Macrob. *teclâ.*

la douleur, et lui procurer un grand nombre de sensations agréables? la nature n'en demande pas davantage. Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés par des flambeaux que soutiennent de magnifiques statues, si l'or et l'argent ne brillent point dans vos palais, si le son de la lyre ne retentit point sous vos lambris; vous en êtes dédommagés par la fraîcheur des gazons, le cristal des fontaines, et l'ombrage des arbres, au pied desquels vous goûtez des plaisirs qui coûtent peu, surtout dans la riante saison, quand le printemps sème à pleines mains les fleurs sur la verdure. La fièvre brûlante ne quitte pas plus promptement le riche étendu sur la pourpre et la broderie, que le malheureux couché sur l'étoffe la plus commune.

Si la fortune, la naissance et le trône même ne contribuent point au bonheur du corps, assisteront-ils à l'âme un sort plus heureux? Quand vos nombreuses légions font voler leurs drapeaux dans la plaine; quand la mer écume sous le poids de vos vaisseaux; la superstition est-elle effrayée de cet appareil, et les terreurs de la mort laissent-elles votre cœur en paix?

Vaine illusion! le cliquetis des armes n'en impose point aux soucis rongeurs; ils se présentent

29. *Quin tamen* à Macrob. probatur. Creech.

45. *Pectus*. Codd. *tempus*: caput, si Lamb. *audiamus*; vitam, si Fabrum. Creech.

Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela;
 Audacterque inter reges, rerumque potentes
 Versantur; neque fulgorem reverentur ab auro,
 Nec clarum vestis splendorem purpureaï:
 Quid dubitas, quin omne sit hoc rationis egestas,
 Omnis cum in tenebris præsertim vita laboret?

Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
 In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus
 Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis, quam
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
 Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse
 est

Non radii solis, neque lucida tela diei
 Discussant, sed naturæ species ratioque.

Nunc age, quo motu genitalia materiaï
 Corpora res varias gignant, genitasque resolvant,
 Et qua vi facere id cogantur, quæve sit ollis
 Reddita mobilitas magnum per inane meandi,
 Expediam: tu te dictis præbere memento.

Nam certe non inter se stipata cohæret
 Materies; quoniam minui rem quamque videmus,
 Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
 Ex oculisque vetustatem subducere nostris:
 Cum tamen incolumis videatur summa manere;
 Propterea quia, quæ decedunt corpora cuique,
 Unde abeunt, minuunt; quo venere, augmine
 donant:

71. *Quæ decedunt corpora cunque. Haverc.*

fièrement à la cour des rois, ils s'assèyent à leurs côtés sur le trône, sans respect pour la pourpre ni pour le diadème. Ces vaines terreurs sont donc le fruit de l'ignorance et des ténèbres où nous vivons plongés.

Les enfans s'alarment de tout pendant la nuit; et nous, en plein jour, nous sommes les jouets de craintes aussi frivoles. Pour calmer ces terreurs, pour dissiper ces ténèbres, il n'est besoin ni des rayons du soleil, ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature.

Ne vous laissez point, ô Memmius! de suivre ses traces; apprenez par quel mouvement les élémens de la matière forment et détruisent les corps, par quelle impulsion et avec quelle rapidité ils volent sans cesse dans l'espace immense.

Ne croyez pas en effet que la matière forme une masse immobile : nous voyons tous les corps diminuer, et leurs émanations continuelles les épuiser à la longue, jusqu'à ce que le temps les dérobe à nos yeux. Cependant la masse générale ne souffre point de ces pertes particulières : les élémens, en appauvrissant une partie, vont en enrichir une autre, et ne laissent d'un côté les rides de la décrépitude que pour porter ail-

Illa senescere, at hæc contra florescere cogunt.
Nec remorantur ibi : sic rerum summa novatur
Semper, et inter se mortales mutua vivunt.

Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur;
Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum,
Et, quasi cursores, vitæ lampada tradunt.

Si cessare putas rerum primordia posse,
Cessandoque novos rerum progignere motus;
Avius a vera longe ratione vagaris.

Nam, quoniam per inane vagantur cuncta, ne-
cesse est

Aut gravitate sua ferri primordia rerum,
Aut ictu forte alterius : nam cita superne,
Obvia cum slixere, fit, ut diversa repente
Dissiliant; neque enim mirum, durissima quæ sint,
Ponderibus solidis, neque quidquam a tergis
obstet.

Et quo jactari magis omnia materiæ
Corpora pervideas, reminiscere totius inum
Nil esse in summa; neque habere ubi corpora prima
Consistant : quoniam spatium sine fine modoque
est,

Immensumque patere in cunctas undique partes,
Pluribus ostendi, et certa ratione probatum est.

Quod quoniam constat, nimirum nulla quies est
Reddita corporibus primis per inane profundum :

84. *Aut ictu auferri alterius.* Lamb.

87. *A tergo ibus obstet :* Wak et Hav. — *Ibus*
antique pro *iis*. Preig.

leurs la fraîcheur du jeune âge. Ainsi leur inconstance ne peut jamais se fixer, l'univers se renouvelle tous les jours, les mortels se prêtent la vie pour un moment. On voit des espèces se multiplier, d'autres s'épuiser : un court intervalle change les générations ; et, comme aux courses des jeux sacrés, nous nous passons de main en main le flambeau de la vie..

Si vous pensez que les principes de la matière puissent se reposer, et par leur inaction donner lieu à de nouveaux mouvemens, vous êtes dans l'erreur. Les atomes, mus au milieu du vide, doivent obéir soit à la direction de leur pesanteur, soit à l'impulsion d'une cause étrangère : en se précipitant des régions supérieures, ils rencontrent d'autres atomes qui les écartent de leur route ; effet très-naturel, puisqu'ils sont pesans, durs, solides, et que rien derrière eux ne leur fait obstacle.

Mais, pour vous convaincre encore plus du mouvement général des atomes, rappelez-vous qu'il n'y a point dans l'univers de lieu inférieur où les corps arrivés s'arrêtent ; parce que l'espace est infini, et n'a de toutes parts d'autres bornes que l'immensité : c'est une vérité que j'ai établie sur des preuves certaines.

Ainsi les atomes ne se reposent jamais dans le vide : en proie à un mouvement continuel par

Sed magis assiduo, varioque exercita motu,
 Partim intervallis magnis conflictata resultant;
 Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictu.
 Et quæcunque, magis condense conciliatu,
 Exiguis intervallis connexa resultant,
 Endopedita suis perplexis ipsa figuris;
 Hæc validas siccæ radices, et fera ferri
 Corpora constituunt, et cætera de genere horum
 Paucula: quæ porro magnum per inane vagantur,
 Et cita dissiliunt longe, longeque recursant
 In magnis intervallis; hæc æra rarum
 Sufficiunt nobis, et splendida lumina solis.

Multaque præterea magnum per inane va-
 gantur,

Conciliis rerum quæ sunt rejecta, nec usquam
 Consociare etiam motus potuere recepta:
 Cujus, uti memoro, rei simulacrum et imago
 Ante oculos semper nobis versatur et instat.
 Contemplator enim, cum solis lumina cunque
 Insertim fundunt radios per opaca domorum;
 Multa minuta, modis multis, per inane, videbis
 Corpora misceri, radiorum lumine in ipso;
 Et velut æterno certamine prælia, pugnasque
 Edere turmatim certantia; nec dare pausam,
 Conciliis et discidiis exercita crebris:
 Conjicere ut possis ex hoc, primordia rerum,
 Quale sit, in magno jactari semper inani.

sa nature, et varié par ses directions, les uns sont renvoyés à une grande distance; les autres s'écartent moins, et s'unissent sous le choc. Quand leur union est intime, leur répulsion peu considérable, et leur tissu étroitement lié, ils servent de base aux rochers solides, au fer, et à un petit nombre d'autres substances de la même nature : quand, au contraire, le choc les rejette, les disperse, et les fait flotter dans l'espace, nous leur devons le fluide rare de l'air et la lumière éclatante du soleil.

Il y en a encore en grand nombre qui nagent au hasard dans le vide, qui ont été exclus de tout assemblage, ou incorporés à une masse, sans pouvoir participer à son mouvement général : vous en avez tous les jours une image sensible sous les yeux. Quand les rayons du soleil s'insinuent par les ouvertures d'un appartement ténébreux, ne voyez-vous pas une infinité de corpuscules s'agiter de mille manières dans le sillon lumineux ? On dirait qu'ils se sont déclarés une guerre éternelle : ils ne cessent de se livrer des combats et des assauts ; tantôt ils se divisent, tantôt ils se rallient. Leur activité, qui ne se ralentit jamais, doit vous donner une idée du mouvement des atomes dans le vide. Les effets les plus communs

Duntaxat rerum magnarum parva potest res
Exemplare dare et vestigia notitiæ.

Hoc etiam magis hæc animum te advertere par
est

Corpora, quæ in solis radiis turbare videntur;
Quod tales turbæ motus quoque materiæ
Significant clandestinos, cæcosque subesse.
Multa videbis enim plagis ibi percita cæcis
Commutare viam, retroque repulsa, reverti
Nunc huc, nunc illuc, in cunctas denique partes.
Scilicet hic a principiis est omnibus error.

Prima moventur enim per se primordia rerum:
Inde ea quæ parvo sunt corpora conciliatu,
Et quasi proxima sunt ad vires principiorum,
Ictibus illorum cæcis impulsa ciëntur;
Ipsaque, quæ porro paulo majora, laccessunt.
Sic a principiis ascendit motus, et exit
Paulatim nostros ad sensus, ut moveantur
Illa quoque, in solis quæ lumine cernere quimus;
Nec, quibus id faciant plagis, apparet aperte.

Nunc, quæ mobilitas sit reddita materiæ
Corporibus, paucis licet hinc cognoscere, Memmi.
Primum Aurora novo cum spargit lumine terras,
Et variæ volucres nemora avia pervolitantes
Aera per tenerum liquidis loca vocibus opplent;
Quam subito soleat sol ortus tempore tali
Convestire sua perfundens omnia luce,

130. *Denique.* Alii præferunt *undique.* Creech.

peuvent seuls nous servir de modèles et de guides dans la recherche des plus grandes vérités.

Ces corpuscules, mus rapidement aux rayons du soleil, méritent d'autant plus votre attention, que leur mouvement est la preuve d'un choc secret et invisible des atomes. Ce sont les atomes qui, par des coups imperceptibles, les écartent de leur route, les repoussent en arrière, les chassent à droite et à gauche, dans tous les sens, dans toutes les directions.

En effet les élémens, mus par eux-mêmes, impriment leur mouvement aux corpuscules dont la masse est la plus déliée et la plus analogue à leurs faibles efforts; ceux-ci vont attaquer des corps un peu plus grossiers. Ainsi le mouvement né des atomes se communique de proche en proche, jusqu'à ce qu'il devienne sensible dans les corpuscules mus au soleil, quoique la cause de leur agitation se dérobe à nos yeux.

• Apprenez maintenant en peu de mots jusqu'à quel point les élémens de la matière sont mobiles. Quand l'aurore verse ses premiers feux sur la terre; quand les oiseaux dans les forêts, voltigeant de branche en branche, remplissent l'air de leur douce harmonie; vous voyez avec quelle promptitude le dieu du jour répand les flots de

Omnibus in promptu, manifestumque esse
videmus.

At vapor is, quem sol mittit, lumenque serenum,
Non per inane meat vacuum; quo tardius ire
Cogitur, aerias quasi cum diverberet undas:
Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,
Sed complexa meant inter se, conque globata.
Quapropter simul inter se retrahuntur, et extra
Officiuntur, uti cogantur tardius ire.

At, quæ sunt solida primordia simplicitate,
Cum per inane meant vacuum, nec res remoratur
Ulla foris, atque ipsa suis e partibus unum,
Unum in quem cœpere locum connixa feruntur;
Debent nimirum præcellere mobilitate,
Et multo citius ferri, quam lumina solis;
Multiplexque loci spatium transcurrere eodem
Tempore, quo solis pervolgant fulgura cœlum:
Nam neque consilio debent tardata morari,
Nec perscrutari primordia singula quæque,
Ut videant, qua quidque geratur cum ratione.

At quidam contra hæc, ignari, materiai
Naturam non posse, deum sine numine, rentur
Tantopere humanis rationibus, ac moderatis,
Tempora mutare annorum, frugesque creare;
Nec jam cætera, mortales quæ suadet adire,
Ipsaque deducit dux vitæ dia voluptas,
Ut res per Veneris blanditum sæcla propagent,
Ne genus occidat humanum: quorum omnia causa

sa lumière, et couvre la nature d'un voile éclatant. Cependant ces brillans corpuscules, émanés du soleil, n'ont point un espace vide à traverser; leur marche se ralentit sans cesse en divisant le fluide de l'air : d'ailleurs, n'étant point simples ni isolés, mais des faisceaux et des masses, ils trouvent en eux-mêmes et hors d'eux des causes de retardement; au lieu que les élémens de la matière, solides et simples, mus dans le vide, à l'abri des obstacles extérieurs, formant un seul et même tout, et réunissant les efforts de toutes leurs parties vers l'unique but de leur première impulsion, doivent sans doute être plus actifs, et parcourir un espace infiniment plus considérable, dans le même temps où les feux du ciel s'élancent du soleil à nos yeux. Car vous ne direz sûrement pas que les atomes s'arrêtent par réflexion, ni qu'ils aient concerté entre eux un plan régulier de mouvement.

Il y a pourtant des philosophes qui croient que la matière ne peut, sans le secours des dieux, produire tant d'effets réglés et analogues à nos besoins, varier la scène des saisons, couvrir la terre de végétaux, et reproduire les espèces. Insensés! ils ne voient pas que la volupté, fille du ciel, et mère de tout ce qui respire, invite les animaux à engendrer leurs semblables, et que

Constituisse deos fingunt ; sed in omnibu' rebus
Magnopere a vera lapsi ratione videntur.

Nam, quamvis rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitus esse creatam
Naturam mundi, quæ tanta est prædita culpa :
Quæ tibi posterius, Memmi, faciemus aperta.
Nunc id quod superest de motibus, expediemus.

Nunc locus est, ut opinor, in his illad quoque
rebus

Confirmare tibi, nullam rem posse sua vi
Corpoream sursum ferri, sursumque meare.
Ne tibi dent in eo flammæ corpora fraudem :
Sursus enim vorsus gignuntur, et augmina sumunt ;
Et sursum nitidæ fruges, arbustaque crescunt,
Pondera, quantum in se est, cum deorsum cuncta
ferantur.

Nec cum subsiliunt ignes ad tecta domorum,
Et celeri flamma degustant tigna, trabesque,
Sponte sua facere id, sine vi subigente, putandum
est :

Quod genus, e nostro cum missus corpore sanguis
Emicat exsultans alte, spargitque cruorem.
Nonne vides etiam, quanta vi tigna trabesque
Respuat humor aquæ ? Nam quam magi' mersimus
altum

les caresses de Vénus sont les divinités bienfaisantes qui perpétuent les êtres. Voilà pourtant les raisons qui leur ont fait imaginer des dieux créateurs ; système étroit, démenti par tous les détails de l'univers. Oui, quand même je ne connaîtrais pas la nature des élémens, le spectacle du ciel et les phénomènes du monde me prouveraient assez qu'un tout aussi défectueux ne peut être l'ouvrage de la Divinité. Mais réservons ces vérités pour la suite de ce poème, et continuons à traiter du mouvement des atomes.

C'est ici, je crois, le lieu de vous prouver qu'il n'y a point de corps qui, par sa propre force, tende en haut. Ne vous laissez point abuser par la flamme, qui naît et s'augmente toujours en s'élevant : les arbres et les moissons ne croissent non plus qu'en s'éloignant de la terre, quoique la nature des corps graves les en rapproche autant qu'il est possible. C'est donc par une impulsion étrangère, et non par sa propre tendance, que la flamme, élevée au faite des maisons, dévore les poutres de nos toits ; comme le sang, en s'échappant de la veine, lance en l'air un jet de pourpre. Ne voyez-vous pas encore avec quelle force l'eau repousse les plus énormes pilotis ? En vain mille bras nerveux s'efforcent de les en-

Directa, et magna vi multi pressimus ægre,
 Tam cupide sursum revomit magis, atque remittit,
 Plus ut parte foras emergant, exsiliantque.

Nec tamen hæc, quantum est in se, dubitamus,
 opinor,

Quin vacuum per inane deorsum cuncta ferantur.
 Sic igitur debent flammæ quoque posse per auras
 Aeris expressæ sursum succedere; quanquam
 Pondera, quantum in se est, deorsum deducere
 pugnent,

Nocturnasque faces cœli sublime volantes,
 Nonne vides longos flammaram ducere tractus,
 In quasunque dedit partes natura meatum?
 Non cadere in terram stellas, et sidera cernis?
 Sol etiam summo de vertice dissipat omnes
 Ardorem in partes, et lumine conserit arva:
 In terras igitur quoque solis vergitur ardor.
 Transversosque volare per imbres fulmina cernis:
 Nunc hinc, nunc illinc abrupti nubibus ignes
 Concursant; cadit in terras vis flammea volgo.

Illud in his quoque te rebus cognoscere avemus:
 Corpora cum deorsum rectum per inane feruntur,
 Ponderibus propriis, incerto tempore ferme,
 Incertisque locis, spatio decedere paulum,
 Tantum quod momen mutatum dicere possis.

Quod nisi declinare solerent, omnia deorsum,
 Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum;

foncer ; l'onde se hâte de rejeter ces masses étrangères dont la plus longue moitié flotte à sec au-dessus du niveau. Cependant vous ne doutez pas que tous ces corps ne descendent dans le vide , autant qu'il est en eux. La flamme ne s'élève non plus que par l'impulsion d'une force étrangère, tandis que sa pesanteur la fait descendre, autant qu'il dépend d'elle. Ne voyez-vous pas les météores nocturnes tracer de longs sillons de feu partout où la nature leur ouvre un passage ? ne voyez-vous pas les étoiles et les astres tomber sur la terre ? Le soleil lui-même , du sommet des cieux , répand partout sa chaleur, et sème les champs d'une lumière brillante : ses feux tendent donc aussi en bas. Ne voyez-vous pas enfin la foudre s'ouvrir une route à travers les nuages , s'élancer avec impétuosité de toutes parts, et trop souvent éclater sur notre globe ?

Malgré cette tendance perpendiculaire des éléments vers les régions inférieures, sachez néanmoins, ô Memmius ! qu'ils s'écartent tous de la ligne droite dans des temps et des espaces indéterminés ; mais ces déclinaisons sont si peu de chose, qu'à peine elles en méritent le nom.

Les atomes, sans ces écarts, seraient tombés parallèlement dans le vide , comme les gouttes

220. *Momen.* Baro des Coutures *nomen.* Alii *minimum.*

Nec foret offensus natus, nec plaga creata
Principiis: ita nil unquam natura creasset.

Quod si forte aliquis credit graviora potesse
Corpora, quo citius rectum per inane feruntur,
Incidere e supero levioribus, atque ita plagas
Gignere, quæ possint genitales reddere motus;
Avius a vera longe ratione recedit.

Nam per aquas quæcunque cadunt, atque aera
deorsum,

Hæc, pro ponderibus, casus celerare necesse est;
Propterea, quia corpus aquæ, naturaque tenuis
Aeris haud possunt æque rem quamque morari:
Sed citius cedunt gravioribus exsuperata.

At contra nulli, de nulla parte, neque ullo
Tempore, inane potest vacuum subsistere rei,
Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
Omnia quapropter debent per inane quietum
Æque ponderibus non æquis concita ferri.

Haud igitur poterunt levioribus incidere unquam
Ex supero graviora, neque ictus gignere per se,
Qui varient motus, per quos natura genat res.

Quare etiam atque etiam paulum clinare necesse
est

Corpora, nec plus quam minimum, ne fingere
motus

Obliquos videamur, et id res vera refutet.

230. *Deorsum.* Alii *rarum*: quæ vox respondet
v. 232: *Naturaque tenuis.* — *Aeris.* Creech.

de la pluie ; jamais ils ne se seraient ni rencontrés ni heurtés , et jamais la nature n'eût rien produit.

Si l'on suppose que les corps les plus graves, mus plus vite dans leur ligne droite, tombent sur les plus légers, et enfantent par leur choc des mouvemens créateurs, on s'écarte des principes de la raison. Il est vrai que, dans l'eau ou dans l'air, les corps accélèrent leur chute à proportion de leur pesanteur, parce que les ondes et le fluide léger de l'air n'opposent pas à tous la même résistance, mais cèdent plus aisément aux plus graves. Il n'en est pas de même du vide : il ne résiste jamais aux corps, il leur ouvre également à tous un passage. Ainsi les atomes, malgré l'inégalité de leurs masses, doivent se mouvoir avec une égale vitesse dans le vide, théâtre oisif de leur activité. Les corps les plus graves ne peuvent donc tomber sur les plus légers, ni les heurter, ni, en changeant leurs directions, faciliter à la nature la formation des êtres.

Ainsi je le répète. Il est nécessaire que les atomes s'écartent de la ligne droite : mais n'oubliez pas que cet écart doit être le moindre possible ; et ne m'accusez point d'introduire dans la nature des mouvemens obliques, que réprouve

Namque hoc in promptu, manifestumque esse
videmus,

Pondera, quantum in se est, non posse obliqua
meare,

Ex supero cum præcipitant: quod cernere possis.

Sed nihil omnino recta regione viai

Declinare, quis est, qui possit cernere, sese?

Denique si semper motus connectitur omnis,

Et vetere exoritur semper novus ordine certo;

Nec declinando faciunt primordia motus

Principium quoddam, quod fati fœdera rumpat,

Ex infinito ne causam causa sequatur:

Libera per terras unde hæc animantibus exstat,

Unde est hæc, inquam, fatis avolsa voluntas,

Per quam progredimur, quo ducit quemque
voluptas?

Declinamus item motus, nec tempore certo,

Nec regione loci certa, sed ubi ipsa tulit mens.

Nam dubio procul, his rebus sua cuique voluntas

Principium dat; et hinc motus per membra

rigantur.

Nonne vides etiam, patefactis tempore puncto

Carceribus, non posse tamen prorumpere equorum

Vim cupidam tam desubito, quam mens a vet ipsa?

Omnia enim totum per corpus materiai

Copia conquiri debet, concita per artus

Omnes, ut studium mentis connexa sequatur;

Ut videas initium motus a corde creari,

262. *Rigantur. Gassend. vagantur.*

la saine philosophie. Il est évident sans doute, et l'œil seul nous en instruit, que les corps graves, dans leur chute, ne suivent pas une direction oblique. Mais qu'ils ne s'écartent point du tout de la ligne perpendiculaire, quel organe assez sûr osera le décider ?

Enfin, si tous les mouvemens sont enchaînés dans la nature; si un ordre nécessaire les fait naître les uns des autres; si la déclinaison des élémens ne produit une nouvelle combinaison qui rompe la chaîne de la fatalité, et trouble la succession éternelle des causes motrices; d'où vient cette liberté dont jouissent tous les animaux, ces déterminations indépendantes du destin, ce pouvoir d'aller où nous appelle le plaisir? D'ailleurs nos mouvemens ne sont affectés ni à des temps ni à des lieux déterminés; c'est notre volonté qui en est le principe, et la source d'où ils se répandent dans tout le corps. Ne remarquez-vous pas, au moment où s'ouvre la barrière, les coursiers frémissans de ne pouvoir s'élançer assez tôt, au gré de leur bouillante ardeur? Il faut que toutes les molécules, éparses dans les membres, se soient rassemblées et mises en jeu pour obéir aux déterminations de l'âme: ce qui vous fait voir que le principe du mouvement est

268. *Connexa.* Cum aliis *connixa* libentius legem. *Creech.*

Ex animique voluntate id procedere primum ;
Inde dari porro per totum corpus, et artus.

Nec simile est, ut cum impulsus procedimus ictu,
Viribus alterius magnis, magnoque coactu :
Nam tum materiam totius corporis omnem
Perspicuum est, nobis invitis, ire rapique,
Donicum eam refrenavit per membra voluntas.
Jamne vides igitur, quanquam vis externa multos
Pellit, et invitos cogit procedere sæpe,
Præcipientesque rapit, tamen esse in pectore nostro
Quiddam, quod contra pugnare, obstareque
possit ;

Cujus ad arbitrium quoque copia materiai
Cogitur interdum flecti per membra, per artus,
Et projecta refrenatur, retroque residit ?

Quare in seminibus quoque idem fateare
necesse est,

Esse aliam, præter plagas et pondera, causam
Motibus, unde hæc est nobis innata potestas ;
De nihilo quoniam fieri nil posse videmus.
Pondus enim prohibet ne plagis omnia fiant,
Externa quasi vi ; sed ne mens ipsa necessum
Intestinum habeat cunctis in rebus agendis,
Et devicta quasi cogatur ferre, patique :
Id facit exiguum clinamen principiorum,
Nec regione loci certa, nec tempore certo.

Nec stipata magis fuit unquam materiai

289. *Mens ipsa.* Palmaria Lamb. correctio: mss. enim omnes habent *res.* Fab.

dans le cœur, qu'il part de la volonté, et de là se communique à tout le corps.

Il n'en est pas de même quand une force étrangère nous pousse et nous subjuge : il est évident qu'alors la masse de nos corps est emportée malgré nous, jusqu'à ce que la volonté ait su réprimer ces mouvemens étrangers. Vous voyez donc que, malgré les causes extérieures qui agissent souvent sur l'homme, et le meuvent malgré lui, il y a au fond de son cœur une puissance qui combat ces impressions involontaires, et qui sait à son gré détourner le cours de la matière, mettre un frein à ses transports, et la faire retourner sur ses pas.

Cette vérité vous force de reconnaître dans les principes de la matière une affection différente de la pesanteur et du choc, de laquelle naît la liberté ; sans quoi vous admettez un effet sans cause. Par la pesanteur, vous empêchez à la vérité que tous les mouvemens ne soient l'effet du choc et d'une force étrangère : mais si l'âme n'est pas déterminée dans toutes ses actions par une nécessité intérieure, et si elle n'est pas une substance purement passive, c'est l'effet d'une légère *déclinaison* des atomes dans des temps et des espaces indéterminés.

Sachez encore que la somme des élémens n'a

Copia, nec porro majoribus intervallis :

Nam neque adaugescit quidquam, neque deperit
inde.

Quapropter, quo nunc in motu principiorum
Corpora sunt, in eodem anteacta ætate fuere,
Et posthac semper simili ratione ferentur :
Et quæ consuerunt gigni, gignentur eadem
Conditione; et erunt, et crescent, inque valebunt,
Quantum cuique datum est per fœdera naturæ.
Nec rerum summam commutare ulla potest vis.
Nam neque quo possit genus ullum materiai
Effugere ex omni, quidquam est; neque rursus,
in omne

Unde coorta queat nova vis irrupere, et omnem
Naturam rerum mutare, et vertere motus.

Illud in his rebus non est mirabile, quare,
Omnia cum rerum primordia sint in motu,
Summa tamen summa videatur stare quiete,
Præterquam si quid proprio dat corpore motus.
Omnis enim longe nostris ab sensibus infra
Prætorum natura jacet : quapropter, ubi illa
Cernere jam nequeas, motus quoque surpere
debent;

Pæsertim cum, quæ possimus cernere, celent
Sæpe tamen motus, spatio diducta locorum.
Nam sæpe in colli tondentes pabula læta
Lanigeræ reptant pecudes, quo quamque vocantes

jamais été plus dense ni plus rare qu'aujourd'hui, parce que leur nombre ne peut augmenter ni diminuer. Ainsi le mouvement dont ils sont doués maintenant, est le même qu'ils ont eu dans les siècles précédens, et qu'ils conserveront à jamais : les corps qui ont coutume d'être produits, le seront encore suivant la même loi ; ils reparaîtront sur la scène des êtres, ils croîtront, ils acquerront les-qualités propres à leur nature. Ne craignez pas qu'aucune force vienne à bout de changer ce grand tout. Il n'y a pas d'endroits par où des élémens fugitifs puissent s'échapper de la masse, ni par où des atomes étrangers, par une incursion subite, puissent troubler l'ordre de la nature, et en détourner les mouvemens.

Vous ne devez pas être surpris que, malgré ce mouvement continuel des atomes, l'univers paraisse immobile, à l'exception des corps qui ont un mouvement propre. En effet les élémens de la matière échappent à nos organes ; et si leur masse est insensible, leur mouvement ne doit-il pas l'être à plus forte raison, puisque la distance nous dérobe le mouvement des corps même les plus sensibles ? Souvent les brebis, en paissant les verts gazons, se traînent sur le dos des collines, où les appelle une herbe fraîche et brillante des perles de la rosée ; tandis que les tendres agneaux, rassasiés d'un lait pur, s'égaient

Invitant herbæ gemmantes rore recenti;
 Et satiati agni ludunt, blandeque coniscant:
 Omnia quæ nobis longe confusa videntur,
 Et veluti in viridi candor consistere colli.
 Præterea magnæ legiones cum loca cursu
 Camporum complent, belli simulacra cientes;
 Et circumvolitant equites, mediosque repente
 Tramittunt valido quatientes impete campos;
 Fulgur ibi ad cælum se tollit, totaque circum
 Ære renidescit tellus, subterque virum vi
 Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
 Icti rejectant voces ad sidera mundi:
 Et tamen est quidam locus altis montibus, unde
 Stare videtur, et in campis consistere fulgur.

Nunc age, jam deinceps cunctarum exordia
 rerum

Qualia sint, et quam longe distantia formis,
 Percipe multigenis quam sint variata figuris;
 Non quod multa, parum simili sint prædita forma,
 Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.
 Nec mirum: nam cum sit eorum copia tanta,
 Ut neque finis, uti docui, neque summa sit ulla;
 Debent nimirum non omnibus omnia prorsum
 Esse pari filo, similique affecta figura.

Præterea genus humanum, mutæque natantes

à côté de leurs mères, et exercent leurs jeunes fronts à des lutttes innocentes : ce tableau mobile, vu de loin, se confond pourtant, et ne laisse distinguer à l'œil que la verdure contrastée par la blancheur des troupeaux. Voyez une armée nombreuse couvrir la plaine et suivre à grands pas ses drapeaux flottans, la cavalerie tantôt voltiger autour des légions, tantôt franchir en un moment des espaces immenses; l'acier renvoie ses éclairs au ciel, les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain, la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde : cependant, du sommet d'une montagne, cette multitude paraît immobile, et son éclat semble appartenir à la terre.

Passons maintenant aux autres qualités des atomes, à la différence de leurs formes, à la variété de leurs figures; non qu'il y en ait un grand nombre doués de formes dissemblables, mais parce que les êtres qu'ils composent ne sont jamais parfaitement semblables. Et vous n'en serez pas étonné, si vous vous rappelez que le nombre des atomes est illimité, comme je l'ai prouvé; vous sentirez qu'ils ne peuvent avoir exactement les mêmes formes, ni être terminés rigoureusement par les mêmes contours.

Considérez l'espèce humaine, les muets habi-

Squammigerum pecudes, et læta arbusta, feræque,
 Et variz volucres, lætançia quæ loca aquarum
 Concelebrant circum ripas, fontesque, lacusque;
 Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes:
 Horum unum quodvis generatim sumere perge;
 Invenies tamen inter se distare figuris.

Nec ratione alia proles cognoscere matrem,
 Nec mater posset prolem: quod posse videmus,
 Nec minus atque homines inter se nota cluere.

Nam sæpe ante deum vitulus delubra decora
 Thuricremas propter mactatus concidit aras,
 Sanguinis expirans calidum de pectore flumen:
 At mater virides saltus orbata peragrans,
 Linqvit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
 Omnia cõvisens oculis loca, si queat usquam
 Conspicere amissum fetum; completque querclis
 Frondiferum nemus assistens, et crebra revisit
 Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci.

Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
 Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,
 Oblectare animum, subitamque avertere curam;
 Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
 Derivare queunt alio, curaque levare:
 Usque adeo quiddam proprium, notumque re-
 quirat.

Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi

343. *Læta armenta*; postulante omnino sensu:
 error enim videtur ortus, quod in msto codice scri-
 beretur *arta* compendiose. *Lond.*

tans de l'onde , les reptiles armés d'écailles , les rians arbrisseaux , les monstres sauvages , les oiseaux de toute espèce , tant ceux qui se plaisent au bord des eaux , des fleuves , des fontaines et des lacs , que ceux qui volent dans les bois solitaires ; comparez les individus de chaque espèce , vous y trouverez des différences. Sans ces nuances variées , comment les mères et les enfans pourraient-ils se reconnaître ? cependant l'instinct ne les trompe jamais , et les hommes ne se distinguent pas plus sûrement.

Quand la hache sacrée a fait tomber aux pieds de l'autel un jeune taureau baigné dans son sang , sa mère , qui a déjà cessé de l'être , parcourt à grands pas les forêts , et empreint sur le sable la trace profonde de ses pieds ; ses regards inquiets demandent à tous les lieux voisins le tendre nourrisson qu'elle a perdu. Souvent elle s'arrête dans l'obscurité des bois , qu'elle fait retentir de ses plaintes ; souvent elle retourne à l'étable , elle y reste immobile , occupée de sa perte. Les tendres saules , les herbes rajeunies par la rosée , les bords rians des larges fleuves , n'ont plus de charmes pour la détourner de sa douleur ; les jeunes troupeaux qu'elle voit bondir sur le gazon ne peuvent faire illusion à sa tendresse. Ce n'est pas là l'enfant qu'elle cherche ; ses yeux et son cœur savent trop bien le distinguer. Les agneaux

Cornigeras norunt matres, agnique petulci
Balantum pecudes : ita, quod natura reposit,
Ad sua quisque fere decurrunt ubera lactis.

Postremo quod vis frumentum, non lamen omne,
Quodque suo in genere inter se simile esse videbis,
Quin intercurrat quædam distantia formis ;
Concharumque genus parili ratione videmus
Pingere telluris gremium, qua mollibus undis
Littoris incurvi bibulam pavit æquor arenam.
Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est,
Natura quoniam constant, neque facta manu sunt
Unius ad certam formam primordia rerum,
Dissimili inter se quædam volitare figura.

Perfacile est jam animiratione exsolvere nobis,
Quare fulmineus multo penetratior ignis,
Quam noster fluat e tædis terrestribus ortus.
Dicere enim possis cœlestem fulminis ignem
Subtilem magis e parvis constare figuris ;
Atque idèo transire foramina, quæ nequit ignis
Noster hic e lignis ortus, tædaque creatus.

Præterea lumen per cornu transit; at imber
Respuitur : quare ? nisi luminis illa minora
Corpora sunt, quam de quibus est liquor almus
aquarum.

Et quamvis subito per colum vina videntur
Perfluere, at contra tardum cunctatur olivum;

376. *Pavit.* Alii scribunt *lavit* auctore Nonio.

bondissans, les chevreaux dont la voix est encore tremblante, savent aussi reconnaître leurs mères, et guidés par la nature, ils courent aux mamelles qui doivent allaiter leur enfance.

Choisissez un épi dans la plaine; malgré la ressemblance des grains, vous y remarquerez des nuances différentes : elles sont encore plus sensibles dans les coquillages qui colorent le sein de la terre, aux endroits où le sable s'est abreuvé des flots de l'océan. Pourquoi les élémens ne différaient-ils pas comme les corps? ils sont l'ouvrage de la nature; et puisque l'art ne les a pas fondus dans un moule commun, ils doivent nager dans le vide sous des formes diverses.

Par ce principe vous expliquerez pourquoi le feu du tonnerre est plus pénétrant que la flamme des matières terrestres : vous direz que les feux du ciel, formés d'élémens plus subtils, s'insinuent dans des pores où ne peut pénétrer notre flamme grossière.

Pourquoi la corne permet-elle le passage à la lumière, tandis qu'elle le refuse à l'eau? sinon parce que la lumière est composé d'atomes plus déliés que les gouttes de la pluie.

Le vin s'échappe en un moment du filtre; l'huile au contraire n'en sort que goutte à goutte.

Aut quia nimirum majoribus est elementis,
 Aut magis hamatis inter se, perque plicatis.
 Atque ideo fit uti non tam deducta repente
 Inter se possint primordia singula quæquæ,
 Singula per cujusque foramina permanare.

Huc accedit, uti mellis lactisque liquores
 Jucundo sensu linguæ tractentur in ore;
 At contra tetra absinthi natura, ferique
 Centauri, fædo pertorquent ora sapore:
 Ut facile agnoscas e lævibus, atque rotundis
 Esse ea, quæ sensus jucunde tangere possunt;
 At contra quæ amara, atque aspera cunque
 videntur,

Hæc magis hamatis inter se nexa teneri;
 Proptereaque solere vias rescindere nostris
 Sensibus, introituque suo perrumpere corpus.

Omnia postremo bona sensibus, et mala tactu,
 Dissimili inter se pugnant perfecta figura;
 Ne tu forte putes serræ stridentis acerbum
 Horrorem constare elementis lævibus æque,
 Ac musæa mele, per chordas organici quæ
 Mobilibus digitis expergefata figurant.

Neu simili penetrare putes primordia forma
 In nares hominum, cum tetra cadavera torrent,
 Et cum scena croco Cilici perfusa recens est,
 Araque Panchæos exhalat propter odores.

Neve bonos rerum simili constare colores
 Semine constituas, oculos qui pascere possunt,

Pourquoi? parce que la liqueur paresseuse de l'olivier, formée de principes plus denses, plus liés et plus entrelacés, ne se divise pas assez vite, et ne se répand que lentement dans les pores du filtre.

Si vous considérez d'un autre côté que le lait et le miel flattent délicieusement le palais, tandis qu'il est blessé par l'absinthe amère et la sauvage centaurée, vous reconnaîtrez que les saveurs agréables résultent d'atomes lisses et sphériques, que l'amertume et l'âpreté naissent au contraire de l'assemblage de principes recourbés, qui, fortement unis, ne peuvent pénétrer au siège du sentiment qu'en brisant les fibres de nos organes.

En un mot, le plaisir et la douleur qu'excitent en nous les corps, dépendent de la configuration de leurs principes; si vous n'aimez mieux croire que l'aigre sifflement de la scie soit produit par des élémens aussi polis que les accords touchans de la lyre sous les doigts agiles d'un harmoniste.

Vous ne donnerez pas non plus la même forme aux atomes fétides d'un cadavre brûlé, et à ceux qu'exhalent les temples des dieux, ou nos théâtres embaumés des parfums de Cilicie.

Vous ne donnerez pas les mêmes principes aux couleurs bienfaisantes dont l'œil aime à se

395. *Deducta*. *Alii diducta*, ut in mss. legitur, quod esset *divisa*, *distracta*, *separata*, Fab,

Et qui compungunt aciem, lacrymareque cogunt,
Aut fœda specie tetri, turpesque videntur.

Omnis enim, sensus quæ mulcet, causa, juvatque,
Haud sine principali aliquo lævore creata est :
At contra, quæcunque molesta, atque aspera
constat,

Non aliquo sine materiæ squalore reperta est.

Sunt etiam, quæ jam nec lævia jure putantur
Esse, neque omnino flexis mucronibus unca ;
Sed magis angululis paulum prostantibus, et quæ
Titillare magis sensus, quam lædere possunt :
Fæcula jam quo de genere est, inulæque sapes.

Denique jam calidosignes, gelidamque pruinam,
Dissimili dentata modo compungere sensus
Corporis, indicio nobis est tactus uterque.
Tactus enim, tactus, proh divum numina
sancta!

Corporis est sensus, vel cum res extera sese
Insinuat; vel cum lædit, quæ in corpore nata est ;
Aut juvat egrediens genitales per Veneris res ;
Aut ex offensu cum turbant corpore in ipso
Semina, confunduntque inter se concita sensum :
Ut, si forte manu quamvis jam corporis ipse
Tute tibi partem ferias, æque experiare.
Quapropter longe formas distare necesse est
Principiis, varios quæ possint edere sensus.

428. In lib. vulg. et mss. partim *angellis*, partim
angululis, quod idem valet. *Lamb. et Gif.*

repâitre, et à celles qui blessent l'organe, lui arrachent des larmes, et le forcent de se détourner avec horreur. Je le répète donc : les corps amis de nos organes sont formés d'atomes polis et sphériques ; les corps malfaisans, d'élémens plus rudes et moins parfaits.

Il y a encore des atomes qui ne sont ni absolument lisses, ni entièrement recourbés, mais hérissés de pointes saillantes qui chatouillent l'organe plutôt qu'ils ne le déchirent : tels sont la fécule et l'aulnée.

Enfin, que les flammes ardentes et les glaces de l'hiver piquent nos organes avec des aiguillons d'une structure différente, c'est une vérité dont le tact nous force de convenir : le tact, ô dieux ! ce sens du corps entier, qui se manifeste soit quand un objet étranger pénètre la machine, soit quand une cause intérieure en dérange l'organisation, ou quand la mère des amours en exprime ses germes créateurs ; ou lorsqu'enfin le choc, en troublant l'harmonie des principes, y porte la douleur avec la confusion. Vous en ferez l'expérience à chaque instant, en frappant de la main quelque partie de votre corps. On n'explique donc les différentes impressions des objets que par les différentes figures de leurs élémens.

Denique, quæ nobis durata ac spissa videntur,
 Hæc magis hamatis inter sese esse necesse est,
 Et quasi ramosis alte compacta teneri.

In quo jam genere in primis adamantina saxa
 Prima acie constant, ictus contemnere sueta,
 Et validi silices, ac duri robora ferri,

Æraque, quæ claustris restantia vociferantur.

Illa autem debent ex lævibus atque rotundis
 Esse magis, fluido quæ corpore liquida constant.
 Nec retinentur enim inter se glomeramina
 quæque ;

Et procursus item in proclive volubilis exstat.

Omnia postremo quæ puncto tempore cernis
 Diffugere, ut fumum, nebulas, flammisque,
 necesse est,

Si minus omnia sunt e lævibus atque rotundis,
 At non esse tamen perplexis indupedita,
 Pungere uti possint corpus, penetrareque saxa ;
 Nec tamen hæerere inter se, quod quisque videmus
 Sentibus esse datum : facile ut cognoscere possis
 Non e perplexis, sed acutis esse elementis.

Sed quod amara vides eadem, quæ fluida
 constant,

Sudor uti maris est, minime id mirabile habendum.
 Nam quod fluidum est, e lævibus atque rotundis
 Est ; at lævibus, atque rotundis mista doloris

461. Pro *sensibus* ex veteribus libris restitui *sentibus*, ut melior sit sensus. *Gif.*

Les corps durs et compactes doivent avoir des atomes plus recourbés, plus intimement unis, et entrelacés comme des rameaux. Tels sont, entre autres corps de ce genre, le diamant, qui résiste aux plus terribles coups, les durs cailloux, le fer inflexible, et l'airain qui gémit aux gonds de nos portes.

Mais tous les liquides formés d'un corps fluide ne peuvent être composés que de parties lisses et sphériques. Des globules de cette nature ne pouvant se lier ensemble, roulent plus aisément sur un plan incliné.

Les fluides que nous voyons se dissiper en un moment, comme la fumée, les nuages et la flamme, ne sont pas formés d'atomes entièrement polis et globuleux, puisqu'ils déchirent nos organes ; mais, comme en même temps ils pénètrent les rochers, leurs élémens ne doivent pas être recourbés et embarrassés : vous leur donerez donc une figure moyenne, et vous les armerez de pointes, plutôt que de crochets.

Ne soyez point surpris de rencontrer des corps à la fois amers et fluides, tels que les eaux de l'océan. Comme fluides, ils résultent d'atomes polis et sphériques, auxquels, comme piquans, sont mêlés des élémens propres à exciter la douleur :

Corpora : nec tamen hæc retineri hamata neces-
sum est ;

Scilicet esse globosa, tamen cum squalida constant,
Provolveri simul ut possint, et lædere sensus.

Et quo mista putes magis aspera lævibus esse
Principiis, unde est Neptuni corpus acerbum ;

Est ratio secernendi, seorsumque videndi.

Humor dulcit, ubi per terras crebrius idem

Percolatur, ut in foveam fluat, ac mansuescat.

Linqvit enim supra tetri primordia viri

Aspera, quo magis in terris hærescere possunt.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem,
quæ

Ex hoc apta fidem ducit ; primordia rerum

Finite variare figurarum ratione.

Quod si non ita sit, rursus jam semina quædam

Esse infinito debebunt corporis auctu.

Namque in eadem una cujuscuque brevitate

Corporis, inter se multum variare figuræ

Non possunt. Fac enim minimis e partibus esse

Corpora prima tribus, vel paulo pluribus auge ;

Nempe ubi eas partes unius corporis omnes,

Summa atque ima locans, transmutans dextera

lævis,

Omnimodis expertus eris, quam quisque det ordo

Formæ speciem totius corporis ejus :

mais il ne faut pas qu'ils soient liés par des crochets ; il suffit qu'ils soient en même temps sphériques et raboteux, pour pouvoir à la fois et rouler dans leur lit et blesser nos organes.

Voulez-vous une preuve convaincante de ce mélange d'éléments polis et anguleux qui donne à l'océan son amertume ? il vous est possible d'en examiner les parties séparées. L'eau de la mer devient douce en se filtrant dans le sein de la terre, pour se rendre à de nouveaux réservoirs, parce que ses principes amers, moins polis et plus raboteux, se sont arrêtés et déposés dans les canaux par où l'onde a coulé.

A cette vérité joignons - en une autre qui y est liée, et dont elle est la preuve ; c'est que les figures des éléments sont limitées : sans quoi nous verrions des atomes d'une grandeur infinie. En effet des corps aussi petits ne sont pas susceptibles d'une grande variété de figures. Imaginez-les divisés en trois ou un peu plus de parties très-petites, arrangez ces parties de toutes les manières possibles ; placez-les en haut, en bas ; changez-les de droite à gauche : vous aurez bientôt épuisé toutes les combinaisons ; et si vous

473. *Dulcit, seu dulcet, id est dulcescit. Lamb.*

Quod superest , si forte voles variare figuras ,
 Addendum partes alias erit ; inde sequetur
 Assimili ratione , alias ut postulet ordo ,
 Si tu forte voles etiam variare figuras.
 Ergo formæ novitatem corporis augmen
 Subsequitur : quare non est ut credere possis ,
 Esse infinitis distantia semina formis ,
 Ne quædam cogas inmani maximitate
 Esse ; supra quod jam docui non posse probari.

Jam tibi barbaricæ vestes, Melibœaque fulgens
 Purpura Thessalico concharum tincta colore, et
 Aurea pavonum ridenti imbuta lepore
 Sæcla, novo rerum superata colore jacerent ;
 Et contemptus odor myrrhæ, mellisque saporis,
 Et cycnea mele, Phœbeaque dædala chordis
 Carmina consimili ratione oppressa silerent :
 Namque aliis aliud præstantibus exoreretur.
 Cedere item retro possent in deteriores
 Omnia sic partes, ut diximus in meliores :
 Namque aliis aliud retro quoque tetrius esset .
 Naribus, auribus, atque oculis, orisque saponi.
 Quæ quoniam non sunt in rebus reddita, certa et
 Finis utrinque tenet summam ; fateare necesse est
 Materiam quoque finitis differre figuris.

503. *Myrrhæ*. Vet. codd. *smyrnæ* : idem sonat.
Creech.

voulez varier les figures , il vous faudra supposer de nouvelles parties jusqu'à l'infini. Vous ne pouvez donc multiplier les formes des atomes sans en augmenter le volume , ni par conséquent leur attribuer une infinité de figures sans leur donner une grandeur infinie ; ce que j'ai démontré impossible.

En effet les brillantes étoffes de l'Orient , la pourpre de Mélibée que la Thessalie exprime de ses coquillages , et le spectacle pompeux qu'étaie l'oiseau de Junon , seraient bientôt éclipsés par des couleurs plus éclatantes ; on dédaignerait l'odeur de la myrrhe et la saveur du miel ; le cygne harmonieux et le dieu même de l'harmonie seraient réduits à un honteux silence , puisqu'un nouvel ordre de sensations plus agréables les unes que les autres se succéderaient sans interruption. Le même progrès à l'infini aurait encore lieu pour les qualités désagréables : les yeux , l'odorat , l'ouïe et le goût auraient toujours à craindre des sensations plus choquantes. Mais , comme ces effets sont contraires à l'expérience , et que les qualités sensibles des corps ont des bornes invariables , vous ne pouvez non plus en refuser à la figure des atomes.

Denique, ab ignibus ad gelidas, hyemisque
pruinas

Finitum est, retroque pari ratione remensum est.
Finit enim calor, ac frigus, mediique tepores
Inter utrumque jacent, explentes ordine summam.
Ergo finita distant ratione creata;
Ancipiti quoniam mucrone utrinque notantur,
Hinc flammis, illinc rigidis insessa pruinis.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem,
quæ

Ex hoc apta fidem ducit; primordia rerum,
Inter se simili quæ sunt perfecta figura,
Infinita cluere: etenim, distantia cum sit
Formarum finita, necesse est, quæ similes sint,
Esse infinitas; aut summam materiai
Finitam constare: id quod non esse probavi.

Quod quoniam docui, nunc suaviloquis, age,
paucis

Versibus ostendam, corpuscula materiai
Ex infinito summam rerum usque tenere,
Undique protelo plagarum continuato.

Nam quod rara vides magis esse animaha
quædam,

Fecundamque minus naturam cernis in illis;
At regione, locoque alio, terrisque remotis,
Multa licet genere esse in eo, numerumque
repleri.

Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus

Enfin, depuis la flamme dévorante jusqu'aux glaces de l'hiver, et réciproquement, il y a une distance bornée. Le froid et le chaud occupent les limites; et la tiédeur, qui tient le milieu entre ces deux extrémités, remplit par degrés tout l'intervalle. Convenez donc que les qualités sensibles des objets sont finies, puisqu'elles ont pour bornes d'un côté les feux brûlans, et de l'autre les frimas glacés.

Comme les figures des atomes sont limitées, il est nécessaire que leur nombre soit infini dans chaque classe de figures; c'est une conséquence naturelle des principes déjà établis: sans cela l'univers serait borné, et nous avons solidement réfuté cette erreur.

Mais allons plus loin, ô Memmius! et apprenez en peu de mots que ce n'est qu'à l'aide de leur infinité que les atomes, par des chocs continuels, suffisent à l'entretien du grand tout.

Si vous remarquez des espèces moins nombreuses, et la nature moins féconde à les produire, sachez qu'en d'autres pays, dans des climats lointains, elle les multiplie et en complète le nombre. Tel est l'énorme quadrupède que la nature arma d'une trompe: à peine en

533. *Si è necessario legendum, non ut vulgo, Fecundamque magis.* Lamb.

In genere anguimanos elephantos, India quorum
 Millibus e multis vallo munitur eburno,
 Ut penitus nequeat penetrari: tanta ferarum
 Vis est, quarum nos perpauca exempla videmus.

Sed tamen id quoque uti concedam, quam
 libet, esto

Unica res quædam, nativo corpore sola,
 Cui similis toto terrarum non sit in orbe;
 Infinita tamen nisi erit vis materiai,
 Unde ea progigni possit concepta; creari
 Non poterit, neque, quod superest, procreare,
 . alique.

Quippe etenim sumant oculi, finita per omne
 Corpora jactari unius genitalia rei;
 Unde, ubi, qua vi, et quo pacto congressa coibunt
 Materiae tanto in pelago, turbaque aliena?
 Non, ut opinor, habent rationem conciliandi.
 Sed quasi, naufragiis magnis multique coortis,
 Disjectare solet magnum mare transtra, gubernas,
 Antennas, proram, malos, tonsasque natantes,
 Per terrarum omnes oras fluitantia aplustra;
 Ut videantur, et indicium mortalibus edant,
 Infidi maris insidias, viresque dolumque
 Ut vitare velint, neve ullo tempore credant,
 Subdola cum ridet placidi pellacia ponti:
 Sic tibi, si finita semel primordia quædam
 Constitues, ævum debebunt sparsa per omne

voyons-nous un seul dans nos contrées; et l'Inde en nourrit une si grande quantité, qu'ils forment autour de ses murs un rempart d'ivoire impénétrable.

Mais quand même je vous accorderais qu'il y eût dans la nature un corps unique, dont le semblable n'existât pas dans le reste du monde; néanmoins, si les atomes destinés à le former ne sont infinis en nombre, jamais cet individu privilégié ne pourra ni être produit, ni s'accroître et se nourrir.

Supposez en effet les élémens de votre corps unique finis et dispersés dans le grand tout : au milieu de cet océan d'atomes, comment pourront-ils se rassembler ? par quelle force, et dans quel lieu se réuniront-ils ? Il vous est impossible d'en trouver le moyen. Au contraire, comme l'on voit, après une violente tempête, la mer rejeter au loin des bancs, des gouvernails, des antennes, des proues, des mâts et des cordages flottans sur la vaste étendue de ses ondes; leçon terrible pour apprendre aux mortels à fuir les trahisons d'un élément perfide, et à se défier même de son attrait au milieu du calme : de même les élémens dont vous supposez le nombre fini, repoussés par les flots de la matière, nageront dis-

Disjectare æstus diversi materiai ;

Nunquam in concilium ut possint compulsæ coire,
Nec remorari in concilio , nec crescere adaucta.
Quorum utrumque palam fieri manifesta docet
res ,

Et res progigni, et genitas procreare posse :
Esse igitur, genere in quovis, primordia rerum
Infinita palam est, unde omnia suppeditantur.

Nec superare queunt motus utique exitiales
Perpetuo, neque in æternum sepelire salutem ;
Nec porro rerum genitales, auctificique
Motus perpetuo possunt servare creata.
Sic æquo geritur certamine principiorum
Ex infinito contractum tempore bellum.
Nunc hic, nunc illic superant vitalia rerum,
Et superantur item ; miscetur funere vagor,
Quem pueri tollunt visentes luminis oras :
Nec ~~nox~~ ulla diem, neque noctem aurora secuta
est,

Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites, et funeris atri.

Illud in his obsignatum quoque rebus habere
Convenit, et memori mandatum mente tenere :
Nil esse, in promptu, quorum natura tenetur,
Quod genere ex uno consistat principiorum ;
Nec quiddam, quod non permisto semine constet.
Et quam quidque magis multas vis possidet in se,

persés pendant l'éternité ; jamais ils ne se rassembleront ; ou , si le hasard leur procure un moment de réunion , jamais cet assemblage ne pourra s'accroître et se nourrir. Mais comme une expérience journalière nous rend témoins de la formation et du progrès de tous les corps , vous êtes obligé de convenir que chaque espèce est entretenue par un nombre infini d'éléments.

Voilà pourquoi les mouvemens destructeurs ne peuvent tenir les corps dans un état de dissolution continuelle , ni les mouvemens créateurs leur assurer une éternelle durée. Ces principes ennemis se font la guerre avec des succès à peu près égaux. C'est une alternative continuelle de victoires et de défaites : vous voyez des êtres sortir de la vie au moment où d'autres y font leur entrée ; et jamais la tendre aurore ni la sombre nuit n'ont visité ce globe sans entendre les cris plaintifs de l'enfant au berceau , et de tristes sanglots autour d'un cercueil.

Mais une vérité qu'il faut graver dans votre mémoire en traits ineffaçables , c'est que , de tous les corps dont la nature nous est connue , il n'y en a aucun qui soit formé d'une seule espèce de principes , aucun qui ne résulte d'un mélange d'éléments. Et plus un corps a de propriétés ,

Atque potestates; ita plura principiorum
In sese genera, ac varias docet esse figuras.

Principio tellus habet in se corpora prima,
Unde mare immensum volventes flumina fontes
Assidue renovent; habet, ignes unde orientur.
Nam multis succensa locis ardent sola terræ;
Eximiis vero furit ignibus impetus Ætnæ.
Tum porro nitidas fruges, arbustaque læta
Gentibus humanis habet unde extollere possit;
Unde etiam fluidas frondes, et pabula læta
Montivago generi possit præbere ferarum.

Quare magna deum mater, materque ferarum,
Et nostri genitrix hæc dicta est corporis una.
Hanc veteres Graium docti cecinere poetæ
Sublimem in curru bijugos agitare leones;
Aeris in spatio magnam pendere docentes
Tellurem, neque posse in terra sistere terram.
Adjunxere feras; quia, quamvis effera, proles
Officiis debet molliri victa parentum.
Muralique caput summum cinxere corona;
Eximiis munita locis quod sustinet urbes:
Quo nunc insigni per magnas prædita terras
Horrifice fertur divinæ matris imago.
Hanc variæ gentes, antiquo more sacrorum,
Idæam vocitant matrem, Phrygiasque catervas
Dant comites, quia primum ex illis finibus edunt

plus ses atomes constitutifs diffèrent en nombre et en figures.

Commençons par la terre. La terre contient les élémens des grands fleuves qui vont sans cesse renouveler la mer ; elle contient les principes des feux souterrains qui la dévorent, de ces flammes bouillonnantes que l'Etna vomit dans sa fureur ; elle contient enfin les germes des grains et des fruits qu'elle offre à l'homme, et des pâturages dont elle nourrit les farouches habitans des montagnes.

Voilà pourquoi on lui a donné les noms brillans de *mère des dieux*, de *nourrice des hommes et des animaux*. Les anciens poètes grecs la représentaient assise sur un char traîné par des lions ; nous enseignant que, suspendue dans l'espace, elle ne pourrait avoir pour base une autre terre. Les animaux furieux soumis au joug signifient que les bienfaits des parens doivent triompher des caractères les plus farouches. Ils lui ont ceint la tête d'une couronne murale, parce que sa surface est couverte de villes et de forteresses : cette couronne guerrière inspire encore aujourd'hui la terreur aux peuples chez qui on promène la statue de la déesse. Les nations de tout pays, suivant un usage antique et solennel, l'appellent *Idéenne*, et lui donnent pour cortège une troupe de Phrygiens, parce que le

Per terrarum orbem fruges cœpisse creari.

Gallos attribuunt; quia, numen qui violarint

Matris, et ingrati genitoribus inventi sint,

Significare volunt indignos esse putandos,

Vivam progeniem qui in oras luminis edant.

Tympana tenta tonant palmis, et cymbala

circum

Concava; raucisonoque minantur cornua cantu,

Et Phrygio stimulat numero cava tibia mentes;

Telaque præportant violenti signa furoris;

Ingratos animos, atque impia pectora volgi

Conterrere metu quæ possint numine divæ.

Ergo cum primum magnas invecta per urbes

Munificat tacita mortales muta salute;

Ære atque argento sternunt iter omne viarum,

Largifica stipe ditantes; ninguntque rosarum

Floribus, umbrantes matrem, comitumque

catervas.

Hic armata manus, Curetas nomine Graii

Quos memorant Phrygios, inter se forte catenas

Ludunt, in numerumque exsultant, sanguine

læti; et

Terrificas capitum quatientes numine cristas,

Dictæos referunt Curetas, qui Jovis illum

Vagitum in Creta quondam occultasse feruntur,

631. *Læti*. Alii *fleti*, i. e. *aspersi*: alii *pleti*, i. e. *repleti*. *Creech*.

genre humain doit à l'industrie de ces peuples la culture des grains. Des prêtres mutilés célèbrent des sacrifices, pour enseigner aux mortels que ceux qui manquent de respect envers leurs mères, ces images de la bonne déesse, ou de reconnaissance envers leurs pères, sont indignes eux-mêmes de revivre dans une postérité. Ces vils ministres font résonner dans leurs mains des tambours bruyans, des cymbales retentissantes, et le cornet au son rauque et menaçant, et la flûte, dont le mode phrygien excite la fureur dans les âmes : leurs bras sont aussi armés de piques, instrumens de la mort, pour jeter l'épouvante dans les cœurs impies et dénaturés.

Aussi, tandis que la statue muette de la déesse, portée dans les grandes villes, répand en secret sur les mortels les effets de sa munificence, on enrichit tous les chemins d'or et d'argent, on verse à pleines mains les trésors les plus précieux, une nuée de fleurs odorantes ombrage la mère des dieux et sa brillante cour.

Alors une troupe armée, que les Grecs nomment *Curètes phrygiens*, jouent et se frappent entre eux avec de pesantes chaînes : ils dansent, et regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps ; et les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes, rappellent ces anciens *Curètes* qui couvraient dans la Crète les cris de Jupiter,

Cum pueri circum puerum pernice chorea,
 Armati, in numerum pulsarent acribus æra,
 Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
 Æternumque daret matri sub pectore volnus.
 Propterea magnam armati matrem comitantur;
 Aut quia significant divam prædicere, ut armis,
 Ac virtute velint patriam defendere terram;
 Præsidioque parent, decorique parentibus esse.

Quæ bene, et eximie quamvis disposta ferantur,

Longe sunt tamen a vera ratione repulsa.
 Omnis enim per se divum natura necesse est
 Immortali ævo summa cum pace fruatur,
 Semota a nostris rebus, sejunctaque longe.
 Nam privata dolore omni, privata periculis,
 Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri,
 Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ifa.

Terra quidem vero caret omni tempore sensu:
 Sed quia multarum potitur primordia rerum,
 Multa modis multis effert in lumina solis.
 Hic si quis mare Neptunum, Cereremque vocare
 Constituet fruges, et Bacchi nomine abuti
 Mavult, quam laticis proprium proferre vocamen;

Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem

657. *Dictitet. Veteres libri dicat et.*

tandis que des enfans armés exécutaient des danses rapides autour de son berceau, frappant en mesure l'airain bruyant, de peur que de sa dent cruelle Saturne ne dévorât le dieu, et ne portât une éternelle blessure au cœur de sa divine mère. Voilà pourquoi la déesse est environnée de gens armés : peut-être aussi veut-elle avertir par là les hommes d'être prêts à défendre leur patrie les armes à la main, et d'être à la fois la gloire et le soutien de leurs parens.

Ces fictions, quoique le fruit d'une imagination brillante, la philosophie les réproouve. En effet les dieux, par le privilège de leur nature, doivent jouir, dans une profonde paix, de leur immortalité. Hors de la sphère de nos événemens, éloignés de notre monde, à l'abri de la douleur et du danger, se suffisant à eux-mêmes, indépendans de nous, ils ne sont ni sensibles à nos vertus, ni accessibles à la colère.

Quant à la terre, elle n'a été de tout temps qu'un amas de matière privée de sentiment ; et les productions que nous lui devons, elle les doit elle-même à la multitude d'élémens divers qu'elle contient. Néanmoins, si l'on veut appeler la mer *Neptune*, et les moissons *Cérès* ; si l'on préfère le nom de *Bacchus* au mot propre de notre langue ; on est maître de donner aussi à la terre

Esse deum matrem, dum re non sit tamen apse.

Sæpe itaque ex uno tondentes gramina campo
 Lanigeræ pecudes et equorum duellica proles,
 Buceriæque greges, sub eodem tegmine cœli,
 Ex unoque sitim sedantes flumine aquai,
 Dissimili vivunt specie, retinentque parentum
 Naturam, et mores generatim quæque imitantur:
 Tanta est in quovis genere herbæ materiai
 Dissimilis ratio; tanta est in flumine quoque.

Jam vero quamvis animantem ex omnibus unam
 Ossa, cruor, venæ, calor, humor, viscera, nervi
 Constituunt; quæ sunt porro distantia longe
 Dissimili perfecta figura principiorum.

Tum porro quæcunque igni flammata cre-
 mantur;

Si nil præterea, tamen ex se ea corpora tradunt,
 Unde ignem jacere, et lumen summittere possint,
 Scintillasque agere, ac late differre favillam.
 Cætera consimili mentis ratione peragrans,
 Invenies intus multarum semina rerum
 Corpore celare, et varias cohibere figuras.

Denique multa vides, quibus est odor, et sapor
 una,

Reddita sunt cum odore; imprimis pleraque dona,
 Relligione animum turpi cum tangere parto.

678. — *Quibus et odor et sapor una
 Reddita sunt, cum adoles.*
 Creech.

la qualité de *mère* des dieux, pourvu qu'en effet elle ne le soit pas.

Mais revenons à notre sujet. L'animal qui porte la laine, le quadrupède né pour la guerre, et les troupeaux armés de cornes, nourris dans les mêmes pâturages, abreuvés aux mêmes sources, exposés au même air, n'en sont pas moins des espèces différentes, conservant chacune les mœurs de ses pères et son caractère spécifique : il y a donc et dans les herbes de nos champs et dans les eaux de nos fleuves des molécules de différente nature.

Ajoutez que tout animal est composé d'os, de sang, de veines, de chaleur, d'humidité, de viscères et de nerfs; substances qui ne diffèrent entre elles que par la diversité de leurs élémens.

D'ailleurs les corps combustibles contiennent au moins les principes de la flamme, de la lumière, des étincelles, de la cendre et de la fumée. Considérez avec attention toutes les substances existantes, vous leur trouverez les germes de mille autres.

Enfin un grand nombre de corps se font sentir à la fois au goût et à l'odorat : telles sont les victimes expiatoires que le criminel, pour apaiser ses remords, immole à la divinité. N'est-il

Hæc igitur variis debent constare figuris :

Nidor enim penetrat , qua succus non it in artus ;

Succus item seorsum , et rerum sapor insinuatur

Sensibus , ut noscas primis differre figuris.

Dissimiles igitur formæ glomeramen in unum

Conveniunt , et res permisto semine constant.

Quin etiam passim nostris in versibus ipsis

Multa elementa vides multis communia verbis ;

Cum tamen inter se versus , ac verba necesse est

Confiteare alia ex aliis constare elementis :

Non quod multa parum communis littera currat ,

Aut nulla inter se duo sint ex omnibus isdem ;

Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.

Sic aliis in rebus item communia multa

Multarum rerum cum sint primordia , longe

Dissimili tamen inter se consistere summa

Possunt ; ut merito ex aliis constare ferantur

Humanum genus , ac fruges , arbustaque læta.

Nec tamen omnimodis connecti posse putandum est

Omnia : nam volgo fieri portenta videres ,

Semiferas hominum species existere , et altos

Interdum ramos egigni corpore vivo ,

Multaque connecti terrestria membra marinis ;

683. *Rerum.* Codd. *seorsum* rectius ; ut et *privis* pro *primis* in sequenti versu haud absurde legitur. Creech.

pas évident que les élémens de ces corps doivent différer entre eux ? Les odeurs s'introduisent dans nos organes par des passages interdits à la saveur, et la saveur s'y rend par des voies fermées aux odeurs : ces deux qualités naissent donc de la différente configuration des atomes. Ainsi le même amas de matière renferme dans son tissu des formes différentes, et les corps résultent d'un mélange d'éléments.

Dans ces vers que vous lisez, vous apercevez souvent les mêmes lettres communes à plusieurs mots : cependant vous êtes obligé de reconnaître une différence entre les éléments des vers et des mots ; non qu'ils n'aient plusieurs lettres communes, non qu'ils ne soient quelquefois composés précisément des mêmes éléments, mais parce que la totalité n'est pas le résultat d'un même assemblage. De même, quoique les différens corps de la nature aient des atomes communs, les masses peuvent différer ; et on aura raison de dire que les hommes, les moissons et les forêts ne sont pas le produit des mêmes éléments.

Ne croyez pas pourtant que les atomes de toute espèce puissent se lier ensemble : les monstres seraient plus communs dans la nature. Vous verriez tous les jours des corps humains terminés en bêtes féroces, des branches touffues s'élever du corps d'un animal vivant, des substances ter-

Tum flammam tetro spirantes ore Chimæras
 Pascere naturam per terras omniparentes.
 Quorum nil fieri manifestum est ; omnia quando
 Seminibus certis , certa genitrice , creata ,
 Conservare genus crescentia posse videmus.

Scilicet id certa fieri ratione necesse est.

Nam sua cuique , cibus ex omnibus , intus in artus
 Corpora discedunt , connexaque convenientes
 Efficiunt motus : at contra aliena videmus
 Rejicere in terras naturam ; multaque cæcis
 Corporibus fugiunt e corpore percita plagis ,
 Quæ neque connecti cuiquam potuere , neque
 intra

Vitales motus consentire , atque animari.

Sed ne forte putes animalia sola teneri
 Legibus his : eadem ratio res terminat omnes.
 Nam veluti tota natura dissimiles sunt
 Inter se genitæ res quæque ; ita quamque ne-
 cesse est

Dissimili constare figura principiorum :
 Non quod multa , parum simili sint prædita forma ;
 Sed quia non volgo paria omnibus omnia con-
 stent.

Semina cum porro distent , differe necesse est
 Intervalla , vias , connexus , pondera , plagas ,

716. *Animari.* Hæc est conjectura Lambini contra
 omnes libros , qui *imitari* exhibent. *Creech.*

restres unies à des substances marines, et des chimères redoutables, dont la gueule armée de feux dévasterait toutes les productions de la terre. Si ces prodiges n'ont pas lieu dans la nature, c'est que tous les êtres formés de certains élémens, par une certaine force génératrice, conservent, en s'accroissant, leur espèce particulière.

Cet ordre ne peut jamais s'interrompre, parce que chaque animal tire des alimens les sucs les plus analogues à sa constitution, qui s'unissent au corps, et contribuent au mouvement et à la vie de la machine : au contraire, les molécules qui n'ont pu s'unir à la masse, recevoir l'impression de la vie, et concourir aux mouvemens créateurs, la nature les rend à la terre, ou s'en débarrasse par une action insensible.

Ne croyez pas au reste que les animaux seuls soient assujettis à cette loi : elle s'étend à toutes les productions de la terre. Comme elles diffèrent toutes entre elles, il faut que leurs élémens soient doués de figures diverses : non qu'il y ait beaucoup d'élémens de différentes figures, mais parce que les individus qu'ils composent, ne peuvent jamais être semblables en tout.

Cette différence entre les élémens en établit une nécessaire entre leurs distances, leurs di-

718. *Res terminat.* Ita Lambinus, cum Codd. *determinat* : quod probo. Creech.

Concursus, motus : quæ non animalia solum
 Corpora sejungunt, sed terras, ac mare totum
 Secernunt, cœlumque a terris omne retentant.

Nunc age, dicta meo dulci quæsita labore
 Percipe : ne forte hæc albis ex alba rearis
 Principiis esse, ante oculos quæ candida cernis ;
 Aut ea, quæ nigrant, nigro de semine nata :
 Neve, alium quemvis quæ sunt induta colorem,
 Propterea gerere hunc credas, quod materiai
 Corpora consimili sint ejus tincta colore.
 Nullus enim color est omnino materiai
 Corporibus, neque par rebus, neque denique
 dispar.

In quæ corpora si nullus tibi forte videtur
 Posse animi injectus fieri, procul avius erras.
 Nam cum cæcigeni, solis qui lumina nunquam
 Aspexere, tamen cognoscant corpora tactu,
 Ex ineunte ævo, nullo contincta colore :
 Scire licet, menti quoque nostræ cœpora posse
 Verti in notitiam nullo circumlita fuco.
 Denique nos ipsi, cæcis quæcunque tenebris
 Tangimus, haud ullo sentimus tincta colore.

Quod quoniam vinco fieri, nunc esse docebo.
 Omnis enim color omnino mutatur in omnes :
 Quod facere haud ullo debent prinordia pacto.

733. *Induta.* Emendatio Lambini : in Codd.
imbuta.

rections, leurs liaisons, leurs chocs, leurs rencontres et leurs mouvemens; qualités relatives, à l'aide desquelles nous distinguons non seulement les animaux d'avec les animaux, mais encore la mer d'avec la terre, et la terre d'avec le ciel.

Continuez, ô Memmius! à recueillir le fruit de mes doux travaux; et gardez-vous de croire que les corps ne vous paraissent blancs ou noirs, ou teints de toute autre couleur, que parce que leurs élémens sont doués de la même qualité. Les élémens n'ont aucune couleur, ni semblable, ni différente.

Si vous pensez que les atomes dépouillés de couleur ne peuvent plus se concevoir, vous êtes dans l'erreur. Les malheureux dont les yeux n'ont jamais été ouverts à la lumière, ne s'accoutument-ils pas, dès l'enfance, à connaître au toucher les objets dont ils ne voient pas la couleur? Nous pouvons de même nous former une idée des corps primitifs, sans qu'ils soient colorés. Enfin nous ne sentons pas la couleur des corps que nous touchons pendant la nuit.

Mais joignons le raisonnement à l'expérience. Il n'y a pas de couleur qui ne puisse se convertir en toute autre: or les atomes ne peuvent

Immutabile enim quiddam superare necesse est ;
 Ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
 Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
 Proinde colore cave contingas semina rerum ;
 Ne tibi res redeant ad nihilum funditus omnes.

Præterea, si nulla coloris principiis est
 Reddita natura, at variis sunt prædita formis,
 E quibus omnigenos gignunt, variantque colores.
 Præterea magni quod refert semina quæque
 Cum quibus, et quali positura contineantur,
 Et quos inter se dent motus, accipiantque ;
 Perfacile extemplo rationem reddere possis,
 Cur ea, quæ nigro fuerint paulo ante colore,
 Marmoreo fieri possint candore repente :
 Ut mare, cum magni commorunt æquora venti,
 Vertitur in canos candenti marmore fluctus.
 Dicere enim possis nigrum, quod sæpe videmus,
 Materies ubi permista est illius, et ordo
 Principiis mutatus, et addita demptaque quædam ;
 Continuo id fieri ut candens videatur, et album.
 Quod si cæruleis constarent æquora ponti
 Seminibus, nullo possent albescere pacto :
 Nam quocunque modo perturbes, cærulea quæ sint
 Nunquam in marmoreum possunt migrare
 colorem.

Sin alio atque alio sunt semina tincta colore,

759. *Præterea. Gifanius Propterea: recte. Creech.*

subir de pareils changemens. Leur nature exige qu'ils soient immuables : sans quoi l'univers serait anéanti ; puisqu'un corps ne peut franchir les bornes de sa nature sans cesser d'être ce qu'il était. Gardez-vous donc de croire que les élémens de la matière soient colorés ; ou ce grand tout tombe dans le néant.

La nature néanmoins, en refusant des couleurs aux atomes, leur a donné différentes formes propres à les produire et à les varier à l'infini. Il importe donc de considérer le mélange, la situation et les mouvemens respectifs des élémens : par ce moyen vous expliquerez pourquoi les corps teints, il n'y a qu'un moment, d'une couleur noire, la changent tout à coup en une blancheur éblouissante ; pourquoi la mer, battue par les vents, se couvre d'une écume blanchissante. Vous direz que, si les élémens d'un corps qui paraît noir, se troublent et se confondent ; si leur ordre primitif s'altère ; si quelques atomes s'échappent pour faire place à d'autres ; la surface de ce corps peut se revêtir d'une couleur blanche : au lieu que, si les élémens de la mer étaient azurés, jamais ils ne blanchiraient, et, de quelque manière qu'on en dérangerait l'ordre, ils n'acquerraient jamais l'éclatante couleur du marbre.

Si vous dites que la couleur de la mer, quoi-

Quæ maris efficiunt unum purumque nitorem;
 Ut sæpe ex aliis formis, variisque figuris,
 Efficitur quiddam quadratum, unæque figuræ:
 Conveniebat, uti in quadrato cernimus esse
 Dissimiles formas, ita cernere in æquore ponti,
 Aut alio in quovis uno puroque nitore
 Dissimiles longe inter se, variosque colores.

Præterea, nihil efficiunt, obstantque figuræ
 Dissimiles, quo quadratum minus omne sit extra:
 At varii rerum impediunt, prohibentque colores,
 Quo minus esse uno possit res tota nitore.

Tum porro, quæ ducit et inlicit, ut tribuamus
 Principiis rerum nonnunquam, causa, colores,
 Occidit; ex albis quoniam non alba creantur;
 Nec quæ nigra cluent, de nigris; sed variis de.
 Quippe etenim multo proclivius exorientur
 Candida de nullo, quam de nigrante colore,
 Aut alio quovis, qui contra pugnet, et obstet.

Præterea, quoniam nequeunt sine luce colores
 Esse, neque in lucem existunt primordia rerum,
 Scire licet quam sint nullo velata colore.
 Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris,
 Lumine qui mutatur in ipso, propterea quod

que pure et sans mélange, résulte d'éléments diversement colorés; comme de l'assemblage de figures différentes on peut faire un tout carré et uniforme; il faudrait, puisqu'on distingue dans le carré les différentes figures qui le composent, qu'on distinguât aussi, soit dans la mer, soit dans les autres corps dont la couleur est pure et sans mélange, ces couleurs si dissemblables dont résulte la couleur totale.

D'ailleurs la différence des figures particulières n'empêche point le tout produit au-dehors d'être un carré, au lieu que la différence des couleurs élémentaires nuit à l'unité de la couleur totale.

De plus, puisque, suivant cette explication, la noirceur et la blancheur ne résultent pas d'atomes blancs ou noirs, mais d'un mélange d'éléments diversement colorés; la raison qui vous obligerait de supposer les éléments colorés, ne subsiste plus. Car la blancheur sera plus aisément produite par des atomes destitués de couleur, que par des atomes noirs, ou doués d'une autre couleur aussi opposée.

Enfin les atomes ne sont pas colorés, parce qu'ils ne reçoivent pas l'impression de la lumière: c'est la lumière qui produit les couleurs. Comment existeraient-elles dans les ténèbres, puisque, souvent même en plein jour, elles se changent

Recta aut obliqua percussus luce refulget ?
 Pluma columbarum quo pacto in sole videtur,
 Quæ sita cervices circum, collumque coronat:
 Namque alias fit uti rubro sit clara pyropo ;
 Interdum quodam sensu fit, uti videatur
 Inter cæruleum virides miscere smaragdos.
 Caudaque pavonis, larga cum luce repleta est,
 Consimili mutat ratione obversa colores.
 Qui, quoniam quodam gignuntur luminis ictu,
 Scilicet id sine eo fieri non posse putandum est.

Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in se
 Pupula, cum sentire colorem dicitur album,
 Atque aliud porro, nigrum cum, et cætera, sentit;
 Nec refert ea, quæ tangis, quo forte colore
 Prædita sint, verum quali magis apta figura:
 Scire licet, nil principiis opus esse colores,
 Sed variis formis variantes edere tactus.

Præterea, quoniam non certis certa figuris
 Est natura coloris, et omnia principiorum
 Formamenta queunt in quovis esse nitore;
 Cur ea, quæ constant ex illis, non pariter sunt
 Omnigenis perfusa coloribus in genere omni?
 Conveniebat enim corvos quoque sæpe volantes
 Ex albis album pennis jactare colorem,
 Et nigros fieri nigro de semine cygnos,
 Aut alio quovis uno, varioque colore.

Quin etiam quanto in partes res quæque minutas

808. Gifanius et alii,
Scire licet sine eo fieri non posse putandum.

et s'altèrent, suivant que les objets sont frappés par des rayons directs ou obliques? Ainsi le brillant collier qui orne la gorge des colombes, réfléchit tantôt les feux des rubis, tantôt le vert de l'émeraude avec l'azur du firmament. Ainsi la queue du paon, frappée d'une vive lumière, change de couleur, selon ses différentes expositions. Les couleurs dépendent donc de la chute des rayons, et ne peuvent par conséquent exister sans lumière.

Considérez encore que l'organe est autrement affecté par la couleur blanche que par la couleur noire ou toute autre couleur : et comme, dans les objets soumis au tact, la figure seule est essentielle, et la couleur indifférente; avouez que les atomes n'ont pas besoin de couleurs, mais de figures analogues aux sensations qu'ils excitent.

Ne convenez-vous pas outre cela que les couleurs des atomes ne dépendent pas de leurs figures? que, quelle que soit leur forme, ils sont susceptibles de toutes les couleurs? Pourquoi donc les corps qui en résultent n'ont-ils pas le même privilège? pourquoi leur espèce détermine-t-elle leurs couleurs? Pourquoi le corbeau, du haut des airs, n'éblouit-il pas souvent nos yeux par une blancheur éclatante? pourquoi les éléments du cygne ne le revêtent-ils pas quelquefois d'une couleur noire, ou d'une autre couleur?

D'ailleurs, en divisant les corps, vous remar-

Distrahitur magis, hoc magis est ut cernere possis
 Evanescere paulatim, stinguique colorem ;
 Ut fit, ubi in parvas partes discerpitur aurum,
 Purpura, pœniceusque color clarissimu' multo,
 Filatim cum distractus disperditur omnis :
 Noscere ut hinc possis, prius omnem efflare
 colorem

Particulas, quam discedant ad semina rerum.

Postremo, quoniam non omnia corpora vocem
 Mittere concedis, neque odorem ; propterea fit,
 Ut non omnibus attribuas sonitus, et odores :
 Sic, oculis quoniam non omnia cernere quimus,
 Scire licet, quædam tam constare orba colore,
 Quam sine odore ullo quædam, sonituque remota ;
 Nec minus hæc animum cognoscere posse
 sagacem,

Quam quæ sunt aliis rebus privata, notisque.

Sed ne forte putes solo spoliata colore
 Corpora prima manere ; etiam secreta teporis
 Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis ;
 Et sonitu sterila, et succo jejuna feruntur ;
 Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.
 Sicut amaricini blandum, stactæque liquorem,
 Et nardi florum, nectar qui naribus halant,
 Cum facere instituas ; cum primis quærere par est,
 Quoad licet, ac potis es reperire, inolentis olivi

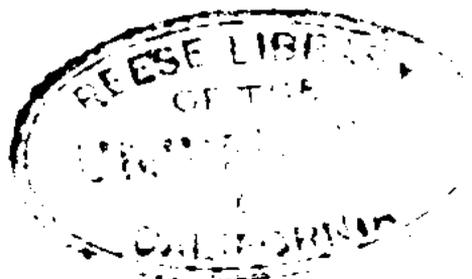
829. Dictum *pœniceus* pro *puniceus*, ut *mœnera*
 pro *munera*. Lamb.

847. *Nardi florum*. Lambinus *florem*.

quez que , plus les parties sont atténuées , plus les couleurs s'éteignent et s'évanouissent : ainsi l'or réduit en poudre , et la pourpre en fils déliés , perdent tout leur éclat. L'expérience vous enseigne donc que les élémens de la matière se dépouillent de leurs couleurs , avant même d'être réduits à l'état d'atomes.

Enfin vous n'êtes pas tenté d'attribuer du son ni de l'odeur à tous les corps , parce que tous ne frappent point les organes de l'ouïe ni de l'odorat : de même , de ce que tous les corps ne sont pas perceptibles à l'œil , vous devez en conclure qu'il y en a sans couleurs , comme il y en a qui n'ont ni odeur ni son ; et un esprit pénétrant peut concevoir des corps sans couleur , comme il les conçoit sans les autres qualités.

Mais ne croyez pas que les couleurs soient la seule qualité sensible refusée par la nature aux atomes : ils sont encore inaccessibles au froid , au chaud , à la tiédeur , privés de sons , dénués de sucs , et incapables d'exhaler aucune odeur. Ainsi , lorsque vous composez une essence de marjolaine , de myrrhe et de nard précieux , vous



Naturam, nullam quæ mittat naribus auram :
 Quam minime ut possit mistos in corpore odores,
 Concoctosque, suo contactos perdere viro.

Propterea demum debent primordia rerum
 Non adhibere suam gignundis rebus odorem,
 Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt :
 Nec simili ratione saporem denique quemquam,
 Nec frigus, neque item calidum, tepidumque
 vaporem; et

Cætera, quæ cum ita sunt tandem, ut mortalia
 constant,

Molli lenta, fragosa putri, cava corpore raro,
 Omnia sint a principiis sejuncta necesse est,
 Immortalia si volumus subjungere rebus
 Fundamenta, quibus nitatur summa salutis;
 Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

Nunc ea, quæ sentire videmus cunque, necessario
 est

Ex insensilibus tamen omnia confiteare
 Principiis constare: neque id manifesta refutant,
 Nec contra pugnant, in promptu cognita quæ
 sunt;

Sed magis ipsa manu ducunt, et credere cogunt,
 Ex insensilibus, quod dico, animalia gigni.

Quippe videre licet, vivos existere vermes
 Stercore de tetro, putrorem cum sibi nacta est
 Intempestivis ex imbribus humida tellus;
 Præterea cunctas itidem res vertere sese.

lui donnez pour base l'huile la moins odorante, de peur que sa vapeur échauffée ne corrompe le parfum des fleurs.

Enfin les atomes qui entrent dans la composition des corps n'ont point d'odeur ni de son, parce qu'il n'en émane point de parties ; pour la même raison, ils ne sont ni savoureux, ni froids, ni chauds, ni tièdes : quant aux autres qualités qui causent la ruine des corps, telles que la mollesse et la souplesse, la fragilité et la corruptibilité, le mélange de matière et de vide, gardez-vous d'en revêtir les atomes, si vous voulez donner à la nature des fondemens inébranlables, assurer sa conservation, et la sauver de l'anéantissement.

Vous êtes encore obligé de reconnaître que tous les corps doués de sentiment sont pourtant formés d'atomes insensibles : l'expérience, loin de combattre cette vérité, semble vous y conduire par la main, en vous montrant des animaux nés de semences inaninées.

Ne voyez-vous pas le vermisseau trouver la vie au sein de la fange, quand la terre a été putréfiée par des pluies trop abondantes ? tous les corps éprouvent de semblables métamorpho-

Vertunt se fluvii, frondes, et pabula læta
 In pecudes : vertunt pecudes in corpora nostra
 Naturam; et nostro de corpore sæpe ferarum
 Augescunt vires, et corpora pennipotentum.

Ergo omnes natura cibos in corpora viva
 Vertit, et hinc sensus animantium procreat
 omnes ;

Non alia longe ratione, atque arida ligna
 Explicat in flammæ, et in ignes omnia versat.
 Jamne vides igitur, magni primordia rerum
 Referre in quali sint ordine quæque locata,
 Et commista quibus dent motus, accipiantque?

Tum porro quid id est animum quod percutit
 ipsum?

Quod movet? et varios sensus expromere cogit?
 Ex insensilibus ni credas sensile gigni.

Nimirum, lapides, et ligna, et terra quoque
 una

Mista, tamen nequeunt vitalem reddere sensum.
 Illud in his igitur fœdus meminisse decebit,
 Non ex omnibus omnino, quæcunque creant res,
 Sensilia extemplo, et sensus me dicere gigni;
 Sed magni referre, ea primum quantula constant,
 Sensile quæ faciunt, et qua sint prædita forma,
 Motibus, ordinibus, posituris denique quæ sint:
 Quarum nil rerum in lignis, glebisque videmus;

890. *Fœdus.* Magis probem quod in aliis legitur,
Illud in his igitur rebus. — Fab. in not.

ses. Les fleuves , les feuillages , les riantes prairies se changent en troupeaux ; les troupeaux deviennent des corps humains , et trop souvent nos membres eux-mêmes ont accru les forces des monstres sauvages et des oiseaux carnassiers.

Ainsi la nature convertit en substances vivantes et animées les alimens de toute espèce , comme elle sait changer en flammes pétillantes le bois aride , et d'autres matières sans activité. Vous sentez donc de quelle conséquence il est de considérer la situation respective des atomes , leur mélange et leurs mouvemens réciproques.

Eh ! de quelle nature sont donc les objets qui agissent sur votre âme elle-même , qui l'émeuvent , qui excitent en elle mille sensations diverses , si vous refusez à la matière insensible la faculté de produire des êtres sensibles ?

Il est vrai que les pierres , le bois et la terre elle-même mêlés ensemble , ne peuvent engendrer le sentiment et la vie. Aussi n'ai-je pas prétendu que tous les atomes sans restriction fussent propres à produire en un moment des êtres sensibles , puisque je vous ai prévenu d'avoir égard à leur grandeur , leur nombre , leur figure , leur mouvement , leur ordre et leur situation ; circonstances qui n'ont pas la combinaison requise dans les arbres de nos forêts , et dans les glèbes

Et tamen hæc cum sunt quasi putrefata per
imbres,

Vermiculos pariunt; quia corpora materiai
Antiquis ex ordinibus permota nova re,
Conciliantur ita, ut debent animalia gigni.

Deinde ex sensibus cum sensile posse creari
Constituunt, porro, ex aliis sentire suetis;
Mollia tum faciunt: nam sensus jungitur omnis
Visceribus, nervis, venis, quæcunque videmus
Mollia mortali consistere corpore creta.

Sed tamen esto jam posse hæc æterna manere:
Nempe tamen debent aut sensum partis habere,
Aut similia totis animalibus esse putari.

At nequeant per se partes sentire, nec esse:
Namque alium sensus membrorum respuit om-
nium;

Nec manus a nobis potius est secreta, neque ulla
Corporis omnino sensum pars sola tenere.
Linquntur, ut totis animalibus assimilentur;
Vitæ ut possint consentire undique sensu,
Qui poterunt igitur rerum primordia dici,
Et lethi vitare vias, animalia cum sint,
Atque animalibus sint mortalibus una, eadem-
que?

Quod tamen ut possint; ab cœtu concilioque,

910. *Respuit omnium.* Havercampus:
Namque alium sensus membrorum res petit omnis.

de nos champs. Et cependant ~~ces~~ corps mêmes, putréfiés par la pluie, font éclore ~~des~~ vermis-seaux, parce que leurs élémens, déplacés par cette nouvelle circonstance, acquièrent la combinaison nécessaire pour engendrer des animaux.

Dire que la sensibilité résulte d'atomes sensibles, formés eux-mêmes d'autres atomes sensibles, c'est en faire des substances molles, puisque la sensibilité est liée aux viscères, aux nerfs et aux veines, qui sont des corps mous et destructibles.

Mais quand même ces principes pourraient éternellement subsister, n'auront-ils que la sensibilité d'une partie, ou en ferez-vous des animalcules ? La première supposition ne peut avoir lieu, parce qu'une partie isolée ne sent point par elle-même, et que le sentiment des autres membres ne peut lui être communiqué : ainsi la main, séparée du corps, et les autres membres, isolés, demeurent insensibles. Il ne vous reste donc qu'à faire de vos atomes des animalcules, en leur donnant une sensibilité totale. Mais alors méritent-ils le nom d'élémens, et la porte du trépas leur est-elle fermée, s'ils sont des animaux semblables à ceux que nous voyons périr tous les jours ?

Mais quand même cela serait possible, leur assemblage formerait-il autre chose qu'un peuple

Nil facient, præter vulgum, turbamque animant-
tum;

Scilicet ut nequeunt homines, armenta, feræque,
Inter sese ullam rem gignere conveniendo
Per Veneris res, extra homines, armenta, feras-
que

Quod si forte suum dimittunt corpore sensum,
Atque alium capiunt; quid opus fuit attribui,
quod

Detrahitur? Tum præterea (quod fugimus ante),
Quatinus in pullos animales vertier ova
Cernimus alituum; vermesque effervere, terram
Intempestivos cum putror cepit ob imbres:
Scire licet gigni posse ex non sensibu' sensus.

Quod si forte aliquis dicet, duntaxat oriri
Posse ex non sensu sensus, sed mobilitate
Ante aliqua, tanquam partum, quam proditur
extra:

Huic satis illud erit planum facere, atque pro-
bare,

Non fieri partum, nisi concilio ante coacto;
Nec commutari quidquam sine conciliatu
Primorum, ut nequeunt ullius corporis esse
Sensus ante ipsam genitam naturam animantis.
Nimirum quia materies disjecta tenetur
Aere, fluminibus, terris, flammaque creatis;

981. *Sed mobilitate.* Gif. legit *mutabilitate.*

nombreux d'animaux ; de même que les hommes, les troupeaux et les bêtes féroces , unis par la volupté , ne peuvent engendrer que des hommes , des troupeaux et des bêtes féroces ?

Si vous dites que les atomes, dans leur assemblage , se dépouillent de leur sensibilité propre , pour se revêtir de la sensibilité commune , qu'était-il besoin de leur donner une qualité que vous leur ôtez , une qualité qui leur est d'ailleurs inutile ? Car, en voyant les œufs des oiseaux se changer en volatiles, et la putréfaction donner la vie à un peuple de vermiseaux, pouvons-nous douter que les êtres sensibles ne soient formés d'atomes non sensibles ?

Si vous prétendez que le sensible résulte du non sensible par un changement qui se fait, comme dans la naissance de l'animal, avant qu'il se produise au-dehors ; il suffira de prouver qu'il n'y a aucune naissance, sinon postérieure à une formation, et qu'il ne se fait point de changement sans une association antérieure, en sorte qu'il n'y a aucun sens avant la formation de l'animal. Car, avant cette formation, les éléments sont épars dans l'air, les eaux, la terre et la flamme ;

936. *Primorum*. Malim quod in aliis edit. et lib. mss. *Principium* ; quanquam *prima* aliquot locis apud Lucretium pro *principiis* sumantur. *Fab.*

Nec congressa modo vitales convenienti
 Contulit inter se motus, quibus omnituentes
 Accensi sensus animantem quamque tuentur.

Præterea quamvis animantem grandior ictus,
 Quam patitur natura, repente affligit, et omnes
 Corporis, atque animi p̄rgit confundere sensus.
 Dissolvuntur enim posituræ principiorum,
 Et penitus motus vitales impediuntur;
 Donec materies omnes concussa per artus
 Vitales animæ nodos e corpore solvit,
 Dispersamque foras per caulas ejicit omnes.
 Nam quid præterea facere ictum posse reamur
 Oblatum, nisi discutere, ac dissolvere quæque?

Fit quoque, uti sôleant minus oblato acriter
 ictu

Reliquiæ motus vitæ vincere sæpe,
 Vincere, et ingentes plagæ sedare tumultus,
 Inque suos quidquid rursus revocare meatus,
 Et quasi jam lethi dominantem in corpore motum
 Discutere, ac pene amissos accendere sensus.
 Nam, quare potius lethi jam limine ab ipso
 Ad vitam possint collecta mente reverti,
 Quam quo decursum prope jam siet, ire, et abire?

Præterea, quoniam dolor est, ubi materiai
 Corpora vi quadam per viscera viva, per artus
 Sollicitata suis trepidant in sedibus intus;

ils ne se sont point rencontrés , unis , choqués de la manière qui convient pour allumer ces gardiens éclairés de tout être vivant.

Supposez en effet une attaque trop violente pour la constitution de l'animal ; le voilà terrassé tout à coup , et les facultés de son âme et de son corps à la fois confondues. Que s'ensuit-il ? les élémens se déplacent , les mouvemens essentiels à la vie sont suspendus , jusqu'à ce que la matière ébranlée dans tous les membres rompe les liens de l'âme , et la chasse du corps par toutes les issues. Voilà le seul effet que produit un pareil choc : il secoue , il décompose la machine , et ne fait rien de plus.

Quand l'attaque est moins violente , le inouvement de la vie triomphe quelquefois de cet assaut , en calmant le désordre excité par le choc , en rappelant chaque molécule dans ses conduits naturels , en subjuguant les mouvemens destructeurs déjà maîtres de la machine , en rallumant ainsi le flambeau presque éteint du sentiment. Car c'est là tout le mécanisme qui s'opère , et la seule raison pour laquelle l'âme revient des portes du trépas au séjour de la vie , au lieu de céder à l'impulsion fatale qui l'entraînait.

D'ailleurs , comme nous n'éprouvons la douleur que quand les principes de nos corps , troublés par une force étrangère , se meuvent en dés-

Inque locum quando remigrant, fit blanda voluptas: .

Scire licet, nullo primordia posse dolore
 Tentari; nullamque voluptatem capere ex se:
 Quandoquidem non sunt ex ullis principiorum
 Corporibus, quorum motus novitate laborent;
 Aut aliquem fructum capiant dulcedinis almæ.
 Haud igitur debent esse ullo prædita sensu.

Denique, uti possint sentire animalia quæque,
 Principis si etiam est sensus tribuendus eorum;
 Quid? genus humanum proprium de quibus factum est?

Scilicet et risu tremulo concussa cachinnant,
 Et lacrymis spargunt rorantibus ora, genasque,
 Multaque de rerum mistura dicere callent,
 Et sibi proporro quæ sint primordia quærunt.
 Quandoquidem totis mortalibus assimilata,
 Ipsa quoque ex aliis debent constare elementis;
 Inde alia ex aliis, nusquam consistere ut ausis.
 Quippe sequar, quodcumque loqui, ridereque
 dices,

Et sapere, ex aliis eadem hæc facientibus, ut sit.
 Quod si delirâ hæc, furiosaque cernimus esse,
 Et ridere potest ex non ridentibus factus,
 Et sapere, et doctis rationem reddere dictis,
 Non ex seminibus sapientibus, atque disertis;
 Qui minus esse queant ea, quæ sentire videmus
 Seminibus permista caecis undique sensu?

ordre dans les viscères et dans les membres , et la volupté que quand ils rentrent dans leurs postes ; il s'ensuit que les atomes ne sentent ni la douleur ni le plaisir , n'étant point composés de parties dont le déplacement puisse ou les tourmenter , ou les flatter agréablement. Ils ne sont donc pas doués de sentiment.

En un mot , si les animaux , pour sentir, ont besoin d'éléments sensibles , il faudra donc que les atomes constitutifs de l'homme rient et pleurent , qu'ils méditent les grands objets de la philosophie , et qu'ils analysent les éléments dont ils sont composés eux-mêmes. Car, enfin, puisqu'ils sont en tout semblables à l'homme , ils doivent comme lui résulter de principes divers , formés eux-mêmes d'autres éléments , sans que vous osiez jamais vous arrêter. Car je ne me lasserai point ; et toutes les fois que vous me citerez un être capable de rire , de parler et de raisonner , il faudra que ses atomes aient les mêmes facultés. Mais si une pareille prétention est évidemment le comble de la folie , si l'on peut rire sans principes rians , si l'on peut raisonner sagement et s'exprimer éloquemment sans atomes philosophes et orateurs ; pourquoi les êtres sensibles ne pourraient-ils pas de même résulter d'atomes entièrement dénués de sensibilité ?

Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi :
 Omnibus ille idem pater est, unde alma liquentes
 Humorū guttas mater cum terra recepit,
 Feta parit nitidas fruges, arbustaque læta,
 Et genus humanum; et parit omnia sæcla ferarum,
 Pabula cum præbet, quibus omnes corpora pas-
 cunt,
 Et dulcē ducunt vitam, prolemque propagant.
 Quapropter merito maternum nomen adepta est.
 Cedit item retro, de terra quod fuit ante,
 In terras; et quod missum est ex ætheris oris,
 Id rursum cœli rellatum templa receptant :
 Neve putes æterna penes residere potesse
 Corpora prima, quod in summis fluitare videmus
 Rebus, et interdum nasci, subitoque perire.
 Nec sic interimit mors res, ut materialī
 Corpora conficiat, sed cœtum dissupat ollis :
 Inde aliis aliud conjungit, et efficit, omnes
 Res ut convertant formas, mutantque colores,
 Et capiant sensus, et puncto tempore reddant ;
 Ut noscas referre, eadem primordia rerum
 Cum quibus, et quali positura contineantur,
 Et quos inter se dent motus, accipiantque.
 Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina,
 solem
 Significant; eadem fruges, arbusta, animantes.

Enfin nous sommes tous enfans de l'air. L'air est notre père commun ; la terre , notre mère commune : fécondée par les gouttes liquides qu'elle reçoit d'en haut , elle produit à la fois les arbrisseaux , les moissons , les hommes et tous les animaux , puisque c'est elle qui leur fournit à tous les alimens , à l'aide desquels ils nourrissent leurs corps , jouissent de la vie , et la partagent avec une génération nombreuse. C'est pour cela que nous lui avons donné avec raison le nom de *mère*. Les corps sortis de son sein y rentrent une seconde fois , et la matière descendue de l'air est reçue de nouveau dans les plaines éthérées. Si les atomes se détachent sans cesse de la surface des corps , s'ils vous paraissent naître et mourir à chaque instant , ne doutez pas pour cela de leur éternité. La mort , en détruisant les corps , ne touche point aux élémens ; son pouvoir se borne à rompre les tissus , à former de nouveaux assemblages , à changer les formes et les couleurs , à donner ou à reprendre à son gré le sentiment : d'où vous devez concevoir combien il est essentiel d'avoir égard au mélange , à l'arrangement et aux mouvemens réciproques des atomes , puisque les mêmes élémens dont résultent le ciel , la mer , la terre , les fleuves et le soleil , concourent aussi à former les grains , les arbres

1001. *Pro penes legendum necessario arbitror minus aut parum , ut in vulgatis. Fab.*

Quin etiam refert nostris in versibus ipsis,
 Cum quibus, et quali sint ordine quæque locata:
 Si non omnia sint, at multo maxima pars est
 Consimilis; verum positura discrepant hæc.
 Sic ipsis in rebus item jam materiai
 Intervalla, viæ, connexus, pondera, plagæ,
 Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
 Cum permutantur, mutari res quoque debent.

Nunc animum nobis adhibe veram ad rationem.

Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures
 Accidere, et nova se species ostendere rerum.
 Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primum
 Difficilis magis ad credendum constet; itemque
 Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam
 Principio, quod non minuant mirarier omnes
 Paulatim; ut cœli clarum purumque colorem,
 Quemque in se cohibent palantia sidera passim,
 Lunæque, et solis præclara luce nitorem:
 Omnia quæ si nunc primum mortalibus adsint,
 Ex improviseo ceu sint objecta repente;
 Quid magis his rebus poterat mirabile dici,
 Aut minus ante quod auderent fore credere
 gentes?

Nil, ut opinor; ita hæc species miranda fuisset:
 Cum tibi jam nemo fessus satiate videndi
 Susplicere in cœli dignatur lucida templa.
 Desine quapropter novitate exterritus ipsa,

et les animaux. Ainsi, dans ces vers, l'ordre et la combinaison des lettres sont essentiels, parce que les mots composés en partie des mêmes élémens, ne diffèrent que par l'arrangement. Il en est de même des corps de la nature : changez les distances, les directions, les liens, les pesanteurs, les chocs, les rencontres, l'ordre, l'arrangement et la figure des atomes, vous aurez des résultats différens.

Maintenant, ô Memmius ! prêtez l'oreille à la voix de la philosophie. Elle brûle de vous faire entendre des vérités inconnues, et d'exposer à vos yeux un nouvel ordre de choses. Néanmoins, comme il n'y a pas d'opinion si simple qui ne soit difficile à adopter au premier abord, il n'y a pas non plus d'objets si admirables qui ne cessent avec le temps de nous surprendre. Si l'azur des cieux et les brillans flambeaux de la nuit, la lune et le disque pompeux du soleil, présentés aux humains pour la première fois, étonnaient leurs regards par une apparition soudaine, que pourrait offrir la nature de comparable à ce spectacle ? et quelle nation eût osé le croire possible ? Cependant, de ces merveilles, nous en sommes rassasiés ; à peine daignons-nous jeter un coup-d'œil sur la voûte brillante des cieux. Ainsi, Memmius, la nouveauté des objets que je

Exspuere ex animo rationem : sed magis acri
 Judicio perpende , et , si tibi vera videtur ,
 Dede manus ; aut , si falsa est , accingere contra.
 Quærit enim ratione animus , cum summa loci sit
 Infinita foris , hæc extra mœnia mundi ;
 Quid sit ibi porro , quo prospicere usque velit
 mens ,

Atque animi jactus liber quo pervolet ipse.

Principio , nobis in cunctas undique partes ,
 Et latere ex utroque , infra , superaue , per omne
 Nulla est finis , uti docui , res ipsaque per se
 Vociferatur , et elucet natura profundi.
 Nullo jam pacto verisimile esse putandum est ,
 Undique cum vorsus spatium vacet infinitum ,
 Seminaque innumero numero , summaque pro-
 funda

Multimodis volitent æterno percita motu ;
 Hunc unum terrarum orbem , cœlumque creatum ;
 Nil agere illa foris tot corpora materiai ,
 Cum præsertim hic sit natura factus ; et ipsa
 Sponte sua forte offensando semina rerum
 Multimodis , temere , incassum , frustraue ,
 coacta

Tandem cooluerint ea , quæ conjecta repente
 Magnarum rerum fierent exordia semper ,

vous offre, au lieu de vous rebuter, doit réveiller votre attention, afin de peser mes idées, de les embrasser, si elles sont vraies, et de vous armer contre elles, si elles sont fausses. J'examine ce qu'il y a au-delà des limites de notre monde, dans ces immenses régions où l'esprit, libre d'entraves, aime à s'égarer sur les ailes de l'imagination.

Je l'ai déjà dit, ce grand tout est infini; à droite, à gauche, sur votre tête, sous vos pieds, il n'y a point de limites: ainsi l'attestent et la voix de l'évidence, et la nature même de l'infini. Si donc un espace sans bornes s'étend en tout sens; si des germes innombrables, mus de toute éternité, naissent sous mille formes dans ces plaines immenses; est-il probable qu'il n'y ait eu que notre globe et notre firmament de créés, et qu'un si grand nombre d'atomes restent oisifs dans les espaces ultérieurs? surtout si vous considérez que notre monde est l'ouvrage de la nature; que les principes des corps, par leur seule tendance naturelle, sans d'autre guide que le hasard, après mille mouvemens et mille chocs inutiles, se sont enfin réunis, et ont construit les masses particulières auxquelles la mer, la terre,

1060. *Coollescere* valet *concrescere*; *olescere* enim (ut docet Festus) valet *crescere*: quo verbo utitur Lucretius infra. *Lamb.* — Gron. *concrerint*.

Terraï, maris, et cœli, generisque animantum.
 Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
 Esse alios alibi congressus materiaï,
 Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.

Præterea, cum materies est multa parata;
 Cum locus est præsto; nec res, nec causa
 moratur

Ulla; geni debent nimirum, et confieri res.
 Nuuc et seminibus si tanta est copia, quantam
 Enumerare ætas animantum non queat omnis;
 Visque eadem, et natura manet, quæ semina
 rerum

Conjicere in loca quæque queat, simili ratione,
 Atque huc sunt coniecta: necesse est confiteare
 Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
 Et varias hominum gentes, et sæcla ferarum.

Huc accedit, ut in summa res nulla sit una,
 Unica quæ gignatur, et unica, solaque crescat;
 Quin cujusque sient sæcli, permultaque eodem
 Sint genere, in primis animalibus, indice mente.
 Invenies sic montivagum genus esse ferarum,
 Sic hominum genitam prolem, sic denique mutas
 Squammigerum pecudes, et corpora cuncta
 volantum.

Quapropter cœlum simili ratione fatendum est,

le ciel et les animaux doivent leur origine. Vous êtes donc forcé de convenir qu'il a dû se former ailleurs d'autres agrégats , semblables à celui que l'air embrasse dans son enceinte immense.

D'ailleurs , toutes les fois qu'il y a de la matière en abondance , un espace pour la recevoir, nul obstacle pour arrêter son mouvement , il doit nécessairement se former des êtres. Et si , avec cela , le nombre des élémens est tel , que tous les âges des animaux ne puissent suffire à les compter ; s'ils ont , pour se réunir ailleurs , les mêmes facultés et la même nature que les atomes de notre monde ; vous êtes obligé d'avouer que les autres régions de l'espace ont aussi leurs mondes , leurs hommes et leurs animaux divers.

Ajoutez qu'il n'y a point dans la nature d'individu unique de son espèce, qui naisse et croisse isolé , et qui ne fasse partie d'une classe nombreuse : c'est ce que vous remarquez dans les animaux , les féroces habitans des montagnes et les hommes , les muets citoyens de l'onde et les volatiles. La même raison doit nous persuader que

1079. — *In primis animalibus injice mentem ;
Invenies sic montivagum , etc.*

Injice mentem a Lipsio accipi ; et ex his vocibus commoda et digna Lucretio sententia effingi potest.
Creech.

Terramque , et solem , lunam , mare , cætera ,
quæ sunt ,

Non esse unica , sed numero magis innumerali ;
Quandoquidem vitæ depactus terminus alte
Tam manet his , et tam nativo hæc corpore
constant ,

Quam genus omne , quod his generatim rebus
abundat .

Multaque post mundi tempus genitale , diemque
Primigenum maris , et terræ , solisque coortum ,
Addita corpora sunt extrinsecus ; addita circum
Semina , quæ magnum jaculando contulit omne :
Unde mare , et terræ possent augescere ; et unde
Adpareret spatium cœli domus , altaque tecta
Tolleret a terris procul , et consurgeret aer .
Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora distribuuntur , et ad sua sæcla recedunt :
Humor ad humorem , terreno corpore terra
Crescit ; et ignem ignes procudunt , ætheraque
æther ;

Donicum ad extremum crescendi perfica finem
Omnia perduxit rerum natura creatrix :
Ut fit , ubi nihilo jam plus est , quod datur intra
Vitales venas , quam quod fluit , atque recedit .
Omnibus his ætas debet consistere rebus ;
His natura suis refrenat viribus auctum .

le ciel, la terre, le soleil, la lune, la mer et les autres corps de la nature, bien loin d'être des individus uniques, sont infinis en nombre, puisque leur durée est limitée, et qu'ils sont soumis à la naissance, comme toutes les espèces que nous voyons généralement composées d'un grand nombre d'individus.

En effet, après la naissance du monde et la formation de la terre, de la mer et du soleil, le grand tout, par ses émissions, déposa un grand nombre d'atomes et de semences autour de notre monde, et hors de ses limites : c'est de là que l'océan et la terre solide tirent leur accroissement, c'est de là que le ciel emprunte la matière dont il entretient ses palais si élevés au-dessus de notre globe ; c'est enfin de là que l'air se renouvelle sans cesse. De tous les points de l'espace, ces recrues d'atomes sont distribuées par le choc aux substances analogues à leur nature : l'eau se joint à l'eau, la terre à la terre, le feu au feu, l'air à l'air, jusqu'à ce que la nature, cette ouvrière universelle, ait conduit tous les êtres à leur dernier terme ; ce qui arrive quand les restitutions se font dans la même proportion que les pertes. Alors la vie reste un moment en équilibre, et la nature met un frein à ses accroissemens.

Nam quæcunque vides hilaro grandescere
adauctu,

Paulatimque gradus ætatis scandere adultæ,
Plura sibi assumunt, quam de se corpora mittunt;
Dum facile in venas cibus omnis diditur; et dum
Non ita sunt late dispersa, ut multa remittant;
Et plus dispendi faciant, quam vescitur ætas.
Nam certe fluere, ac decedere corpora rebus
Multa, manus dandum est: sed plura accedere
debent,

Donicum olescendi summum tetigere cacumen.
Inde minutatim vires, et robur adultum
Frangit, et in partem pejorem liquitur ætas.
Quippe etenim quanto est res amplior, augmine
dempto,

Et quo latior est; in cunctas undique partes
Pluria eo dispergit, et a se corpora mittit.
Nec facile in venas cibus omnis diditur eii;
Nec satis est, proquam largos exæstuat æstus,
Unde queat tantum suboriri, ac suppeditare,
Quantum opus est, et quod satis est, natura
novare.

Jure igitur pereunt, cum rarefacta fluendo
Sunt; et cum externis succumbunt omnia plagis:
Quandoquidem grandi cibus ævo denique defit;
Nec tuditantia rem cessant extrinsecus ullam
Corpora conficere, et plagis infesta domare.

Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi

En effet les corps que vous voyez par d'heureux progrès s'élever lentement à l'état de maturité, acquièrent plus qu'ils ne dissipent; parce qu'alors toute la substance des alimens circule avec facilité dans les veines, et que les conduits disséminés ne sont pas assez larges pour dissiper un grand nombre de parties, et dépenser par là plus qu'ils ne reçoivent. Il faut convenir que nos corps font des pertes considérables; mais ils les réparent avec usure, jusqu'au terme de leur accroissement. Alors les forces se perdent insensiblement, la vigueur s'épuise, et l'animal va toujours en déclinant. Ces émanations sont d'autant plus abondantes, quand l'accroissement est parvenu à son dernier période, que les corps ont plus de masse et d'étendue. Les alimens ne se répandent plus en entier ni avec facilité dans les veines, et la nature n'est pas assez riche pour réparer les flots de matière qui s'écoulent sans cesse du corps de l'animal. Il faut donc alors que la machine périclite, étant moins dense à cause de ses émanations, et plus faible contre les attaques extérieures: car, dans la vieillesse, la nourriture vient enfin à lui manquer; et, dans cet état d'affaissement, les objets du dehors ne cessent de la tourmenter et de la fatiguer par leurs chocs destructeurs.

Ainsi les voûtes de notre monde, assaillies de

Expugnata dabunt labem, putresque ruinas.
 Omnia debet enim cibus integrare novando,
 Et fulcire cibus, cibus omnia sustentare.
 Nequicquam, quoniam nec venæ perpetiuntur
 Quod satis est, neque, quantum opus est, natura
 ministrat.

Jamque adeo affecta est ætas; effetaque tellus
 Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit
 Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora
 partu.

Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla su-
 perne

Aurea de cœlo demisit funis in arva;

Nec mare, nec fluctus plangentes saxa crea-
 runt:

Sed genuit tellus eadem, quæ nunc alit ex se.

Præterea nitidas fruges, vinetaque læta

Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit;

Ipsa dedit dulces fetus, et pabula læta:

Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta la-
 bore;

Conterimusque boves, et vires agricolarum;

1132. Immerito versum *Et fulcire* etc. expungi volunt Creech et Lambinus, ob depravatam passim lectionem, quæ ex Codd. Lugd. Bat. clara et perspicue vera a nobis est reposita. *Haverc.*

1135. *Affecta*. Lambinus præfert *fracta*.

tous côtés, tomberont elles-mêmes en ruines, et deviendront la proie de la corruption. Car tous les corps ont besoin d'être réparés et renouvelés par des alimens, des sucs nourriciers, qui soutiennent l'édifice entier de la machine. Mais ce mécanisme ne peut durer éternellement; parce que, d'un côté, les conduits par où se filtrent les alimens ne sont pas toujours en état d'en recevoir autant qu'il en faudrait, et que, de l'autre, la nature se lasse de fournir sans cesse aux réparations. En effet notre monde est déjà sur son déclin, nous voyons déjà les rides de la vieillesse gravées sur ce vaste corps; la terre épuisée n'enfante plus qu'avec peine de chétifs animaux, elle dont le sein fécond créa jadis toutes les espèces vivantes, et construisit les flancs robustes des bêtes féroces. Car je ne croirai pas qu'une chaîne d'or ait descendu les animaux du ciel dans nos plaines, ni qu'ils aient été produits par les flots qui se brisent contre les rochers: la même terre qui les nourrit aujourd'hui, leur donna la naissance autrefois. C'est elle qui créa pour les mortels, et qui leur offrit d'elle-même les humides pâturages, les moissons jaunissantes et les rians vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui ces mêmes productions aux efforts de nos bras: le taureau maigrit sous le joug, le

Conficimus ferrum vix arvis suppeditati :
 Usque adeo pereunt fetus, augentque labores.
 Jamque caput quassans grandis suspirat arator
 Crebrius incassum magnum cecidisse laborem:
 Et cum tempora temporibus presentia confert
 Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis ;
 Et crepat, antiquum genus ut pietate repletum
 Perfacile angustis tolerarit finibus ævum ;
 Cum minor esset agri multo modus ante viritim :
 Nec tenet, omnia paulatim tabescere, et ire
 Ad scopulum spatio ætatis defessa vetusto.

Quæ bene cognita si teneas, natura videtur
 Libera continuo, dominis privata superbis,
 Ipsa sua per se sponte omnia diis agere experts.
 Nam, proh sancta deum tranquilla pectora pace,
 Quæ placidum degunt ævum, vitamque serenam!
 Quis regere immensi summam, quis habere
 profundi

Indu manu validas potis est moderanter ha-
 benas?

Quis pariter cœlos omnes convertere? et omnes
 Ignibus ætheriis terras suffire seraces?

Omnibus inque locis esse omni tempore præsto?
 Nubibus ut tenebras faciat, cœlique serena

1147. Gifanius legit: — *Et vires agricolarum Conficimus; seris vix arvis suppeditati.*

1148. *Pereunt.* Palmerius *parcunt* fetus, id est, parcius redduntur, et augentur labores. Creech,

cultivateur s'épuise à la charrue , les mines produisent à peine assez de fer pour déchirer le sol ; et la récolte va toujours en diminuant , comme la fatigue en augmentant. Le vieux laboureur , secouant sa tête chauve , raconte en soupirant combien de fois ses pénibles travaux ont été frustrés : il compare le temps passé avec le présent , il envie le sort de ses pères ; il parle sans cesse de ces siècles fortunés où l'homme , plein de respect pour les dieux , vivait plus heureux avec moins de terres , et recueillait des moissons abondantes de son modique héritage : il ne voit pas que tous les corps vont en dépérissant , et que le temps est l'écueil fatal où tous les êtres font naufrage.

Si ces vérités sont bien gravées dans votre esprit , la nature devient libre ; elle secoue le joug de ses maîtres superbes , et gouverne elle-même son empire sans en répondre aux dieux. Grands dieux , âmes augustes , dont la vie est un calme éternel ! qui d'entre vous donne des lois à l'univers , et tient dans ses mains les rênes du grand tout ? Qui d'entre vous fait rouler à la fois tous les cieux , fait éprouver à la terre les influences des astres , et suffit en tout temps à tous les besoins particuliers ? Qui d'entre vous suspend les nuages ténébreux , fait gronder le

222 T. LUCRETII LIB. II. 1169
Concutiat sonitu? tum fulmina mittat, et ædes
Sæpe suas disturbet, et in deserta recedens
Sæviat exercens telum, quod sæpe nocentes
Præterit, exanimatque indignos, inque me-
rentes?

FINIS LIBRI SECUNDI.

tonnerre, et lance la foudre, cette flamme aveugle qui souvent consutne vos propres temples, exerce vainement sa fureur dans les déserts, et passe à côté des coupables pour aller frapper une tête innocente ?

FIN DU LIVRE SECOND.

NOTES

DU

LIVRE SECOND.

Pag. 124, v. 17. VOICI la construction de ces trois vers, que personne ne paraît avoir bien entendus : *Nonne viderè est naturam nihil aliud latrare, nisi ut, cum dolor absit a corpore, ipsa (natura) fruatur mente (prædita) jucundo sensu, semota (iterum natura) cura et metu?* « Ne voyez-vous pas » que la nature ne demande rien, sinon que, le » corps étant à l'abri de la douleur, elle jouisse » d'une âme affectée de sensations agréables, et » exempte de soucis et de craintes? » Cette construction est claire : *natura* est évidemment le nominatif de *fruatur*, et le substantif de *semota*. Il ne fallait pas se mettre à la torture § comme ont fait tous les commentateurs, en suppléant *ut qui* ou *ut cui* à *ut cum*, *mensque* à *mente*, et *semotu* à *semota*.

Pag. 128, v. 64. Ce vers ne pourrait-il pas signifier aussi que les atomes continueraient de descendre dans le vide pendant l'éternité, sans jamais s'arrêter, s'il ne survenait d'autres atomes qui, en les choquant latéralement, les détournassent de leur direction perpendiculaire? C'était là en effet la doc-

trine d'Épicure ; voilà pourquoi il combattait avec tant d'opiniâtreté pour l'infinité de l'espace. Il sentait de quelle conséquence il était pour son système que les atomes ne pussent jamais ni perdre tout à fait, ni même ralentir tant soit peu leur mouvement : aussi prétendait-il non seulement que les atomes, abandonnés à eux-mêmes, continueraient de tomber dans le vide pendant l'éternité, mais encore que, poussés par un choc étranger, ils ne cesseraient point de suivre cette direction accidentelle, à moins qu'une nouvelle impulsion ne les fit changer de route. Il faut remarquer que *mobilitas* ne signifie proprement que la faculté de se mouvoir, quoique souvent il s'emploie pour exprimer la rapidité du mouvement ; et c'est dans ce dernier sens que Lucrèce s'en servira plus bas, p. 134, v. 141 :

*Nunc, quæ mobilitas sit reddita materiai
Corporibus.*

Pag. 130, v. 79. Lucrèce combat ici Aristote^l, qui supposait la matière *inerte*, comme il la croyait sans forme, et qui attribuait à cette même *inertie* la cause de toutes les transformations de la nature. Épicure, au contraire, veut que la matière soit toujours en mouvement :

*Nimirum nulla quies est
Reddita corporibus primis per intane profundum.
Lib. II, p. 130, v. 94 et 95.*

Il en distingue de deux espèces ; le mouvement de pesanteur, ou *la gravitation*, qui s'exerce de haut en

bas, et qui est une qualité inhérente à la nature même de l'atome; et le mouvement de réflexion, qui n'est qu'accidentel, qui s'exerce en tout sens, et qui tient, selon Epicure, à la solidité et à la dureté des atomes:

Neque enim mirum, durissima quæ sint.

Lib. II, p. 130, v. 86.

Ainsi la raison même qui devrait empêcher les atomes de se réfléchir, est précisément celle sur laquelle on appuie leur élasticité: chacun de ces deux mouvemens se subdivisait en deux autres, comme nous aurons occasion de le remarquer par la suite.

Pag. 132, v. 97. C'est là la subdivision du mouvement reflexe; elle n'est relative qu'à la distance plus ou moins considérable à laquelle les atomes sont renvoyés par le choc. Quand la répercussion est considérable, elle s'appelle *πληγή* quand elle n'écarte que peu les atomes, et les réunit sous le choc, elle se nomme *παλμός*. C'est Epicure lui-même qui lui donne cette distinction. (Vid. Diog. Laer. lib. X; vid. etiam Gassend. tom. I, p. 216.)

Pag. 138, v. 182. Lucrèce développe cette idée au commencement du cinquième chant.

Pag. 140, v. 209. Ce n'est pas pour se conformer au langage populaire que Lucrèce fait tomber les étoiles: il ne parle pas ici comme poète, mais comme physicien; et c'est mal entendre sa doctrine, que

de rendre ; comme quelques-uns, *stellas par des feux nocturnes*. Epicure était réellement dans cette opinion : persuadé que le soleil , la lune et les étoiles ne sont pas plus gros qu'ils ne nous le paraissent , il devait en conclure que ces vapeurs enflammées que nous voyons tomber la nuit , sont de vraies étoiles. Cette physique , si misérable pour un génie comme Epicure , et dont Gassendi le justifie assez mal , est combattue par Pline le Naturaliste et par Sénèque : *Nec aliquem exstingui decidua significant..... Illa nimio alimento tracti humoris igneam vim abundantia reddunt , cum decidere creduntur ; ut apud nos quoque id luminibus accensis , liquore olei notamus accidere*. Plin. lib. II , cap. 7. — *Illud enim stultissimum est existimare aut stellas decidere , aut transilire , aut aliquid illis auferri et abradi : nam si hoc fuisset , jam defuissent*. Senec. Nat. Quæst. lib. I , cap. 1.

Ibid. v. 216. Voici un des côtés les plus faibles du système d'Epicure : aussi est-ce par là que tous ses adversaires l'ont attaqué. (Vid. Cic. I , *de Fin.* ; *de Fato* .) Ils avaient à la vérité beau jeu : ils combattaient une supposition gratuite que Lucrece n'appuie sur aucune raison , sinon que la déclinaison des atomes est nécessaire à son système , que sans elle il ne peut expliquer la formation d'aucun être. Mais les adversaires d'Epicure étaient-ils en droit de faire sonner si haut leur victoire ? n'avaient-ils pas à craindre qu'il n'usât de représailles , et ne les attaquât eux-mêmes sur la tendance vers un centre commun , qu'ils supposaient dans les corps tout aussi

gratuitement. Si, comme on le croit communément, les anciens reconnaissaient tous une matière pré-existante, ne devaient-ils pas dès lors même avouer son infinité, puisque, ne devant l'être qu'à elle-même, elle ne pouvait être bornée par rien? L'univers devait donc être infini, selon leur doctrine: admettre le principe, et rejeter la conséquence, eût été folie ou mauvaise foi. Si donc Epicure les eût pressés sur cette tendance vers un centre commun, n'auraient-ils pas été aussi embarrassés à expliquer ce que c'est que ce centre, qu'Epicure l'était à rendre raison de la déclinaison de ses atomes?

Pag. 144, v. 251. On est surpris qu'Epicure fonde la liberté humaine sur la déclinaison des atomes; on demande si cette déclinaison est nécessaire, ou si elle est simplement accidentelle. Nécessaire, comment la liberté peut-elle en être le résultat? accidentelle, par quoi est-elle déterminée? Mais on devrait bien plutôt être surpris qu'il lui soit venu en idée de rendre l'homme libre dans un système qui suppose un enchaînement nécessaire de causes et d'effets: c'était une recherche assez curieuse que la raison qui a pu faire d'Epicure l'apôtre de *la liberté*. Ne trouvant pas cette raison dans ses principes mêmes, il fallait la chercher hors de son système: je crois en entrevoir quelques traces dans la définition que donne ici Lucrèce de la liberté, et en particulier dans ce vers,

Fatis avolsa voluntas,

cette volonté arrachée au destin. Le but d'Epicure était de rendre l'homme indépendant du destin: le

destin, cet être abstrait, moitié philosophique et moitié théologique, dont les païens n'avaient que des idées fort confuses, qu'on prenait, s'il en faut croire Sénèque, tantôt pour un dieu, tantôt pour la nature elle-même, était, dans toutes les anciennes religions, une divinité destructive du libre arbitre, qui déterminait irrésistiblement les volontés humaines, et qui punissait avec une sévérité barbare les crimes qu'elle-même avait fait commettre. C'était pour détourner le cours de cette fatalité que les hommes immolaient des victimes, élevaient des autels, construisaient des temples, instituaient tous les jours de nouvelles cérémonies religieuses, quoique bien persuadés qu'ils ne pouvaient avec leurs sacrifices changer les arrêts irrévocables de la destinée : on était donc esclave dans toutes ces religions. Voilà pourquoi Epicure regarda le dogme de la liberté comme un des dogmes distinctifs de l'athéisme, et voulut remporter la victoire sur le destin, en lui ravissant, pour ainsi dire, la liberté humaine dont il s'était emparé : voilà ce que veut dire Lucrèce par ces mots,

Fatis avolsa voluntas.

Pag. 150, v. 333. Lucrèce ayant déjà traité de quelques-unes des qualités des atomes ; savoir, de leur solidité, de leur indivisibilité et de leur éternité dans le premier livre, et, dans celui-ci, de leur pesanteur et des lois de leurs mouvemens, il serait ridicule de lui faire dire, *Passons maintenant aux qualités des atomes*, qui est le sens qu'on donne communément à ces deux vers. Voici comme on doit

en faire la construction : *Nunc age, percipe jam qualia sint deinceps cunctarum rerum exordia* ; que je traduis , *Passons maintenant aux autres qualités des atomes.*

Ibid. v. 335. Lucrèce dit ici que les atomes sont doués d'une multitude incroyable de figures. Quelques pages plus bas (p. 162), il dit précisément le contraire, et assure que des corpuscules aussi petits que les atomes ne peuvent pas être susceptibles d'un grand nombre de figures :

*Namque in eadem una cujuscuque brevitatem
Corporis, inter se multum variare figuram
Non possunt.*

Voilà deux passages contradictoires entre lesquels il faut opter. Gassendi, qui sûrement entendait bien la philosophie d'Épicure, soutient que le nombre des figures est incroyable dans les atomes : mais le passage du premier livre, dont il s'appuie principalement,

*At rerum quæ sunt primordia, plura abhibere
Possunt, unde queant variæ res quæque creari.*

ne signifie pas, comme nous l'avons déjà vu (p. 115,) que les figures des atomes sont en beaucoup plus grand nombre que les lettres de l'alphabet ; mais que les atomes, outre la figure, sont encore aidés, pour la formation des corps, par un grand nombre d'autres circonstances, qui doivent jeter une grande

variété dans les résultats. Quant aux figures des atomes, Lucrèce, bien loin d'en reconnaître un grand nombre, ne paraît pas même en admettre plus de trois ou quatre espèces :

*Fac enim minimis e partibus esse
Corpora prima tribus, vel paulo pluribus auge.*

Lib. II, pag. 162, v. 484 et 485.

D'ailleurs la raison qu'apporte Lucrèce de la différente configuration des atomes, ne prouve rien du tout, si l'on veut y faire attention ; puisque tous les corps qui nous affectent, quelque déliés qu'on les suppose, sont déjà dans un état de composition : c'est la doctrine d'Epicure. Les élémens de la lumière même, ce corps si subtil, ne sont, suivant Lucrèce, que de petites masses, de petits faisceaux d'atomes :

*Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,
Sed complexa meant inter se, conque globata.*

Lib. II, p. 136, v. 152.

Je ne parle pas d'une autre raison qu'Epicure ne soupçonnait pas, et qui par conséquent ne peut être d'aucun poids pour déterminer quels ont été ses sentimens : c'est qu'avec une matière homogène, telle que l'admettait Epicure, il est nécessaire non seulement que les atomes aient la même figure, mais encore que toutes leurs autres circonstances soient communes, qu'ils se pénétreut, qu'ils s'identifient, etc.

On peut opposer la même difficulté au système de Spinoza , qui n'admettait qu'une seule substance dans l'univers ; sentiment contraire à l'expérience et à la raison.

Voilà en peu de mots les raisons pour lesquelles je me suis cru en droit de choisir celle des deux opinions énoncées par Lucrèce qui m'a paru la plus conforme au système d'Epicure : j'ai réduit les figures des atomes à un petit nombre , et je me suis permis d'omettre dans ma traduction le *quam longe* et le *multigenis* de Lucrèce.

Ibid. v. 337. Le sens du premier de ces deux vers demande une virgule après *multa* , et non pas après *parum* , comme on la trouve dans toutes les éditions de Lucrèce : la construction est , *Non quod multa prædita sint forma parum simili (dissimili)*.

Quant au second vers , il est très embarrassant , et contredit manifestement toute la doctrine d'Epicure , si on le fait rapporter aux atomes , comme la construction et l'ordre grammatical de la phrase paraissent l'exiger. Car alors ce vers signifierait que les atomes ne sont jamais parfaitement semblables en tout : d'où il résulterait qu'Epicure admettait l'hétérogénéité de la matière , et croyait qu'il était impossible que deux atomes eussent jamais une parfaite conformité ; ce qui est entièrement opposé à ses principes. Il était persuadé , au contraire , que ce sont les mêmes atomes qui , diversement arrangés , forment le ciel , la mer , la terre , les fleuves , le soleil , les moissons , les arbres et les animaux :

*Namque eadem coelum, mare, terras, flumina,
solem.*

Constituunt; eadem fruges, arbusta, animantes.

Lib. I, p. 70, v. 820 et 821.

Ce ne peut donc pas être aux atomes que se rapporte ce vers : il est nécessaire que Lucrèce parle des corps mêmes, des agrégats d'atomes. Cette conjecture qui éclaircit cet endroit si obscur, est appuyée sur un autre passage de ce même livre, p. 180, v. 693, où le même vers,

Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant,

est répété, et se rapporte manifestement aux corps. En général, ces quatre vers,

Nunc age, jam deinceps, etc.

sont très-embrouillés; ils présentent un grand nombre de contradictions, que les commentateurs n'ont pas senties, bien loin de les avoir éclaircies : je crois que, de la manière dont je les ai traduits, ils présentent un sens raisonnable, et satisfont à tous les points de la doctrine d'Epicure.

Pag. 152, v. 344. *Loca lætantia aquarum* ne veut pas dire autre chose que les lieux où il y a de l'eau, *loca quæ lætantur aquis*, comme Horace a dit *amicos Baccho colles*.

Pag. 158, v. 430. La fécule, *ſæx*, *lie*, est une substance réduite en poudre, lavée plusieurs fois, et séchée, telle que la fécule de la racine de bryone, l'amidon, qui est la fécule du froment. Comment une

pareille substance , privée d'une grande partie de ses principes actifs et savoureux , peut-elle produire ce chatouillement agréable que décrit ici le poète ? Faut-il supposer le texte corrompu , et lire *Ferula* au lieu de *Fœcula* ? On ne sera pas plus avancé : la plante nommée *fêrûle* est fade , dégoûtante , et par conséquent incapable de produire l'effet dont parle Lucrèce.

Enfin est-il séant de traduire , avec le baron des Coutures , *fœcula* par *la fiente* , et de dire que les particules qui s'en exhalent , chatouillent agréablement l'organe ? Je doute qu'on veuille se prêter au goût de ce traducteur.

L'aulnée , *inula* , ou *enula campana* , est à la vérité une belle plante dont la tige s'élève fort haut , et dont la fleur de couleur d'or a la forme d'une cloche ; mais elle est en même temps d'une odeur désagréable , d'une saveur âcre et amère , comme le dit Horace , lib. II , Sat. II , v. 41 :

Mala copia quando

*Ægrum sollicitat stomachum ; cum rapula plenus
Atque acidus mavult inulas.*

Et Sat. VIII , v. 51 :

*Erucas virides , inulas ego primus amaras
Monstravi incoquere.*

C'est un fort bon stomachique , mais un fort mauvais manger. Convenons donc franchement que nous n'entendons point ce que veut dire ici Lucrèce , ou plutôt que nous n'entendons rien du tout à la botanique , non plus qu'à la chymie des anciens.

Pag. 162, v. 482. Ce passage paraîtrait faire entendre que Lucrèce suppose tous les atomes de la même grandeur, comme il les suppose de la même matière : mais il vaut mieux croire ce vers altéré et corrompu, que d'en tirer une induction aussi contraire au système d'Epicure. Il suffit d'avoir lu ce qu'a dit précédemment Lucrèce de la manière dont les objets agissent sur nos organes, pour être convaincu qu'il est nécessaire, dans ses principes, qu'il y ait des atomes plus grands et d'autres plus petits : ce n'est que par leurs différentes grosseurs qu'il explique pourquoi la lumière pénètre le verre, tandis que l'eau ne peut s'ouvrir un passage à travers ses pores. On verra dans la suite que les élémens de l'âme sont, suivant lui, les plus petits atomes de la nature, et que ceux dont résultent les simulacres de la vision, sont d'une ténuité inconcevable. On doit même avoir remarqué que la différence des figures des atomes tient, dans les principes d'Epicure, à la différence de leur grandeur ; c'est dans ce sens-là qu'on doit entendre les vers 484 et 485 de la même page :

*Fac enim minimis e partibus esse
Corpora prima tribus, vel paulo pluribus auge.*

Au reste, si on objecte à Epicure que les atomes les plus gros deviennent divisibles, et perdent dès lors leur qualité d'atomes, il répond que, bien que les atomes soient des corpuscules insensibles à l'œil, et d'une ténuité incroyable, ce n'est pourtant pas précisément sur leur petitesse qu'est fondée leur indivisibilité, comme le prétendaient les atomistes,

ses prédécesseurs, mais sur leur solidité, leur privation de vide. Si on lui objecte, en second lieu, que les différentes figures des atomes nuisent encore à leur indivisibilité, parce que leurs pointes, leurs angles, leurs *ramuscules* peuvent plus facilement se briser à cause de leur petitesse; il répond que ces particules saillantes, étant dépourvues de vide, aussi bien que la masse même de l'atome, ne courent aucun risque, puisque ce n'est qu'à la faveur du vide que la dissolution des corps peut se faire.

Pag. 166, v. 528. J'ai été obligé de m'écarter ici du texte, parce que, quoique ce début

*Quod quoniam docui, nunc suaviloquis, age,
paucis*

Versibus ostendam,

paraisse annoncer un nouvel objet, une nouvelle vérité à prouver; ce n'est pourtant que la suite du même raisonnement, une seconde preuve sur laquelle Lucrèce appuie l'infinité des atomes dans chaque classe de figures. Cette seconde raison, c'est que les atomes ne suffisent à l'entretien de l'univers qu'en vertu de leur infinité, *ex infinito*: car c'est là le sens d'*ex infinito*. Le rendre par *ex æterno*, comme ont fait les commentateurs, c'est ôter au raisonnement du poète le mot le plus essentiel: on n'entend plus rien à ce qu'il veut dire.

Pag. 172, v. 598. La terre, dit Lucien, fut la première qui rendit des oracles à Delphes: le langage des oracles était obscur et énigmatique. Lucien

ne voudrait-il pas nous apprendre par là que ce fut la manière secrète et mystérieuse dont la terre procède dans ses différentes productions, qui porta les hommes à en faire une déesse, et à lui adresser leurs hommages ? N'est-ce pas là ce que veut dire Lucrece par ce vers si sublime, que nous expliquerons dans une note de ce livre, pag. 241,

Munificat tacita mortales muta salute ?

N'était-ce pas là enfin la cause de ce silence mystérieux qui régnait dans les cérémonies secrètes de la bonne déesse ? En effet, en y réfléchissant, on se convaincra que ce fut plus l'ignorance que la crainte, qui multiplia si fort les dieux du paganisme : l'homme, né orgueilleux, se console, pour ainsi dire, de sa faiblesse, en regardant comme surnaturel tout ce qu'il ne conçoit pas. Les premiers hommes, barbares, grossiers, occupés de l'unique soin de se procurer leur nourriture, jouissaient des productions de la terre, sans lui demander par quel mécanisme intérieur elle avait accru et développé les germes abandonnés à sa fécondité. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que les laboureurs, ces hommes infatigables, qui coopèrent tous les jours avec la terre pour la subsistance du genre humain, sont, de tous les hommes, ceux qui connaissent le mieux les résultats, et qui ignorent le plus les procédés intérieurs ? Mais quand la philosophie, qui n'était dans l'origine que la théologie même, eut commencé l'étude de la nature par l'examen des objets les plus voisins et les plus familiers ; quand elle eut remarqué dans

toutes les productions terrestres un enchaînement de causes et d'effets concourant à un même but, soumis à des lois constantes et invariables, et portant le caractère d'un plan sage et réglé; quand, voulant sonder plus avant, elle se fut aperçue que la faiblesse des organes humains ne pouvait suivre une marche aussi fine et aussi délicate, ni suffire à tant de détails compliqués, à tant de nuances imperceptibles; l'intelligence divine devint alors, pour ainsi dire, le supplément de l'intelligence humaine. On crut que la terre était douée d'une raison surnaturelle; on l'adora comme une divinité bienfaisante, qui daignait présider à tant d'opérations admirables, pour le bonheur des mortels: son intelligence fut révérée sous les noms de *forme*, de *nature plastique*, d'*âme divine*. Bientôt elle fut subdivisée en autant d'intelligences particulières, qu'elle renfermait de différentes productions dont le mécanisme était ignoré: de là les Nymphes, les Faunes, les Sylvains, etc.; de là enfin les métamorphoses, et la métempsycose; qui n'est elle-même qu'une métamorphose renversée.

Pag. 174, v. 614. Les Galles étaient des prêtres de Cybèle, dont la Phrygie inondait tout l'empire romain: les anciens nous les ont représentés comme des vagabonds, des fanatiques et des misérables dont on craignait souvent la fureur. Ils portaient tous la petite image de la mère des dieux, ils allaient quêter pour la déesse; ils jouaient des gobelets, et faisaient le métier de devins ou de diseurs de bonne aventure. Leur castration, ou, si l'on veut, leur circoncision

en l'honneur d'Atys, et leur point de réunion à Hiérapolis, les font regarder comme un reste de quelque ancien ordre de Pénitens, s'il en faut croire l'auteur de l'Antiquité dévoilée, tom. I, lib. II, ch. 2.

Ibid. v. 618. Le *tympanum* était un cuir mince, étendu sur un cercle de bois ou de fer, que l'on frappait à peu près de la même manière que font encore à présent nos Bohémiens : quelques auteurs dérivent ce mot de *τύπαιν*, frapper ; Vossius le tire de l'hébreu *toph*. Il est du moins certain que l'invention des *tympanum* vient de la Syrie, selon la remarque de Juvénal :

*Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes
Et linguam et mores et cum tibicine chordas
Obliquas, nec non gentilia tympana secum
Vexit.*

Ils étaient fort en usage dans les fêtes de Bacchus et de Cybèle, comme l'on voit par ces vers de Catulle :

*Cybeles Phrygiæ ad nemora deæ
Ubi cymbalum sonat, ubi tympana rebound.*

Hérodien, parlant d'Héliogabale, dit qu'il lui prenait souvent des fantaisies de faire jouer des flûtes, et de faire frapper des *tympanum*, comme s'il avait célébré les Bacchanales.

Ibid. L'instrument que les Latins appelaient

cymbalum, et les Grecs κύμβαλον, était d'airain, comme nos tymbales, mais plus petit, et d'un usage différent : Cassiodore et Isidore les appellent *acétabule*, c'est-à-dire, l'emboîture d'un os, la cavité ou la sinuosité d'un os, dans laquelle un autre os s'emboîte ; parce qu'elle ressemblait à cette sinuosité. C'est encore pour cela que Properce les appelle des instrumens d'airain qui sont ronds, et que Xénophon les compare à la corne d'un cheval, qui est creuse. Les cymbales avaient un manche attaché à la cavité extérieure ; ce qui fait que Pline les compare au haut de la cuisse, et d'autres à des fioles : on les frappait l'une contre l'autre en cadence, et elles formaient un son très-aigu. Selon les païens, c'était une invention de Cybèle : de là vient qu'on en jouait dans ses fêtes et dans ses sacrifices ; hors de là, il n'y avait que des gens mous et efféminés qui jouassent de cet instrument. On en a attribué l'invention aux Curètes et aux habitans du mont Ida dans l'île de Crète : il est certain que ceux-ci, de même que les Corybantes, milice qui formait la garde des rois de Crète, les Telchiniens, peuple de Rhodes, et les Samothraces ont été célèbres par le fréquent usage qu'ils faisaient de cet instrument, et leur habileté à en jouer. Voy. l'Encyclopédie, au mot *Cymbale*.

Ibid. v. 619. Le cornet était un instrument à vent dont les anciens se servaient à la guerre. Les cornets faisaient marcher les enseignes sans les soldats, et les trompettes, les soldats sans les enseignes : les cornets et les clairons sonnaient la charge et la retraite ; les trompettes et les cornets animaient les trou-

pes pendant le combat. Ceux qui sont curieux de connaître la facture de cet instrument, peuvent consulter l'Encyclopédie, à l'article *Cornet*, dont cette note est tirée.

Ibid. v. 620. Le mode phrygien est un des quatre principaux et plus anciens modes de la musique des Grecs. Le caractère en était fier, ardent, impétueux, véhément, terrible : aussi était-ce, selon Athénée, sur le ton ou mode phrygien que l'on sonnait les trompettes et les autres instrumens militaires. Ce mode inventé, dit-on, par Marsyas, Phrygien, occupe le milieu entre le lydien et le dorien, et sa finale était à un ton de distance de l'un et de l'autre.

Ibid. v. 625. Ce vers est d'une noblesse et d'une énergie qu'il est bien difficile de faire passer en français : si je n'ai pas réussi à le faire sentir, j'essaierai du moins de le faire entendre. *Munus* était un terme consacré dans la langue latine pour désigner les spectacles gratuits qu'on donnait autrefois au peuple romain : ainsi, par le mot *munificare*, qui est la même chose que *munus facere*, Lucrèce veut dire que la terre présentait de grands spectacles aux hommes.

Les mots *tacita* et *muta*, qui présentent une idée si opposée, font avec *munificat* un contraste plein de sens et de vérité. Voici donc les deux tableaux que Lucrèce réunit dans un même vers. D'un côté la terre semble faire parade des biens qu'elle prodigue aux hommes par la magnificence avec laquelle on la voit revêtir les prairies de verdure, émailler les

gazons de fleurs, étendre partout les tapis les plus riches et les plus variés, colorer du plus vif incarnat les fruits de toute espèce, élever jusqu'aux cieux la cime des plus grands arbres, enfin s'étudier, pour ainsi dire, à parer tous les points de sa surface avec l'art le plus recherché. Mais, d'un autre côté, les moyens qu'elle emploie pour opérer toutes ces merveilles, elle nous les cache avec le plus grand soin : nous ne voyons ni les progrès lents des racines dans le sein de la terre, ni le développement des germes, ni la sécrétion des molécules nutritives, ni l'introduction des sucs nourriciers dans les conduits des végétaux, ni la circulation de ces mêmes sucs dans la tige des plantes ou le tronc des arbres. La terre a donc, pour ainsi dire, comme la philosophie ancienne, sa partie exotérique qu'elle étale avec faste aux regards de tout le monde, et sa partie *ésotérique* qu'elle tient en réserve, et cache à l'œil même le plus attentif.

Voilà probablement la raison pour laquelle, dans le culte de Cybèle, il y avait à la fois et des fêtes d'appareil, telles que la procession solennelle que décrit ici Lucrèce, et des mystères cachés dont les profanes étaient exclus, et dont le secret était la première loi.

Ibid. v. 629. Les *Curètes* étaient regardés comme les plus anciens ministres de la religion. On les représente comme des hommes livrés à la contemplation : ils étaient, dit-on, en Crète ce que les Mages étaient en Perse, les Druides dans les Gaules, les Saliens et les Sabins chez les Romains. On leur attribue l'in-

vention de quelques arts et de quelques danses sacrées, qu'ils faisaient tout armés au bruit des cris tumultueux, des tambours, des flûtes, des sonnettes. Ils frappaient avec des épées sur des boucliers; ce qui les remplissait d'une fureur divine, qui en imposait au peuple épouvanté: c'est là, selon Strabon, ce qui leur fit donner le nom de Corybantes. Il y en avait en Crète, en Phénicie, en Phrygie, à Rhodes, et par toute la Grèce. Lucien dit qu'ils se faisaient des incisions. Les uns couraient échevelés par les précipices, d'autres hurlaient et frappaient sur des tambours et des tymbales: enfin ils se mutilaient en l'honneur de Cybèle, désespérée de la mort de son Atys; ils observaient outre cela des jeûnes rigoureux, dans lesquels ils ne se permettaient pas même de manger du pain. *Voy. Antiq. dévoilée, tom. I, lib. II, ch. 2.*

Pag. 184, v. 747. Ce vers, qui est écrit avec toute la précision et la propriété d'expression possible, veut dire mot à mot: *Après vous avoir convaincu que cela arrive, je vais vous prouver que cela est essentiel.* Le mot *fieri* a rapport à l'expérience qui juge par les *faits*: le mot *esse* a rapport au raisonnement qui calcule les possibilités d'après l'*essence* connue des choses. *Vinco* convient encore à l'expérience qui convainc les esprits, qui triomphe de l'assentiment; et *docebo*, à la marche méthodique du raisonnement.

Pag. 190, v. 809. Ce vers est remarquable en ce qu'il fait voir qu'Epicure ne regardait la vision que

comme un tact d'une certaine espèce : on verra, dans le quatrième livre, que les autres sensations sont aussi rapportées au tact dans son système. Le tact est donc, suivant lui, le sens par excellence, le plus général de tous les sens. En effet, parmi les êtres qui ont ou auxquels nous attribuons de la sensibilité, il y en a qui paraissent privés de la vue, d'autres qui semblent dépourvus d'ouïe et d'odorat; mais il n'y en a pas un seul auquel la nature ait refusé le tact. Voilà probablement la raison pour laquelle Lucrèce s'écrie avec tant d'enthousiasme dans ce même livre, p. 158, v. 434 :

*Tactus enim, tactus, proh divum numina
sancta!*

Corporis est sensus.

Pag. 194, v. 864. Entre les systèmes sans nombre imaginés par les anciens pour la solution du fameux problème de la sensibilité, il y en a surtout deux qui méritent d'être remarqués, celui d'Aristote, et celui de l'*harmonie*, que réfute Platon dans son *Timée*, et dont nous aurons occasion de parler plus amplement dans le troisième livre.

Aristote, imbu du principe de la grande âme du monde, persuadé que les astres, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, tous les grands corps de la nature sont animés, et que leur âme ou leur *forme* (car l'une et l'autre sont sûrement la même chose dans les principes de ce philosophe) est une substance, ou, comme on parle dans les écoles, une *entité* distincte d'eux-mêmes, reconnut ces deux

choses, la matière et la forme, non seulement dans les grandes parties du monde, qu'il regardait comme autant de divinités, non seulement dans les hommes et les autres animaux, mais encore dans les végétaux, dans les minéraux, dans les corps les plus bruts et les plus étrangers à la sensibilité. Cette forme substantielle dont on a fait un si grand crime à Aristote, n'était donc pas, comme on l'a entendu communément, la figure ou la disposition extérieure des parties, mais une âme, comme l'âme que Thalès donnait à l'ambre et à l'aimant; une portion de cette grande âme du monde, dont la sensibilité, essentiellement parfaite, puisque c'était la sensibilité élémentaire même, était plus ou moins restreinte suivant l'organisation des corps où elle se trouvait captive. Je le répète, le système d'Aristote n'était pas aussi absurde qu'on l'a fait: il partait à la vérité d'un principe faux; mais il marchait de conséquences en conséquences à une erreur qui ne pouvait être que celle d'un homme de génie.

Dans le système de l'harmonie, au contraire, on regardait la sensibilité, non pas comme la propriété d'un être distinct de la matière, mais comme une modification de la matière même, qui ne se manifeste pas à la vérité dans tous les corps, mais qui est contenue *virtuellement*; qui, semblable à la pesanteur, est quelquefois arrêtée par des obstacles, mais qui lutte toujours et n'est jamais anéantie. D'après ce principe, on croyait que les élémens de la matière étaient susceptibles de sensibilité, mais que cette sensibilité n'étant pas développée ni mise en jeu par une agrégation, était comme nulle; que dans les

autres corps bruts il y avait bien une agrégation, mais qu'elle n'était pas telle que la sensibilité pût en éclore; qu'il n'y avait que dans les animaux, les hommes et les dieux, que l'organisation fût tellement tempérée, qu'il en résultât une sensibilité qu'on nommait *harmonie*.

C'étaient là les deux seuls systèmes qui prescrivissent à la nature une marche régulière et uniforme; l'un, en faisant décroître petit à petit la sensibilité, depuis le premier être jusque dans le dernier, de façon qu'elle ne fût pourtant pas nulle dans celui-ci; l'autre, en la faisant naître par degrés depuis l'atome brut, jusqu'à ce qu'elle parvint à son comble dans les êtres les plus parfaitement organisés. Ces deux systèmes avaient plus de rapport entre eux qu'on ne croit. Ils admettaient tous les deux un principe de sensibilité dans tous les êtres: ils ne différaient qu'en ce que, dans l'un, cette sensibilité était le résultat d'un être distinct de la matière; dans l'autre, elle n'était que la matière même modifiée. Voilà ce que pouvaient imaginer de plus raisonnable des hommes qui n'étaient pas éclairés par la révélation, qui ne savaient pas que Dieu ayant créé l'homme à son image, et les autres êtres pour son usage, il a tiré en quelque façon une ligne de démarcation entre lui et eux, en animant l'homme d'un souffle de son esprit divin, et en ne laissant aux autres créatures qu'une matière brute et inanimée.

Fig. 196, v. 885. Je me suis totalement écarté du sens qu'on donne communément à cet endroit. Voici l'interprétation de Creech: *Tum porro quid demum*

est quod mentem tuam impellit ? quid movet ? quid dubitare , aut diversam sententiam amplecti cogit ? Ainsi , pour dire , *Quelle est la raison qui vous fait refuser à des corpuscules insensibles la faculté de produire une substance sensible ?* il fait dire à Lucrèce : *Quelle est donc la raison qui fait une si forte impression sur votre esprit, qui vous rend flottant , et vous force à embrasser une opinion différente de la mienne ?* Que de verbiage pour dire la chose du monde la plus simple ! Lucrèce a-t-il jamais parlé de ce style ? D'ailleurs , si l'on veut y faire attention , on verra que cette ridicule interprétation n'a pas même le mérite de rendre le texte. On n'entend ni l'*ipsum* ni le *varios sensus* de Lucrèce : car il y a une grande différence entre *varios sensus* et *diversam sententiam*. Il me semble que ma version est plus naturelle , plus sensée , et plus voisine de l'original.

Ibid. v. 887. Au lieu de *ne* , que portent plusieurs éditions , je lis *ni* , qui est nécessaire pour le sens , et adopté par plusieurs commentateurs.

Ibid. v. 888. Je me suis permis ici une correction que le sens exige absolument , et qu'on trouvera une bien petite licence , si l'on songe que *quoque* s'écrit par abréviation *quoq ;* : d'où il aura pu se faire , par l'inattention des copistes , que le *q* ait été changé en *d* ; ce qui aura donné *quod* avec deux points , que les commentateurs auront fait disparaître comme une faute de copistes. Au reste ce *quoque* n'est pas un mot inutile , parce que Lucrèce vient de dire plus haut que la terre produit , dans certaines circonstances , des êtres animés.

Pag. 198, v. 902. Ce vers, outre le sens que je lui donne dans ma version, peut encore s'expliquer de deux autres manières. 1°. En sous-entendant *judicando*, et en mettant après *suetis* une virgule au lieu de deux points, ou aura, *du moins s'il en faut juger par les substances sensibles que nous connaissons déjà*. 2°. Sans faire aucun changement dans ce vers, mais en s'en permettant un léger dans le précédent, on aurait encore un sens tout à fait différent. Si, au lieu d'*ex sensilibus* par deux mots, on n'en faisait qu'un seul, *exsensilibus*, comme *exanimis*, on aurait cette explication qui n'est point du tout déraisonnable : *Dire que l'insensible peut devenir sensible par son union avec un agrégat sensible. Aucun de ces sens n'a été vu par les commentateurs.*

Ibid. v. 910. Gassendi et d'autres commentateurs lisent *omnes* ; Creech lit *omnium*, et cette leçon est suivie par quelques textes : l'une et l'autre font un sens intelligible. Dans le premier cas, la construction est, *sensus aliorum membrorum respuit omnes* (subaudi *partes avulsas a corpore*) ; dans le second, c'est *sensus omnium aliorum membrorum respuit* (sub. *partes avulsas a corpore*). *Respuit* est, j'en conviens, une expression bien hardie, pour dire que la sensibilité des autres membres ne se communique pas aux parties séparées de la machine ; mais il fait un sens plus clair et plus raisonnable que *res petit omnis*, qu'y suppléent je ne sais quels commentateurs.

Pag. 200, v. 925. Il y a des commentateurs qui prétendent que *fugere* est un terme de pratique, qui signifie *affirmare* : c'est dans ce sens que je l'ai pris.

Pag. 206, v. 998. Les habitans de l'Indostan n'enterrent point leurs morts, mais les brûlent. On les expose à terre sur le bord d'une rivière, et le Bramine qui préside à la cérémonie, prononce cette prière : « O terre ! nous te recommandons cet homme » qui fut notre frère pendant sa vie ; tu faisais partie de son être ; il fut formé de ta substance, et » nourri de tes sucs : le voilà mort, nous te le » rendons. » Ensuite on environne le corps de matières combustibles, qu'on allume à l'aide de l'huile, et sur lesquelles on répand des parfums. Alors le Bramine dit : « O feu ! tant que cet homme a vécu, » il a été soumis à ton action ; c'est ta chaleur » bienfaisante qui l'a animé : reprends et purifie sa » dépouille. » Quand le cadavre est consumé, on en disperse les cendres dans les airs, et le Bramine continue ainsi sa prière : « O air ! c'est par toi que cet » homme a vécu et respiré ; maintenant qu'il a » rendu le dernier soupir, nous t'en restituons les » restes. » Enfin, lorsque les cendres sont tombées dans l'eau, le prêtre finit en ces termes : « Eau salutaire ! ton humidité soutenait les membres de notre » frère pendant sa vie ; reçois la partie de leurs » cendres qui t'appartient. » *Voy.* Lord, *Hist. de la Religion des Banians*, ch. 9.

Ibid. v. 1001. Ces trois vers se trouvent, dans

toutes les éditions de Lucrèce, placés dans cette même page, après le vers

Et quos inter se dent motus, accipiantque:

il est évident qu'à cet endroit ils coupent le raisonnement de Lucrèce par une parenthèse qui ne signifie rien du tout; au lieu qu'à la place où je les ai restitués, ils se lient si parfaitement avec les vers qui précèdent et ceux qui suivent, qu'on ne s'apercevrait pas du changement que je me suis permis, si je n'en avertissais.

Pag. 214, v. 1088. *Genus omne* ne pourrait-il pas aussi signifier *l'univers, le genre par excellence?* et serait-ce faire mal raisonner Lucrèce, que d'interpréter ainsi ce morceau: *Le soleil, la lune, la terre, la mer, tous les autres corps de la nature, bien loin d'être des individus uniques, constituent des espèces nombreuses, puisqu'ils sont soumis à la destruction et à la naissance, comme le grand tout lui-même, qui est la collection de toutes ces espèces?*

Ibid. entre les vers 1088 et 1089. C'est ici qu'on place le morceau que j'ai rejeté à la fin du livre,

Quæ bene cognita si teneas, etc.

C'est une récapitulation de tout ce que le poète a dit, qui est par conséquent fort déplacée ici, puisqu'il n'a pas encore fini de prouver qu'il y a une infinité de mondes. Cette transposition vient de ce qu'on n'a pas entendu cet endroit, qui est d'une philosophie

profonde : pour prouver que notre monde n'est pas un individu unique, Lucrèce prétend qu'il n'y a pas dans la nature d'animal unique de son espèce ; ce qui le conduit à comparer notre monde à un grand animal qui, ayant besoin d'alimens pour se conserver, doit nécessairement périr, quand les réparations ne seront plus proportionnées aux pertes. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra que tout ce morceau, *Multaque post mundi*, etc. n'est que le développement des deux vers précédens, *Quandoquidem vitæ*, etc. et que par conséquent le morceau intercallé,

Quæ bene cognita, etc.

qui jette une confusion horrible dans les idées du poète, n'a subsisté si long-temps à la place d'où je l'ai ôté que parce qu'on n'a rien entendu au raisonnement de Lucrèce.

Ibid. v. 1089. Voici un passage que Gassendi et les autres commentateurs de Lucrèce n'ont pas assez remarqué, et qui le méritait pourtant, parce qu'il est fondamental, et qu'il sert à expliquer plusieurs points de la philosophie corpusculaire: Epicure croyait que non seulement notre monde, mais encore tous les autres mondes, dont il supposait le nombre infini, étaient environnés d'une espèce d'atmosphère, d'atomes extérieurs, comme notre globe est environné par l'air. Ces atomes extérieurs, placés dans les *intermondes*, c'est-à-dire, dans les intervalles d'un monde à l'autre, avaient différens usages. Le premier était d'alimenter les mondes mêmes, en s'incorporant à leur substance, pour en réparer les

pertes, comme nous voyons l'air se disséminer dans tous les corps de notre globe :

*Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora distribuuntur, et ad sua sæcla recedunt.*

Lib. II, p. 214, v. 1093, 1094.

Le second usage était d'empêcher, par leurs chocs continuels, la dissolution des atomes constitutifs de chaque monde, qui, sans cette pression extérieure, se seraient déliés, séparés, et dispersés dans le vide. Voilà le sens de ces vers du premier livre, que personne n'a entendus :

*Nec plagæ possent extrinsecus undique summam
Conservare omnem, quæcunque est conciliata.*

Lucrèce ne nie pas que le choc des atomes ne puisse retenir le monde ; mais il prétend qu'il faut que la matière soit infinie, pour qu'il puisse y suffire. Le troisième usage de ces atomes extérieurs était d'être, pour ainsi dire, un milieu pour la communication d'un monde à un autre, en servant de véhicule à leurs émanations réciproques. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage du sixième chant, où Lucrèce dit que nous avons peut-être quelquefois, dans notre monde, des nuages qui nous viennent d'un monde étranger :

*Fit quoque, ut hunc veniant in coetum extrinsecus
illa*

Corpora, quæ faciunt nubes, nimbosque volantes.

Remarquons, en passant, que là doctrine de l'inf-

nité des mondes plaisait tant à Lucrèce, qu'il parle, pour ainsi dire, d'un monde étranger, comme il aurait parlé d'une province de l'empire romain :

*Sed quid possit, fiatque per omne
In variis mundis varia ratione creatis.*

Lib. v.

*Et magis id possis factum contendere in omni,
In variis mundis varia ratione creatis.*

Lib. v.

C'était probablement cette persuasion où il était de l'infinité des mondes, qui le rendait si peu difficile sur les systèmes de physique, croyant que la combinaison, qui n'a pas lieu dans notre monde, peut avoir lieu dans un de ces mondes infinis.

Pag. 216, v. 1129. Presque toutes les sectes des philosophes se réunissaient à croire non seulement que le monde devait périr un jour, mais encore qu'il approchait de son terme : le sage Platon prédisait le dépérissement du monde ; le grave Sénèque faisait ses délices de cette contemplation funèbre. Les premiers empereurs de Rome, voyant leur capitale et leur empire troublés par ces idées lugubres, chassèrent de Rome et de l'Italie les philosophes, ainsi que les mathématiciens et les Chaldéens. La religion chrétienne saisit avec avidité ce dogme terrible. St. Cyprien (*ad Demetrian.*) dit presque mot pour mot ce que Lucrèce dit ici : *Scire debes jam mundum non illis viribus stare quibus ante steterat, nec eo robore valere quo ante prævalebat, etc.*

De là ces calculs, ces prédictions qui ont rempli de terreur tous les siècles, à chaque renouvellement de période : on croyait devoir d'avance se détacher des biens d'ici bas ; on les portait aux pieds des nouveaux prédicateurs, qui annonçaient le royaume prochain du ciel, et l'on s'imaginait imiter en cela les premiers fidèles, qui avaient porté les leurs aux pieds des Apôtres. Cependant l'époque fixée pour la destruction générale arrivait. Le monde subsistait toujours, mais ne se désabusait pas : on recommençait de nouveaux calculs, croyant s'être trompé dans les premiers, et les générations ne cessaient pas de se transmettre des terreurs périodiques. Ce levain *apocalyptique* subsiste encore de nos jours : il y a encore, dans ce dix-huitième siècle, des fanatiques qui déterminent la venne du grand prophète Elie, ou celle de l'Antechrist. La fin du monde est fixée aux années 1789, 1800, 1894 : cette attente ne manquera pas alors d'agiter encore quelques esprits, si une police éclairée, que le fanatisme élude souvent, ne réprime un ferment capable de changer la face des sociétés. *Voy. Antiq. dév.*

Pag. 218, v. 1140. Les premiers théologiens Grecs pensaient que les hommes étaient nés de la mer. Platon dit, dans son *Théotus*, que cette doctrine était fort ancienne, ἔτι πάντα ἔκγονα ῥοῆς τε καὶ κινήσεως, que tout tire son origine du flux et du mouvement : en effet c'était celle de Thalès, le premier des sept sages de la Grèce. Voilà pourquoi Homère fait naître tous les dieux de l'océan, c'est-à-dire, de la matière liquide :

Ὠκεανὸν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν ,

Oceanumque deorum originem et matrem Tethyn.

Voilà l'opinion sur laquelle était fondée la fable de Vénus sortant de l'écume des eaux ; voilà l'étymologie du nom de *Rhea* ou *Rhée*, cette déesse de l'âge d'or, c'est-à-dire, de la première génération des hommes. C'est encore par là qu'on peut expliquer le culte que presque tous les peuples de la terre ont rendu à l'eau : les Egyptiens avaient un dieu *Eau*, qu'ils représentaient par un vase qu'on remplissait d'eau à certaines solennités, que l'on ornait avec soin, et que l'on plaçait sur une espèce d'estrade ou d'autel, pour l'exposer à la vénération des peuples. Les anciennes nations de l'Italie se rendaient une fois l'an sur les bords du lac *Cutilie* ; elles y faisaient des sacrifices, et y célébraient des mystères ou cérémonies secrètes. A Rome les pontifes marchaient accompagnés des Vestales vers les rives du Tibre, et y faisaient des sacrifices à Saturne, le plus ancien des dieux. Enfin voilà la raison pour laquelle l'eau est entrée dans toutes les cérémonies religieuses des anciens peuples : on s'en servait pour faire des *effusions*, des *libations*, des *ablutions*, des *purifications* et des *expiations* ; usages qui se conservent encore chez une infinité de nations. Ainsi, dans l'étude de l'antiquité, on trouve les opinions philosophiques mêlées avec les usages, les usages avec les opinions philosophiques, et la théologie avec tous les deux.

LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

CE livre est employé tout entier à traiter de l'âme humaine : c'était l'objet essentiel de la philosophie d'Epicure ; c'est aussi celui vers lequel Lucrèce paraît avoir réuni tous ses efforts. Après une espèce d'invocation à Epicure, comme au génie de la philosophie, dont le secours lui est particulièrement nécessaire dans

cette partie de son poème, il fait sentir l'importance du sujet qu'il va traiter, en ce que l'ignorance où sont les hommes sur la nature de leur âme, leur inspire cette crainte de la mort qu'il regarde comme l'unique source de tous les maux et de tous les crimes. Il entre ensuite en matière, et s'efforce de prouver :

- 1°. que l'âme est une partie réelle de nous-mêmes, et non pas une affection générale de la machine, une harmonie, comme l'ont voulu quelques philosophes :*
- 2°. que l'âme ne forme qu'une même substance conjointement avec l'esprit, qui réside au centre de la poitrine, tandis que l'âme est répandue dans tout le corps :*
- 3°. qu'ils sont l'un et l'autre corporels, quoique formés des atomes les plus subtils de la nature :*
- 4°. que, bien loin d'être simples, ils*

résultent au contraire de quatre principes, le souffle, l'air, la chaleur, et un quatrième (qui paraît n'être autre chose que les esprits animaux), auquel le poète ne donne pas de nom, et qu'il regarde comme l'âme de notre âme :

- *5°. que ces quatre principes sont mélangés et combinés, sans pouvoir jamais agir à part, n'étant, pour ainsi dire, que différentes propriétés d'une même substance; mais qu'ils peuvent dominer plus ou moins, et que de là naît la différence des caractères: 6°. que l'âme et le corps sont tellement unis, qu'ils ne peuvent subsister l'un sans l'autre; mais qu'il ne faut pas croire pourtant, comme l'a prétendu Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'âme. Après tous ces détails, il vient à son but, et tâche de prouver*

que l'âme naît et meurt en même temps que le corps ; dogme impie , qu'il établit sur trente preuves : d'où il conclut que la mort n'est pas à craindre , et que les hommes ont tort de se désespérer d'un état qui les rend ce qu'ils étaient avant que de naître.

LIBER TERTIUS.

E TENEBRIS tantis tam clarum extollere lumen
 Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,
 Te sequor, o Graiæ gentis decus; inque tuis nunc
 Fixa pedum pono pressis vestigia signis,
 Non ita certandi cupidus, quam propter amorem,
 Quod te imitari aveo. Quid enim contendat hi-
 rundo

Cycnis? aut quidnam tremulis facere artibus hædi
 Consimile in cursu possunt, ac fortis equi vis?
 Tu pater, et rerum inventor; tu patria nobis
 Suppeditas præcepta, tuisque ex, inclyte, chartis,
 Floriferis ut apes in saltibus omnia limant,
 Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
 Aurea, perpetua semper dignissima vita.

Nam simul ac ratio tua cœpit vociferari,
 Naturam rerum haud divina mente coortam,
 Diffugiunt animi terrores; mœnia mundi
 Discedunt; totum video per inane geri res:
 Apparet divum numen sedesque quietæ,
 Quas neque concutiunt venti, neque nubila
 nimbis

Aspergunt, neque nix acri concreta pruina

4. *Fixa*. Quidam ἀρχαϊκῶς *Ficta*, sed quod ejusdem significationis sit. *Faber*.

 LIVRE TROISIÈME.

O Toi, l'ornement de la Grèce, qui le premier portas la lumière au milieu des ténèbres, pour éclairer l'homme sur ses vrais intérêts, je suis tes pas, j'ose marcher sur tes traces, mais comme ton disciple, et non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, et le chevreau tremblant s'élançer dans la carrière, comme le coursier vigoureux ? O mon père ! ô génie créateur ! quelles sages leçons tu donnes à tes enfans ! l'abeille ne cueille pas plus de miel sur les fleurs, que nous ne puisons de vérités précieuses dans tes divins écrits, dignes d'être médités à jamais.

Du sein de la sagesse, tu nous cries que l'univers n'est point l'ouvrage des dieux. Aussitôt les terreurs de la superstition s'évanouissent, les bornes du monde disparaissent : je vois l'univers se former au milieu du vide ; je vois la cour des dieux, dans ces tranquilles demeures qui ne sont jamais ébranlées par les vents, ni troublées par les orages, que respectent les flocons de la

11. *Limant.* Ita Lambinus e Codd. Alii *libant* : quæ vox cum sequenti *depascimur* melius convenit. *Creech.*

Cana cadens violat, semperque innubilis æther
Integit, et large diffuso lumine ridet.

Omnia suppeditat, porro natura, neque ulla
Res animi pacem delibrat tempore in ullo.
At contra nusquam apparent Acherusia templa;
Nec tellus obstat, quin omnia dispiciantur,
Sub pedibus quæcunque infra per inane geruntur.
His tibi me rebus quædam divina voluptas
Percipit, atque horror, quod sic natura tua vi
Tam manifesta patet ex omni parte resecta.

Et quoniam docui, cunctarum exordia rerum
Qualia sint; et quam variis distantia formis
Sponte sua volitent alterno percita motu;
Quoque modo possint ex his res quæque creari:
Hasce secundum res animi natura videtur,
Atque animæ claranda meis jam versibus esse;
Et metus ille foras præceps Acherontis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Nam, quod sæpe homines morbos magis esse
timendos

Infamemque ferunt vitam, quam Tartara lethi;

24. *Delibrat.* Al. *delibat*, melius multo. *Fab.*

26. *Dispiciantur.* Wakef. *despiciantur.*

29. *Percipit.* Alii *Perciit.* Quidam legunt?

Quod sit natura tua vi
Tam manifesta patens ex omni parte retorta!

neige condensés par le froid piquant, qu'échauffe sans cesse un air pur, et auxquelles sourit le brillant dieu du jour. C'est à ces intelligences célestes que la nature prodigue tous ses soins; rien ne peut en aucun temps altérer la paix de leurs âmes. Ils ne voient point le noir séjour de l'Achéron, et la terre ne les empêche point de contempler sous leurs pieds les scènes diverses qui se passent dans le vide. Ces grands objets n'inspirent une volupté divine, et j'éprouve un saint frémissement, en considérant par quel heureux effort tu as su déchirer le voile dont se couvrait la nature.

Jusqu'ici, Memmius, nous avons examiné les qualités des atomes, leurs différentes figures, les mouvemens réciproques dont ils sont sans cesse agités, et auxquels tous les êtres doivent leur existence : la suite de ce poème jettera quelque jour sur la nature de l'esprit et de l'âme, et portera les derniers coups aux fantômes de l'Achéron, à ces sombres chimères qui empoisonnent le bonheur dans sa source, qui donnent à toutes nos idées la teinte lugubre de la mort, et qui ne nous laissent jouir d'aucune volupté pure.

Vous trouverez sans doute des hommes qui vous diront que la douleur et l'infamie sont plus à craindre que les abîmes de la mort, qu'ils n'i-

Et se scire animi naturam, sanguinis esse ;
 Nec prorsum quidquam nostræ rationis egere :
 Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis,
 Aut etiam venti, si fert ita forte voluntas,
 Jactari causa, quam quod res ipsa probetur. •
 Extorres iidem patria, longeque fugati
 Conspectu ex hominum, scædati crimine turpi,
 Omnibus ærumnis affecti denique, vivunt :
 Et, quocunque tamen miseri venere, parentant,
 Et nigras mactant pecudes, et manibu' divis
 Inferias mittunt ; multoque in rebus acerbis
 Acrius advertunt animos ad religionem.
 Quo magis in dubiis hominem spectare periculis
 Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit.
 Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
 Ejiciuntur ; et eripitur persona, manet res.

Denique avarities, et honorum cæca cupido,
 Quæ miseros homines cogunt transcendere fines
 Juris, et interdum socios scelerum atque mi-
 nistros,
 Noctes atque dies niti præstante labore
 Ad summas emergere opes ; hæc volnera vitæ
 Non minimam partem mortis formidine aluntur.
 Turpisenim fama, et contemptus, et acris egestas,
 Semota ab dulci vita stabilique videntur ;

58. *Ejiciuntur.* Wak. et Hav. *Eliciuntur.*

ignorent pas que l'âme est de la nature même du sang, et qu'ils n'ont pas besoin des leçons de notre philosophie. Mais voulez-vous être vaincu que c'est le désir de la gloire, ou plutôt d'une vaine fumée, et non pas la persuasion, qui leur dicte ces discours ? Considérez ces mêmes hommes : bannis de leur patrie, proscrits de la société, flétris par des accusations infamantes, en proie aux peines les plus amères, ils vivent pourtant ; et en quelque lieu qu'ils traînent leurs malheurs, ils y célèbrent des funérailles, ils égorgent des brebis noires, ils sacrifient aux mânes, et l'adversité réveille encore plus vivement dans leurs esprits toutes les idées religieuses. Ce sont donc les dangers qui nous apprennent à juger les hommes. La secousse du malheur chasse la vérité de leur âme, fait tomber le masque, et montre l'homme à nu.

Enfin l'avarice et l'aveugle désir des honneurs, ces passions actives qui forcent l'homme à franchir les bornes de l'équité, qui lui font entreprendre ou partager des crimes, qui l'assujettissent nuit et jour aux plus durs travaux pour s'élever à la fortune ; ces poisons de la société, c'est en grande partie la crainte de la mort qui les verse dans nos âmes. L'ignominie, le mépris et l'indigence paraissent incompatibles avec une vie douce et tranquille ; on les



Et quasi jam lethi portas cunctarier ante :
 Unde homines, dum se, falso terrore coacti,
 Refugisse volunt longe, longeque recesse,
 Sanguine civili rem conflant; divitiasque
 Conduplicant avidi, cædem cædi accumulantes :
 Crudeles gaudent in tristi funere fratris ;
 Et consanguineum mensas odere, timentque.

Consimili ratione ab eodem sæpe timore
 Macerat invidia : ante oculos illum esse po-
 tentem,

Illum aspectari, claroque incedere honore ;
 Ipsi se in tenebris volvi, cænoque queruntur.
 Intereunt partim statuarum et nominis ergo :
 Et sæpe usque adeo, mortis formidine, vitæ
 Percipit humanos odium lucisque videndæ,
 Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum ;
 Obliti fontem curarum hunc esse timorem,
 Hunc vexare pudorem, hunc vincula amicitiaï
 Rumpere, et in summa pietatem evertere fundo.
 Nam jam sæpe homines patriam, carosque pa-
 rentes

Prodiderunt, vitare Acherusia templa petentes.

Nam, veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
 In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus
 Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis,
 quam

Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.

regarde comme le cortège de la mort : c'est pour se dérober à ces lugubres avant-coureurs que l'homme, en proie à ses fausses alarmes, cimente sa fortune du sang de ses concitoyens, accumule des trésors en accumulant des crimes, suit avec joie les funérailles de son frère, et redoute les festins de ses parens.

C'est la même crainte de la mort qui ronge le cœur de l'envieux : elle lui répète que les distinctions et la puissance sont pour les grands de la terre, et pour lui la fange et l'avilissement. Une partie de ces malheureux s'immolent au désir d'un vain nom et d'une statue. La crainte de la mort inspire à d'autres un tel dégoût pour la vie, que souvent le désespoir les arme contre eux-mêmes. Hélas ! ils ignoraient que la source de leurs peines était cette crainte même de la mort ; que c'est elle qui persécute l'innocence, qui brise les liens de l'amitié, et qui foule aux pieds la nature elle-même. En effet n'a-t-on pas vu souvent des hommes trahir leur patrie, leurs parens, leurs devoirs les plus saints, pour éviter la mort ?

Les enfans s'effraient de tout pendant la nuit ; et nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour bannir ces

76. *Claroque incedere honore. Alii—clarus qui incedit honore.*

78. *Statuarum. In quibusdam Codd. statuai.*

Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse
est

Non radii solis, neque lucidâ tela diei
Discussant, sed naturæ species ratioque.

Primum animum dico (mentem quem sæpe
vocamus),

In quo consilium vitæ regimenque locatum est,
Esse hominis partem nihilo minus, ac manus, et
pes,

Atque oculi partes animantis totius exstant.

Quamvis multa quidem sapientum turba putarunt,
Sensum animi certa non esse in parte locatum:

Verum habitum quemdam vitalem corporis esse,

'Ἀρμονίαν Graii quam dicunt; quod faciat nos

Vivere cum sensu, nulla cum in parte siet mens:

Ut bona sæpe valetudo cum dicitur esse

Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis;

Sic animi sensum non certa parte reponunt.

Magnopere in quo mi diversi errare videntur.

Sæpe utique in promptu corpus, quod cernitur,
ægrit,

Cum tamen ex alia lætamur parte latenti;

Et retro fit, uti contra sit sæpe vicissim,

Cum miser ex animo, lætatur corpore toto:

Non alio pacto, quam si pes cum dolet ægri,

In nullo caput interea sit forte dolore.

Præterea molli somno cum dedita membra,

Effusumque jacet sine sensu corpus onustum;

alarmes, pour dissiper ces ténèbres, il est besoin, non des rayons du soleil, ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature.

Etablissons d'abord, ô Memmius ! que l'esprit humain, ce principe de nos actions, auquel nous donnons souvent le nom d'*intelligence*, est une partie de nos corps aussi réelle que les mains, les pieds et les yeux. En vain une foule de philosophes nous assurent que le sentiment n'a point dans l'homme de siège particulier, qu'il n'est qu'une habitude vitale du corps, nommée par les Grecs *harmonie*, parce qu'il anime la machine, sans y occuper un lieu déterminé ; et que, comme la santé est une manière d'être, et non pas une partie de nos corps, il ne faut pas non plus assigner à l'âme un siège particulier. Cette opinion s'écarte infiniment de la vérité.

Car nous voyons souvent le corps, l'enveloppe extérieure, souffrir, quand le principe intérieur est satisfait : souvent, au contraire, l'âme est rongée de maux dans un corps sain et vigoureux. Ainsi quelquefois les pieds sentent de la douleur, sans que la tête en reçoive l'atteinte.

D'ailleurs, quand nos membres appesantis se livrent au sommeil, dans ces momens de calme

107. *Ægret*. Ita veteres, ut et *ægret*. Gifanius tamen et alii *ægrum* est. Creech.

Est aliud tamen in nobis, quod tempore in illo
 Multimodis agitur, et omnes accipit in se
 Lætitiaë motus, et curas cordis inanes.

Nunc animam quoque ut in membris cognos-
 cere possis

Esse, neque harmoniam corpus retinere solere;
 Principio fit uti, detracto corpore multo,
 Sæpe tamen nobis in membris vita moretur.
 Atque eadem rursus, cum corpora pauca calor
 Diffugere, forasque per os est editus aer,
 Deserit extemplo venas, atque ossa relinquit:
 Noscere ut hiuc possis, non æquas omnia partes
 Corpora habere, neque ex æquo fulcire salutem;
 Sed magis hæc, venti quæ sunt, calidique vaporis
 Semina, curare in membris ut vita moretur.
 Est igitur calor, ac ventus vitalis in ipso
 Corpore, qui nobis moribundos deserit artus.

Quapropter, quoniam est animi natura reperta
 Atque animæ, quasi pars hominis; redde har-
 moniaï

Nomen ab organico saltu delatum Heliconis;
 Sive aliunde ipsi porro traxere, et in illam
 Transtulerunt, proprio quæ tum res nomine
 egebat.

Quidquid id est, habeant: tu cætera percipe dicta.

Nunc animum atque animam dico conjuncta
 teneri

où le corps est privé de sentiment , il y a en nous un autre principe qui éprouve à sa place ou le tressaillement de la joie , ou le tourment de l'inquiétude.

Mais , pour vous faire connaître que l'âme reste dans nos membres , lors même que l'*harmonie* en est troublée , considérez qu'après la perte d'une partie du corps , le sentiment anime toujours la machine ; tandis que quelques particules de chaleur de moins , ou la simple expiration de l'air suffisent pour chasser la vie de nos organes : d'où vous pouvez conclure que toutes les parties de nos corps n'y jouent pas le même rôle , ne sont pas également essentielles à notre conservation ; que la chaleur et l'air sont les principaux soutiens de la vie , les derniers élémens qui se retirent de nos membres mourans.

Puisque vous ne doutez point que l'esprit et l'âme ne fassent partie de nos corps , rendez aux Grecs leur mot d'*harmonie* , que le besoin , sans doute , leur a fait emprunter du mélodieux Hélicon , ou de quelque autre source. Qu'ils le gardent pour eux , qu'ils s'en repaissent ; et vous , suivez le fil de mes raisonnemens.

Je dis que l'esprit et l'âme sont étroitement

Inter se, atque unam naturam conficere ex se;
 Sed caput esse quasi, et dominari in corpore toto
 Consilium, quod nos animum mentemque vo-
 camus:

Idque situm media regione in pectoris hæret.
 Hic exultat enim pavor, ac metus; hæc loca circum
 Lætitiæ mulcent: hic ergo mens animusque est.
 Cætera pars animæ, per totum dissita corpus,
 Paret, et ad numen mentis, momenque movetur;
 Idque sibi solum per se sapit, et sibi gaudet,
 Cum neque res animam, neque corpus commo-
 vet ulla.

Et quasi, cum caput aut oculus, tentante dolore,
 Læditur in nobis, non omni concruciamur
 Corpore: sic animus nonnunquam læditur ipse,
 Lætitiæque viget; cum cætera pars animæ
 Per membra atque artus nulla novitate cietur.
 Verum ubi vehementi magis est commota metu
 mens,

Consentire animam totam per membra videmus;
 Sudores itaque et pallorem existere toto
 Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
 Caligare oculos, sonere aures, succidere artus.
 Denique concidere ex animi terrore videmus
 Sæpe homines: facile ut quivis hinc noscere possit,
 Esse animam cum animo conjunctam; quæ cum
 animi vi

Percussa est, exin corpus propellit et icit,

unis, et forment une même substance ; mais le jugement est, pour ainsi dire, le chef : c'est lui qui commande au corps, sous les noms d'esprit et d'intelligence ; il habite au centre de la poitrine. C'est là qu'on sent palpiter la crainte et la terreur ; c'est là que le plaisir fait éprouver ses doux tressaillemens : c'est donc là le siège de la sensibilité. L'âme, substance subalterne, répandue dans tout le reste du corps, attend, pour se mouvoir, le signal de l'esprit : l'esprit seul a le privilège de s'entretenir avec lui-même, et de jouir de son être dans les momens où l'âme et le corps n'éprouvent aucune impression. Et de même que la tête ou l'œil peut ressentir une douleur particulière, sans que la machine entière en soit affectée ; ainsi l'esprit est souvent abattu par le chagrin, ou animé par la joie, sans que l'âme change sa manière d'être dans nos membres. Mais quand l'esprit est saisi d'une crainte plus violente, nous voyons aussitôt l'âme entière y prendre part, le corps se couvrir de sueur et de pâleur, la langue bégayer, la voix s'éteindre, la vue se troubler, les oreilles tinter, les membres s'affaïsser ; et souvent le trépas est la suite de ces terreurs soudaines : tant est intime l'union de l'esprit et de l'âme, puisque celle-ci ne frappe le corps que du même coup qu'elle a reçu de l'esprit.

Hæc eadem naturam animi, atque animam
Corpoream docet esse : ubi enim propellere
membra,

Corripere ex somno corpus, mutareque voltum;
Atque hominem totum regere ac versare videtur:
(Quorum nil fieri sine tactu posse videmus;
Nec tactum porro sine corpore :) nonne faten-
dum est

Corporea natura animum constare animamque?

Præterea pariter fungi cum corpore, et una
Consentire animum nobis in corpore cernis.
Si minus offendit vitam vis horrida teli,
Ossibus ac nervis disclusis intus adacta;
Attamen insequitur languor, terræque petitus
Suavis, et in terra mentis qui gignitur æstus,
Interdumque quasi exurgendi incerta voluntas.
Ergo corpoream naturam animi esse necesse est;
Corporeis quoniam telis, ictuque laborat.

Is tibi nunc animus quali sit corpore, et unde
Constiterit, pergam rationem reddere dictis.
Principio esse aio persubtilem, atque minutis
Perquam corporibus factum constare; id ita esse,
Hinc licet advertas animum, ut pernoscere possis.
Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
Quam si mens fieri proponit, et inchoat ipsa.
Ocius ergo animus, quam res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu natura videtur.

De cette expérience vous pouvez encore conclure que l'esprit et l'âme sont d'une nature corporelle : car , s'ils font mouvoir nos membres , s'ils nous arrachent des bras du sommeil , s'ils altèrent la couleur du visage , et gouvernent à leur gré l'homme entier ; comme ces opérations supposent un contact , et le contact une substance corporelle , vous ne pouvez refuser à l'esprit et à l'âme la nature de la matière.

D'ailleurs ne voyez-vous pas l'âme partager les fonctions du corps , et les impressions qu'il reçoit ? Si le coup n'est point mortel , si le choc n'endommage point les os et le tissu des nerfs , il en résulte néanmoins une défaillance générale , un doux abandon des membres , une pente délicieuse à tomber , suivie d'efforts combattus par une volonté indécise de se relever. La nature de l'âme est donc corporelle , puisque nous lui voyons éprouver toutes les impressions du corps.

Mais quels sont les élémens de cette âme ? de quelle espèce d'atomes est-elle composée ? La suite va vous l'apprendre. Je dis d'abord qu'elle résulte de principes très subtils et très-déliés : vous en conviendrez , si vous réfléchissez à l'étonnante promptitude avec laquelle l'âme se décide et agit. La nature ne nous montre point de corps

171. *Teli. Alii lethi : præfero teli ex versu 177 Creech.*

At quod mobile tantopere est, constare rotundis
Perquam seminibus debet, perquamque minutis;
Momine uti parvo possint impulsa moveri.

Namque movetur aqua, et tantillo momine flutat;
Quippe volubilibus, parvisque creata figuris.

At contra mellis constantior est natura,

Et pigri latices magis, et cunctantior actus:

Hæret enim inter se magis omnis materiai

Copia; nimirum quia non tam lævibus exstat

Corporibus, neque tam subtilibus atque rotundis.

Namque papaverum, aura potest suspensa, le-
visque

Cogere, ut ab summo tibi diffluat altus acervus;

At contra lapidum coniectum, spiclorumque

Nenu potest. Igitur parvissima corpora quanto

Et lævissima sunt, ita mobilitata feruntur.

At contra quo quæque magis cum pondere magno,

Aspera que inveniuntur, eo stabilita magis sunt.

Nunc igitur, quoniam est animi natura reperta

Mobilis egregie; perquam constare necesse est

Corporibus parvis et lævibus atque rotundis.

Quæ tibi cognita res in multis, o bone, rebus

Utilis inveniatur, et opportuna cluebit.

Hæc quoque res etiam naturam deliquat ejus,

Quam tenui constet textura, quamque loco se

Contineat parvo, si possit conglomerari;

Quod simul atque hominem lethi secreta quies est

Indepta, atque animi natura animæque recessit;

200. *Nenu.* Non: fit autem a $\mu\eta\upsilon$. *Fab.*

plus actifs. Or cette grande mobilité suppose des élémens arrondis et déliés, qui la forcent de céder aux plus légères impulsions. Si l'eau se meut avec facilité, si la moindre cause la met en agitation, c'est qu'elle a des atomes plus subtils et plus divisés. Au contraire, le miel est plus tardif, sa liqueur plus lente, son écoulement moins facile, parce que ses parties se lient et s'embarassent, étant moins lisses, moins subtiles et moins arrondies. Le souffle le plus insensible dissipe en un moment un amas de graines de pavots; mais il ne peut rien sur un monceau de pierres, ou sur un faisceau de lances. La mobilité des corps est donc proportionnée à leur petitesse, et au poli de leur surface; et ils ont d'autant plus de consistance, que leurs élémens sont plus grossiers et plus anguleux.

Ainsi l'âme, cette substance si mobile, doit être formée des atomes les plus petits, les plus lisses et les plus arrondis. Vous sentirez plus d'une fois, Memmius, l'importance et l'utilité de ce principe.

Une autre expérience vous convaincra de la nature de cet invisible agent, de la finesse de son tissu, du peu d'espace qu'il occuperait, si l'on pouvait le condenser. Quand l'homme, après la retraite de l'esprit et de l'âme, jouit du repos

202. *Pondere. Melius corpore. Creech.*

209. *Deliquat. Declarat: alii dedicat. Creech.*

Nil ibi limatum de toto corpore cernas
 Ad speciem, nihil ad pondus: mors omnia præstat,
 Vitalem præter sensum calidumque vaporem.

Ergo animam totam perparvis esse necesse est
 Seminibus, nexam per venas, viscera, nervos;
 Quatinus omnis ubi e toto jam corpore cessit,
 Extima membrorum circumcæsura tamen se
 Incolumem præstat, nec defit ponderis hilum:
 Quod genus est Bacchi cum flos evanuit, aut cum
 Spiritus unguenti suavis diffugit in auras;
 Aut aliquo cum jam succus de corpore cessit:
 Nil oculis tamen esse minor, res ipsa videtur
 Propterea, neque detractum de pondere quid-
 quam;

Nimirum, quia multa, minutaque semina succos
 Efficiunt, et odorem in toto corpore rerum.
 Quare etiam atque etiam mentis naturam ani-
 mæque,

Scire licet perquam paucillis esse creatam
 Seminibus; quoniam fugiens nil ponderis aufert.

Nec tamen hæc simplex nobis natura putanda
 est.

Tenuis enim quædam moribundos deserit aura,
 Mista vapore: vapor porro trahit aera secum;
 Nec calor est quisquam, cui non sit mistus et aer.
 Rara quod ejus enim constat natura, necesse est
 Aeris inter eum primordia multa cieri.

Jam triplex animi est igitur natura reperta.

214. *Limatum.* Alii *libatum.*

de la mort, les membres ne perdent rien ni de leur forme ni de leur poids : la mort, en ôtant le sentiment et la chaleur, ne touche point au reste. Ainsi cette précieuse substance que la nature a liée à nos veines, à nos nerfs, à nos viscères, est composée de molécules infiniment petites, puisque sa sortie ne cause aucune diminution ni dans la surface ni dans la masse des corps : ainsi le vin après avoir perdu son esprit, les parfums après avoir dissipé leur odeur, les corps savoureux épuisés de sucs ne paraissent ni moindres à la vue, ni plus légers au poids, parce que les sucs et les odeurs ne sont que les parties les plus subtiles des corps. Je le répète donc : l'esprit et l'âme sont les atomes les plus légers de la machine, puisque, en la quittant, ils n'ôtent rien à son poids.

Ne croyez pas cependant que l'âme soit une substance simple. Les mourans exhalent un souffle léger mêlé de chaleur : la chaleur ne peut exister sans air, parce que ses parties n'étant pas étroitement liées, il est impossible qu'il ne se glisse quelques molécules d'air dans les interstices. Voilà donc déjà trois élémens de l'âme de trouvés.

237. *Cieri*. Cum Turnebo *cieri*, vel cum aliis *mo-
veri* legas, perinde est. *Creech*.

Nec tamen hæc sat sunt ad sensum cuncta
creandum ;

Nil horum quoniam recipit mens posse creare
Sensiferos motus, quædam qui mente voluent.
Quarta quoque his igitur quædam natura necesse
est

Attribuatur (ea est omnino nominis expers) :
Qua neque mobilius quidquam, neque tenuius
exstat ,

Nec magis e parvis aut lævibus ex elementis ;
Sensiferos motus quæ didit prima per artus.
Prima cietur enim, parvis perfecta figuris :
Inde calor motus, et venti cæca potestas
Accipit ; inde aer, inde omnia mobilitantur :
Tum quatitur sanguis, tum viscera persentiscunt
Omnia ; postremo datur ossibus, atque medullis,
Sive voluptas est, sive est contrarius ardor.

Nec temere huc dolor usque potest penetrare,
neque acre

Permanare malum, quin omnia perturbentur ;
Usque adeo ut vitæ desit locus, atque animam
Diffugiant partes per caulas corporis omnes.
Sed plerumque fit in summo quasi corpore finis
Motibus: hanc ob rem vitam retinere valemus.

Nunc ea quo pacto inter sese mista, quibusque

Mais ce n'en est pas encore assez pour produire le sentiment ; et l'on ne conçoit pas qu'aucun d'eux puisse créer ces mouvemens de sensation qui mettent l'entendement en jeu. Il faut donc leur joindre un quatrième principe : nous en ignorons absolument le nom ; mais rien n'égale la mobilité , la finesse et le poli de ses élémens. C'est cet agent inconnu qui le premier imprime à nos membres le mouvement de la vie : il doit à la petitesse de ses atomes d'être mis le premier en agitation. Aussitôt le mouvement se communique à la chaleur, au souffle et à l'air : alors toute la machine est en action ; alors le sang bat dans nos veines , les viscères deviennent sensibles , les os et la moëlle éprouvent l'impression du plaisir ou de la douleur.

Mais la douleur ni aucun mal violent ne peut pénétrer jusqu'à ce quatrième élément , sans causer dans toute la machine un désordre tel , que la vie ne trouve plus d'asile , et que l'âme décomposée se sauve du corps par toutes les issues. Heureusement la plupart de ces chocs destructeurs bornent leur impression à la surface de nos corps ; précaution de la nature à laquelle nous devons notre conservation.

Maintenant , ô Memmius ! par quel lien secret,

Compta modis vigeant, rationem reddere
 aventem

Abstrahit invitum patrii sermonis egestas :
 Sed tamen , ut potero summatim attingere ,
 tangam.

Inter enim cursant primordia principiorum
 Motibus inter se ; nihil ut secernier unum
 Possit , nec spatio fieri divisa potestas :
 Sed quasi multæ vis unius corporis exstant.
 Quod genus , in quovis animantum viscere volge
 Est odor, et quidam calor, et sapor ; et tamen ex
 his

Omnibus est unum perfectum corporis augmen :
 Sic calor , atque aer , et venti cæca potestas
 Mista creant unam naturam , et mobilis illa
 Vis , initium motus ab se quæ dividit ollis ,
 Sensifer unde oritur primum per viscera motus.
 Nam penitus prorsum latet hæc natura, subestque ;
 Nec magis hac infra quidquam est in corpore
 nostro :

Atque anima est animæ proporro totius ipsa.
 Quod genus in nostris membris et corpore toto ,
 Mista latens animi vis est animæque potestas ;
 Corporibus quia de parvis paucisque creata est :
 Sic tibi nominis hæc expers vis , facta minutis
 Corporibus , latet ; atque animai totius ipsa
 Proporro est anima , et dominatur corpore toto.

260. *Compta.* Hav. *Copta*, id est, *coapta*.

268. *Calor.* Libri *color*.

par quel mélange intérieur ces quatre élémens peuvent-ils se combiner et faire un tout sensible ? La disette de notre langue m'interdit ces détails : je me borne donc à vous en tracer de mon mieux une légère esquisse. Les atomes de ces quatre principes, mêlés ensemble, se meuvent de concert, sans pouvoir jamais se séparer, ni exercer leurs facultés à part, mais comme diverses puissances d'un seul et même tout. Et comme dans les viscères des animaux on distingue à la fois une odeur, une couleur, et une saveur propre, quoique de la réunion de ces trois qualités résulte une seule et même substance ; ainsi la chaleur, l'air et le souffle, cet agent secret, forment un même tout, conjointement avec cet élément actif qui leur donne le principe du mouvement, et qui fait naître le sentiment dans toute la machine. C'est au centre de nos corps qu'est caché cet agent principal ; nous n'avons point de parties plus intimes : c'est l'âme de notre âme. Et de même que l'esprit et l'âme se mêlent en secret dans nos membres, parce qu'ils sont formés d'un petit nombre d'atomes déliés ; de même ce principe qui n'a pas de nom, et qui doit son existence à des corpuscules très-subtils, est caché au fond de nous-mêmes, où il est tout à la fois, je le répète, et l'âme de notre âme, et le mobile de nos corps.

272. *Initium. Alii initum.*281. *Animai. Wak. animæ quasi.*

Consimili ratione necesse est ventus, et aer,
 Et calor inter se vigeant, commistâ per artus;
 Atque aliis aliud subsit magis emineatque,
 Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum:
 Ne calor, ac ventus seorsum, seorsumque potestas
 Aeris interimant sensum, diductaque solvant.

Est etiam calor ille animo, quem sumit in ira;
 Cum ferviscit, et ex oculis micat acribus ardor.
 Est et frigida multa comes formidinis aura,
 Quæ ciet horrorem in membris, et concitat
 artus.

Est etiam quoque pacati status aeris ille,
 Pectore tranquillo qui fit voltuque sereno.
 Sed calidi plus est illis, quibus acria corda,
 Iracundaque mens facile efferviscit in ira:
 Quo genere in primis vis est violenta leonum;
 Pectora qui fremitu rumpunt plerumque gementes,
 Nec capere irarum fluctus in pectore possunt.
 At ventosa magis cervorum frigida mens est,
 Et gelidas citius per viscera concitat auras;
 Quæ tremulum faciunt membris existere motum.
 At natura boum placido magis aere vivit,
 Nec nimis irai fax unquam subdita percit,
 Fumida suffundens cæcæ caliginis umbras;

Le souffle, l'air et la chaleur ne peuvent de même produire la vie dans nos membres qu'à l'aide d'un pareil mélange ; et bien que chacun de ces élémens puisse dominer sur les autres , ou en être dominé , leur assemblage n'en doit pas moins former un seul tout. S'ils agissent à part , c'en est fait du sentiment ; leur séparation rompt tous les liens de la vie.

Néanmoins ils ont chacun leurs fonctions particulières : c'est la chaleur qui allume la colère , qui fait bouillonner le sang et étinceler les yeux. Le souffle , vapeur froide , accompagne la crainte , fait frissonner et tressaillir les membres. Enfin c'est à l'air , le plus tempéré des quatre principes , que nous devons cet état paisible de l'âme qui répand la sérénité sur le visage. La chaleur domine dans les cœurs bouillans , colères , faciles à s'allumer : tel est surtout le lion , quadrupède fougueux , dont les flancs sont émus et gonflés sans cesse par d'affreux rugissemens , et dont la poitrine ne peut contenir les transports furieux. C'est le vent qui glace l'âme des cerfs , qui fait circuler rapidement dans leurs viscères un air froid , et qui excite dans leurs membres un tremblement général. Le bœuf doit la vie à un air plus tempéré : son âme , inaccessible aux feux de la colère et aux traits de la crainte , n'est jamais ni offusquée par de noires vapeurs , ni engourdie

Nec gelidi torpet telis perfixa pavoris :

Inter utrosque sita est , cervos, sævosque leones.

Sic hominum genus est : quamvis doctrina
politos

Constituatur pariter quosdam ; tamen illa relinquit
Naturæ cujusque animæ vestigia prima.

Nec radicitus evelli mala posse putandum est ;

Quin proclivius hic iras decurrat ad acres ,

Ille metu citius paulo tentetur ; at ille

Tertius accipiat quædam clementius æquo.

Inque aliis rebus multis differre necesse est

Naturas hominum varias , moresque sequaces :

Quorum ego nunc nequeo cæcas exponere causas ;

Nec reperire figurarum tot nomina , quot sunt

Principiis , unde hæc oritur variantia rerum.

Illud in his rebus videor firmare potesse ,

Usque adeo naturarum vestigia linqui

Parvula , quæ nequeat ratio depellere dictis ;

Ut nihil impediatur dignam diis degere vitam.

Hæc igitur natura tenetur corpore ab omni ;

Ipsaque corporis est custos , et causa salutis.

Nam communibus inter se radicibus hærent ;

Nec sine pernicie divelli posse videntur.

Quod genus e thuris glebis evellere odorem

Haud facile est , quin intereat natura quoque
ejus.

Sic animi atque animæ naturam corpore toto

par un froid pénétrant ; elle tient le milieu entre celles du lion cruel et du cerf timide.

Il en est de même des hommes : l'éducation , en perfectionnant quelques âmes , ne peut effacer ces traits dominans que la main de la nature elle-même y a gravés. N'espérez pas pouvoir extirper les germes des vices , guérir celui-ci de son penchant à la colère , celui-là de sa timidité , un autre de cette faiblesse qui le rend en quelques circonstances plus indulgent qu'il ne faut. Il y a des différences essentielles dans les caractères , comme dans les mœurs , qui en sont la suite : je ne puis maintenant en développer les causes secrètes , ni trouver assez de noms pour les figures des principes d'où résulte cette diversité. Mais je crois pouvoir assurer que l'étude et la réflexion , sans faire disparaître ces traces primitives , les affaiblissent à un tel point , que rien ne nous empêche d'aspirer à l'heureux calme dont jouissent les immortels.

Notre corps est donc l'enveloppe de l'âme , qui , de son côté , en est la gardienne et la protectrice. Ce sont deux arbres qui tiennent aux mêmes racines , deux substances qu'on ne peut séparer sans les détruire. Il est impossible d'ôter à l'encens son odeur , sans détruire en même temps sa nature. Vous ne pouvez non plus arracher l'âme et l'esprit du corps , sans la disso-

Extrahere haud facile est, quin omnia dissolvantur.

Implexis ita principiis, ab origine prima,
Inter se fiunt, consorti prædita vita:
Nec sine vi quidquam alterius sibi posse videtur
Corporis, atque animi seorsum sentire potestas;
Sed communibus inter eos conflatur utrinque
Motibus accensus nobis per viscera sensus.

Præterea, corpus per se nec gignitur unquam,
Nec crescit, nec post mortem durare videtur.
Non enim, ut humor aquæ dimittit sæpe vaporem,
Qui datus est; neque ab hac causa convellitur
ipse,

Sed manet incolumis: non, inquam, sic animam
Discidium possunt artus perferre relictis;
Sed penitus pereunt convolsi, conque putrescunt.
Ex ineunte ævo sic corporis atque animam
Mutua vitales discunt contagia motus,
Maternis etiam in membris, alvoque reposita;
Discidium ut nequeat fieri sine peste maloque:
Ut videas, quoniam conjuncta est causa salutis,
Conjunctam quoque naturam consistere eorum.

Quod superest, si quis corpus sentire renutat,
Atque animam credit permistam corpore toto
Suscipere hunc motum, quem sensum nominamus;

Vel manifestas res contra verasque repugnat.

lution des deux substances. La nature a lié intimement leurs principes, dès le premier moment de leur formation, et les a soumis à la même destinée : ils ne peuvent ni agir ni sentir sans le secours l'un de l'autre ; et c'est la réunion de leurs mouvemens qui allume en nous le flambeau de la vie.

En effet le corps ne naît point sans l'âme ; il ne croît point sans elle, il ne peut lui survivre. Les particules de feu dont se pénètre l'eau bouillante, peuvent s'évaporer, sans que l'eau elle-même se décompose pour cela : mais les membres délaissés ne peuvent soutenir le départ de l'âme ; leur tissu se brise, et se putréfie. Exercées dès l'âge le plus tendre à porter conjointement le fardeau de la vie, ces deux substances sont unies si intimement, que, dans le sein maternel même, elles ne peuvent se séparer sans périr. Et, quand leurs conservations réciproques sont ainsi liées, soutiendrez-vous que leurs natures ne le sont pas ?

Ainsi, refuser le sentiment au corps, pour en revêtir l'âme, qui est répandue dans nos membres, c'est combattre l'évidence. Comment dé-

Quid sit enim corpus sentire quis afferet
unquam ,

Si non ipsa palam quod res dedit ac docuit nos ?
At , dimissa anima , corpus caret undique sensu :
Perdit enim quod non proprium fuit ejus in ævo ;
Multaque præterea perdit , cum expellitur ævo.

Dicere porro oculos nullam rem cernere posse ,
Sed per eos animum ut foribus spectare reclusis ,
Desipere est ; contra cum sensus dicat eorum :
Sensus enim trahit , atque acies detrudit ad ipsas ;
Fulgida præsertim cum cernere sæpe nequimus ,
Lumina luminibus quia nobis præpediuntur :
Quod foribus non fit ; neque enim , qua cernimus
ipsi ,

Ostia suscipiunt ullum reclusa laborem.
Præterea , si pro foribus sunt lumina nostra ;
Jam magis , exemptis oculis , debere videtur
Cernere res animus , sublatis postibus ipsis.

Illud in his rebus nequaquam sumere possis ,
Democriti quod sancta viri sententia ponit ;
Corporis atque animi primordia singula primis
Apposita alternis variare , ac nectere membra.
Nam cum multo sint animæ elementa minora ,
Quam quibus e corpus nobis et viscera constant ;
Tum numero quoque concedunt , et rara per
artus

Dissita sunt ; duntaxat ut hoc promittere possis ,

montrer la sensibilité du corps, sinon par son union intime avec l'âme, que nous venons d'établir? Mais, après la retraite de l'âme, le corps demeure privé de sentiment : c'est que, ayant perdu pendant la vie un grand nombre de choses qui ne lui étaient point propres, la mort lui en enlève encore beaucoup d'autres.

Prétendre que les yeux ne voient point, qu'ils ne sont que les ouvertures à travers lesquelles l'âme aperçoit les objets, c'est une folie que dément la nature même de notre sens : le sens pompe et ramasse les simulacres dans l'organe. Quand il ne peut fixer les objets éclatans, quand une lumière trop vive trouble ses fonctions, il faudra donc dire que les portes par où nous regardons, éprouvent des sensations pénibles? Mais en admettant votre supposition, l'âme verra encore mieux, si on la débarrasse des yeux, de ces portes qui la gênent.

Mais ne croyez pas, avec le sage Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'âme, et que ce mélange alternatif soit le lien de nos organes. Car, si les principes de l'âme sont plus déliés que ceux du corps et des viscères, ils sont aussi en plus petit nombre : la nature les a semés avec économie ; et tout ce que vous seriez en droit d'assurer, c'est que, entre les

Quantula prima queant nobis injecta ciere
 Corpora sensiferos motus in corpore, tanta
 Intervalla tenere exordia prima animai.
 Nam neque pulveris interdum sentimus adhæsum
 Corpore, nec membris incussam insidere cretam,
 Nec nebulam noctu; nec aranei tenuia fila
 Obvia sentimus, quando obretimur euntes;
 Nec supra caput ejusdem cecidisse vietam
 Vestem, nec plumas avium, papposque volantes,
 Qui nimia levitate cadunt plerumque gravatim;
 Nec repentis itum cuiusviscunque animantis
 Sentimus; nec priva pedum vestigia quæque,
 Corpore quæ in nostro culices, et cætera ponunt.
 Usque adeo prius est in nobis multa ciendum
 Semina, corporibus nostris immista per artus,
 Quam primordia sentiscant concussa animai;
 Et quam intervallis tantis tuditantia possint
 Concursare, coire, et dissultare vicissim.

Et magis est animus vitai claustra coercens,
 Et dominantior ad vitam, quam vis animai.
 Nam sine mente animoque nequit residere per
 artus

Temporis exiguam partem, pars ulla animai;
 Sed comes insequitur facile, et discedit in auras,
 Et gelidos artus in lethi frigore linquit.

383. *Insidere. Alii sidere.*

plus petits des premiers corps , autant il y en a qui peuvent exciter en nous de la sensation , autant il y a de parties d'âme disséminées dans nos membres. En effet nous ne sentons point la poussière qui s'attache à nos membres , ni le fard appliqué sur notre peau , ni la rosée de la nuit , ni les fils de l'araignée , ces lacs imperceptibles qui nous enveloppent en marchant , ni la vieille dépouille que le même insecte laisse tomber sur nos têtes ; ni les plumes des oiseaux , ni cette espèce de coton que produit le chardon , et qui , après avoir flotté dans l'air , s'abaisse lentement à cause de son extrême légèreté ; ni la marche de l'insecte qui rampe ; ni enfin la trace distincte des pieds du moucheron , ou des autres animalcules qui se promènent sur nos membres. Il est donc nécessaire qu'un certain nombre d'élémens du corps soient ébranlés , avant que les atomes de l'âme , placés à des distances si considérables , puissent sentir l'impression , se réunir , se choquer et se rejeter réciproquement.

Au reste , l'esprit est le principal soutien de la vie ; notre conservation dépend plus de lui que de l'âme. En effet l'âme ne peut rester un seul instant dans nos membres sans l'esprit et le jugement ; elle se dissipe jusqu'à la moindre particule , elle suit son guide dans les airs , et ne laisse aux membres flétris que le froid de la mort. Mais

At manet in vita, cui mens animusque remansit,
 Quamvis est circumcæsis lacer undique membris:
 Truncus, adempta anima circum, membrisque
 remotis,

Vivit, et ætherias vitales suscipit auras.

Si non omnimodis, at magna parte animæ

Privatus, tamen in vita cunctatur, et hæret.

Ut, lacerato oculo circum, si pupula mansit

Incolumis, stat cernendi vivata potestas:

Dummodo ne totum corrumpas luminis orbem,

Sed circumcidas aciem, solamque relinquas;

Id quoque enim sine pernicie confiet eorum.

At si tantula pars oculi media illa peresa est,

Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis;

Occidit extemplo lumen, tenebræque sequun-
 tur.

Hoc anima atque animus vincti sunt foedere
 semper.

Nunc age, nativos animantibus, et mortales
 Esse animos, animasque leves, ut noscere possis;
 Conquisita diu, dulcique reperta labore,
 Digna tua pergam disponere carmina vita.
 Tu fac utrumque uno subjungas nomen eorum;
 Atque animam, verbi causa, cum dicere per-
 gam,

l'homme reste vivant, tant qu'il conserve l'esprit et le jugement : son corps pourra être mutilé, et perdre en partie son âme et ses membres ; ce tronc informe respirera toujours, et conservera le sentiment. Si vous ne le dépouillez pas de son âme toute entière, quelque faible portion que vous en laissiez subsister, ce sera un lien suffisant par lequel il tiendra encore à la vie. Ainsi, quand même les parties qui environnent l'œil, seraient déchirées, si la prunelle demeure intacte, la faculté de voir se conserve dans toute sa vigueur : pourvu que la sphère entière de l'organe ne soit point affectée, coupez les parties voisines, et laissez la prunelle isolée, la vue ne sera point en danger. Mais si vous endommagez le centre de l'organe, qui n'est qu'une si petite partie de l'œil, quand même le reste de l'orbite serait pur et transparent, la lumière s'éteint tout à coup, et les ténèbres lui succèdent. Telles sont les lois invariables de l'union de l'esprit et de l'âme.

Apprenez maintenant, ô Memmius ! que l'esprit et l'âme naissent et meurent avec le corps ; sujet digne de vous occuper, heureux fruit d'une longue recherche. Mais, comme ces deux substances, à cause de leur intime union, n'en forment qu'une seule, réunissez-les sous la même

Mortalem esse docens, animum quoque dicere
credas;

Quatinus est unum inter se, conjunctaque res est.

Principio, quoniam tenuem constare minutis
Corporibus docui; multoque minoribus esse
Principiis factam, quam liquidus humor aquai est,
Aut nebula, aut fumus: nam longe mobilitate
Præstat, et a tenui causa magis icta movetur;
Quippe ubi imaginibus fumi, nebulæque mo-
vetur:

Quod genus, in somnis sopiti ubi cernimus alta
Exhalare vapore altaria, ferreque fumum:
Nam procul hæc dubio nobis simulacra gen-
tur:

Nunc igitur, quoniam quassatis undique vasis
Diffluere humorem, et laticem discedere cernis;
Et nebula ac fumus quoniam discedit in auras;
Crede animam quoque diffundi, multoque perire
Ocius, et citius dissolvi corpora prima,
Cum semel omnibus e membris ablata recessit.
Quippe etenim corpus, quod vas quasi constitit
ejus,

Cum cohibere nequit conquassatum ex aliqua re,
Ac rarefactum, detracto sanguine venis;
Aere qui credas posse hanc cohiberier ullo,
Corpore qui nostro rarus magis am cohibessit?

Præterea, gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.

dénomination ; et ce que je dirai de la mortalité de l'une , n'oubliez pas de l'appliquer à l'autre.

L'âme , comme je vous l'ai enseigné , est formée de molécules imperceptibles , beaucoup plus déliées que les élémens de l'eau , des nuages et de la fumée , puisqu'elle se meut avec plus de vitesse et de facilité , et que les simulacres des nuages et de la fumée agissent eux-mêmes sur elle : la vapeur des autels et la fumée des sacrifices que nous voyons en songe , ne sont , comme on n'en peut douter , que les simulacres de ces objets. Or , si l'onde s'échappe de toutes parts d'un vase mis en pièces , si les nuages et la fumée se dissipent dans les airs , doutez-vous que l'âme , séparée des membres , ne s'évapore de même après sa retraite , que sa substance ne périsse encore plus promptement , que ses principes ne se dissolvent en beaucoup moins de temps ? Et , quand le corps , qui est , pour ainsi dire , le vaisseau de l'âme , décomposé par une attaque mortelle , ou raréfié par la perte du sang , n'est plus capable d'arrêter sa fuite , sera-t-elle retenue par l'air , fluide moins dense , et plus facile à pénétrer ?

D'ailleurs , nous la voyons naître avec le corps , croître et vieillir avec lui. Dans l'enfance , une

445. *Am.* Id est , eam ; *cohibessit* , cohibueri.
Lamb.

Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
 Corpore ; sic animi sequitur sententia tenuis.
 Inde, ubi robustis adolevit viribus ætas,
 Consilium quoque majus, et auctior est animi
 vis.

Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
 Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus ;
 Claudicat ingenium, delirat linguaque, mænsque:
 Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
 Ergo dissolvi quoque convenit omnem animam
 Naturam, ceu fumus in altas aeris auras ;
 Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
 Crescere, et (ut docui) simul ævo fessa fatiscit.

Huc accedit uti videamus, corpus ut ipsum
 Suscipere immanes morbos, durumque dolorem ;
 Sic animum curas acres, luctumque, metumque :
 Quare participem lethi quoque convenit esse.

Quin etiam morbis in corporis avius errat
 Sæpe animus : dementit enim, deliraque fatur ;
 Interdumque gravi lethargo fertur in altum
 Æternumque soporem, oculis, nutuque cadenti.
 Unde neque exaudit voces, neque noscere vultus
 Illorum potis est, ad vitam qui revocantes
 Circumstant, lacrymis rorantes ora genasque.
 Quare animum quoque dissolvi fateare necesse
 est ;

Quandoquidem penetrant in eum contagia morbi.

461. *Dolorem. Alii laborem.*

machine frêle et délicate sert de berceau à un esprit aussi faible qu'elle. L'âge , en fortifiant les membres , mûrit aussi l'intelligence , et augmente la vigueur de l'âme. Ensuite , quand l'effort puissant des années a courbé le corps , émoussé les organes , et épuisé les forces ; le jugement chancelle , et l'esprit s'embarrasse , comme la langue : enfin tous les ressorts de la machine manquent à la fois. N'est-il pas naturel que l'âme se décompose alors , et se dissipe comme une fumée dans les airs , puisque nous la voyons , comme le corps , naître , s'accroître , et succomber à la fatigue des ans ?

Ajoutez que l'esprit étant tourmenté par les soucis , la tristesse et l'effroi , comme le corps par la douleur et la maladie , doit , comme lui , participer à la mort.

Ne voyons-nous pas même souvent , dans les maladies du corps , la raison s'égarer , la démence et le délire s'emparer de l'âme ? Quelquefois une violente léthargie la plonge dans un assoupissement profond et éternel ; les yeux se ferment , la tête n'a plus de soutien. Le malade n'entend point la voix , ne reconnaît point les traits de ses parens en larmes qui entourent son lit , et s'efforcent de réveiller en lui le sentiment. Puisque la contagion du mal gagne ainsi l'âme , doutez-vous qu'elle ne soit aussi sujette à la dis-

Nam dolor ac morbus lethi fabricator uterque
est ;

Multorum exitio perdocti quod sumus ante.

Denique cur, hominem cum vini vis penetravit
Acris, et in venas discessit diditus ardor,
Consequitur gravitas membrorum? præpediuntur
Crura vacillanti? tardescit lingua? madet mens?
Nant oculi? clamor, singultus, jurgia gliscunt?
Et jam cætera de genere hoc quæcunque se-
quuntur?

Cur ea sunt, nisi quod vehemens violentia vini
Conturbare animam consuevit corpore in ipso?
Aut quæcunque queunt conturbari, inque pediri,
Significant (paulo si durior insinuarit
Causa), fore ut pereant, ævo privata futuro.

Quin etiam, subita vi morbi sæpe coactus,
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit, ingemit, et tremit
artus,

Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in jactando membra fatigat;
Nimirum, quia vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumans ut in æquore
salso

490. *Inconstanter.* Al. *Incunctanter.*

solution ? Une expérience trop souvent répétée ne vous a-t-elle pas appris que la douleur et la maladie sont les deux ministres de la mort ?

Enfin , lorsque le vin , cette liqueur active , s'est rendu maître de l'homme , et a fait couler son feu dans ses veines brûlantes , pourquoi ses membres sont-ils pesans ? sa démarche incertaine ? ses pas chancelans ? sa langue embarrassée ? son âme noyée ? ses yeux flottans ? Pourquoi ces clameurs ? ces hoquets impurs ? ces querelles et ces disputes ? enfin tous les désordres que l'ivresse traîne à sa suite ? Que signifient-ils , sinon que la force du vin attaque l'âme elle-même au fond de nos corps ? Or toute substance qui peut être troublée et altérée , sera nécessairement détruite , et privée de l'immortalité , si l'on suppose une cause plus forte à l'action de laquelle elle soit exposée.

Mais voici un autre spectacle. C'est un malheureux , attaqué d'un mal subit , qui tombe tout à coup à vos pieds , comme frappé de la foudre ; dont la bouche écume , dont la poitrine gémit , dont les membres palpitent : c'est un frénétique qui se roidit , qui se débat , qui se met hors d'haleine ; tant il se tourmente , s'épuise et s'agite en tout sens. C'est que la violence du mal , répandue dans les membres , pénètre jusqu'à l'âme , et la trouble , comme le souffle d'un vent impé-

Ventorum validis fervescit viribus unda.

Exprimitur porro gemitus , quia membra dolore

Afficiuntur ; et omnino quod semina vocis

Ejiciuntur , et ore foras glomerata feruntur ,

Qua quasi consuerunt , et sunt munita viaï.

Desipientia fit , quia vis animi atque animai

Conturbatur , et (ut docui) divisa seorsum

Disjectatur , eodem illo distracta veneno.

Inde , ubi jam morbi se flexit causa , reditque

In letebras ater corrupti corporis humor ;

Tum quasi talipedans primum consurgit , et

omnes

Paulatim redit in sensus , animamque recepat.

Hæc igitur tantis ubi morbis corpore in ipso

Jactetur , miserisque modis distracta laboret ;

Cur eandem credis sine corpore , in aere aperto ,

Cum validis ventis , ætatem degere posse ?

Et quoniam mentem sanari , corpus ut ægrum ,

Cernimus , et flecti medicina posse videmus ;

Id quoque præ sagit mortalem vivere mentem.

Addere enim partes , aut ordine trajicere æquum

est ,

Aut aliud prorsum de summa detrahere illum ,

Commutare animum quicumque adortur , et

infit ;

Aut aliam quamvis naturam flectere quærit.

At neque transferri sibi partes , nec tribui vult ,

503. *Talipedans.* — Hav. *vaccillans.*

tueux fait bouillonner les flots écumans de la mer. Ces gémissemens qui vous attendrissent , c'est la douleur qui les arrache ; c'est que tous les élémens de la voix , chassés à la fois , se précipitent en foule par le canal qu'ils trouvent ouvert , et que l'habitude leur a rendu familier. La démence naît du trouble de l'esprit et de l'âme , qui , séparés par la violence du mal , exercent en désordre leurs facultés. Mais , quand les humeurs qui causaient la maladie , ont repris un autre cours ; quand le noir poison est rentré dans ses réservoirs cachés ; le malheureux se relève d'abord en chancelant , et recouvre peu à peu l'usage des sens et de la raison. Voilà les maladies auxquelles l'âme est en proie dans le corps même. Pouvez-vous donc croire que , sortie de ce corps , elle subsiste dans l'air au milieu des vents et des orages ?

D'ailleurs , puisque nous voyons l'âme se guérir , comme un corps malade , et se rétablir avec les secours de la médecine , n'est-ce pas une nouvelle preuve de sa mortalité ? En effet il en est de l'âme comme de toutes les substances connues : vous ne pouvez changer son état qu'en lui ajoutant des parties , en lui en ôtant , ou en les transposant. Mais une substance immortelle ne souffre point qu'on change l'ordre , qu'on ac-

Immortale quod est quidquam, neque defluere
hilum.

Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
Ergo animus sive ægrescit, mortalia signa
Mittit (uti docui), seu flectitur a medicina:
Usque adeo falsæ rationi vera videtur
Res occurrere, et effugium præcludere eunti,
Ancipitique refutatu convincere falsum.

Denique sæpe hominem paulatim cernimus
ire,

Et membratim vitalem deperdere sensum;
In pedibus primum digitos livescere, et ungues;
Inde pedes, et crura mori; post inde per artus
Ire alios tractim gelidi vestigia-lethi.

Scinditur atqui animæ, quoniam natura, nec uno
Tempore sincera existit; mortalis habenda est.

Quod si forte putas ipsam se posse per artus
Introrsum trahere, et partes conducere in unum,
Atque ideo cunctis sensum deducere membris;
At locus ille tamen, quo copia tanta animæ
Cogitur, in sensu debet majore videri.

Qui quoniam nusquam est, nimirum (ut diximus
ante)

Dilaniata foras dispergitur; interit ergo.

Quin etiam, si jam libeat concedere-falsum,
Et dare, posse animam glomerari in corpore
eorum,

croisse ou qu'on diminue le nombre de ses élémens ; parce que tout être qui franchit les bornes de son essence par voie de transmutation , cesse aussitôt d'être ce qu'il était. Ainsi l'âme , soit dans la maladie, soit dans la convalescence, vous donne des signes de mortalité : ainsi la vérité heurte de front l'erreur , lui interdit tout subterfuge, et, par des raisonnemens sans réplique, triomphe de ses vains sophismes.

Enfin nous voyons quelquefois des hommes s'éteindre par degrés, et leurs membres perdre l'un après l'autre le sentiment : d'abord les ongles et les doigts des pieds deviennent livides ; ensuite la mort gagne les pieds, les jambes, et laisse ses traces sur toutes les autres parties qu'elle parcourt successivement. Puisque l'âme est alors divisée, et n'existe pas toute entière à la fois, nous devons la regarder comme mortelle. Si vous dites qu'en se ramassant intérieurement, en ramenant à elle ses parties disséminées, elle peut concentrer en elle-même un sentiment particulier de chaque membre, il semble que le lieu où se rassemble cette foule d'atomes animés, devrait être doué d'un sentiment bien exquis. Or, puisqu'on n'aperçoit rien de semblable, il faut, comme nous l'avons déjà dit, que l'âme, arrachée à elle-même, se dissipe au-dehors, c'est-à-dire, qu'elle périsse. Mais en vous accordant même

Lumina qui linqunt moribundi particulatim ;
Mortalem tamen esse animam fateare necesse
 est :

**Nec refert , utrum pereat dispersa per auras ,
 An contractis in se partibus obhrutescat ;
 Quando hominem totum magis ac magis undique**
 sensus

Deficit , et vitæ minus , et minus undique restat.
 Et quoniam mens est hominis pars una ,
 locoque

**Fixa manet certo , velut aures , atque oculi sunt ,
 Atque alii sensus , qui vitam cunque gubernant ;
 Et veluti manus , atque oculus , naresve , seorsum
 Secreta a nobis nequeant sentire , neque esse ;
 Sed tamen in parvo linquntur tempore tali :
 Sic animus per se non quit , sine corpore , et ipso
 Esse homine , illius quasi quod vas esse videtur ;
 Sive aliud quidvis potis es conjunctius eii
 Fingere , quandoquidem connexus corpori
 adhæret.**

**Denique corporis a mente animi vivata potestas
 Inter se conjuncta valent , vitæque fruuntur.**
**Nec sine corpore enim vitales edere motus
 Sola potest animi per se natura , nec autem
 Cassum anima corpus durare , et sensibus uti.**
**Scilicet , avulsus radicitu ut nequit ullam
 Displicere ipse oculus rem , seorsum corpore toto :
 Sic anima atque animus per se nil posse videntur ;**

votre fausse supposition, qu'elle rapproche ses parties quand on meurt par degrés, sa mortalité n'en serait pas moins certaine. Qu'importe qu'elle se dissipe dans les airs en périssant, ou qu'elle s'étouffe en masse, puisque nous voyons le sentiment s'éteindre, et la vie se perdre par degrés ?

D'ailleurs, l'âme étant une partie du corps, y occupant une place déterminée, ainsi que les oreilles, les yeux et les autres sens, nos guides et nos maîtres; puisque la main, l'œil et le nez, séparés du corps, ne peuvent ni sentir, ni exister, mais deviennent en peu de temps la proie de la corruption; l'âme ne peut vivre non plus sans le corps, qui en est le vaisseau, et même quelque chose de plus intime, puisqu'il ne forme qu'une seule substance avec elle.

Enfin le corps et l'âme ne doivent qu'à leur union leur existence et leur conservation. L'âme, séparée du corps, est incapable de produire toute seule les mouvemens de la vie; et le corps, privé de son âme, ne peut ni subsister, ni user de ses organes. L'œil, arraché de son orbite, et séparé du corps, ne voit plus les objets; de même l'esprit et l'âme ne peuvent rien par eux-mêmes: c'est

552. *Sed tamen in parvo liquuntur tempore tabi:*
Creech. — *Egregia, omniumque applausu digna la.*
Vossii emendatio est:

Secta etenim parvo liquuntur tempore tabi.
Preig.

Nimirum, quia per venas, et viscera mistim,
 Per nervos, atque ossa tenentur corpore ab omni.
 Nec magnis intervallis primordia possunt
 Libera dissultare: ideo conclusa moventur
 Sensiferos motus, quos extra corpus in auras
 Aeris haud possunt post mortem ejecta moveri;
 Propterea quia non simili ratione tenentur.
 Corpus enim atque animans erit aer, si cohibere
 Sese anima, atque in eo poterit concludere
 motus,

Quos ante in nervis, et in ipso corpore agebat.
 Quare etiam atque etiam, resoluta corporis omni
 Tegmine, et ejectis extra vitalibus auris,
 Dissolvi sensus animi fateare necesse est,
 Atque animam, quoniam conjuncta est causa
 duobus.

Denique cum corpus nequeat perferre animam
 Discidium, quin id tetro tabescat odore;
 Quid dubitas, quin ex imo penitusque coorta
 Emanarit, uti fumus, diffusa animæ vis?
 Atque ideo tanta mutatum putre ruina
 Conciderit corpus penitus, quia mota loco sunt
 Fundamenta foras animæ, manantque per artus,
 Perque viarum omnes flexus, in corpore qui sunt,
 Atque foramina? multimodis ut noscere possis
 Dispertitam animæ naturam exisse per artus;

573. *In eo (viz. aere) recte legit Faber. Creech.*
 — *Alii in eos.*

que leurs élémens , disséminés parmi les veines , les viscères , les nerfs et les os , et retenus par le corps entier , ne peuvent s'écarter à de grandes distances ; et cet obstacle à leur dispersion facilite les mouvemens de la vie , qui ne peuvent plus avoir lieu , lorsque , après la retraite de l'âme , ses principes ne sont plus de même assujettis dans l'atmosphère. En effet l'air pourrait devenir un corps animé , si l'âme y était aussi à l'étroit , et la sphère de son activité aussi resserrée qu'elle l'était auparavant dans notre corps. Je le répète donc : après la dissolution de l'enveloppe corporelle , et l'expiration du souffle vital , il faut que le sentiment s'éteigne dans l'âme , puisque ce sont deux effets soumis à la même cause.

Enfin , puisque les membres ne peuvent soutenir le départ de l'âme sans se corrompre , sans exhaler une odeur fétide , pouvez-vous douter que l'âme décomposée ne se soit échappée du fond de nos corps , comme la fumée de l'intérieur du bois ? Cette altération des membres , causée par la putréfaction , cet écroulement général de l'édifice corporel n'annoncent-ils pas que l'âme , qui lui servait de base , a été déplacée , et que ses parties se sont dissipées par toutes les issues , tous les conduits de la machine ? Ainsi tout prouve que l'âme sort des membres dans un état de di-

Et prius esse sibi distractam , corpore in ipso ,
Quam prolapsa foras enaret in aeris auras.

Quin etiam , fines dum vitæ vertitur intra ,
Sæpe aliqua tamen e causa labefacta videtur
Ire anima , et toto solvi de corpore membra ,
Et quasi supremo languescere tempore voltus ,
Molliaque exsanguì cadere omnia corpore
membra.

Quod genus est , animo male factum cum
perhibetur ,
Aut animam liquisse ; ubi jam trepidatur , et
omnes

Extremum cupiunt vires reprendre vinculum.
Conquassatur enim tum mens , animæque potestas
Omnis , et hæc ipso cum corpore collabefiunt ;
Ut gravior paulo possit dissolvere causa .
Quid dubitas tandem , quin extra prodita corpus ,
Imbecilla foras , in aperto , tegmine dempto ,
Non modo non omnem possit durare per ævum ,
Sed minimum quodvis nequeat consistere
tempus ?

Nec sibi enim quisquam moriens sentire
videtur

Ire foras animam incolumem de corpore toto ;
Nec prius ad jugulum , et superas succedere
fauces :

Verum deficere in certa regione locatam ;
Ut sensus alios in parti quemque sua scit

vision, et qu'elle ne nage dans le fluide de l'air qu'après avoir été décomposée dans le corps.

Souvent même, sans quitter le séjour de la vie, l'âme, ébranlée par une violente secousse, paraît sur le point de s'en aller ; tout le système de la machine se relâche, le visage devient languissant comme au moment du trépas, et les membres flottans semblent prêts à se détacher d'un tronc où le sang ne circule plus. Tel est l'état d'un homme qui tombe en défaillance, et qui perd la connaissance ; assaut terrible dans lequel toute la machine fait un dernier effort contre la dissolution. Car alors l'âme entière tombe abattue avec le corps, et périrait, si le choc devenait plus violent. Et vous croyez que, sortie des membres, impuissante contre les attaques extérieures, sans abri, sans défense, il lui soit possible de subsister, je ne dis pas pendant l'éternité, mais même un seul instant ?

D'ailleurs un mourant ne sent pas son âme sortir saine et sauve de son corps, et monter successivement du gosier au palais : elle s'éteint à son tour, comme les autres sens, à l'endroit

Dissolvi. Quod si immortalis nostra foret mens,
 Non jam se moriens dissolvi conquereretur;
 Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut
 anguis,

Gauderet, praelonga senex aut cornua cervus.

Denique cur animi nunquam mens, consilium-
 que

Gignitur in capite, aut pedibus, manibusve; sed
 unis

Sedibus, et certis regionibus omnis inhæret;
 Si non certa loca ad nascendum reddita cuique
 Sunt, et ubi quidquid possit durare creatum;
 Atque ita multimodis pro totis artibus esse,
 Membrorum ut nunquam existat præposterus
 ordo?.

Usque adeo sequitur res rem, neque flamma
 creari in

Fluminibus solita est, neque in igni gignier algor.

Præterea, si immortalis natura animæ est,
 Et sentire potest secreta a corpore nostro;
 Quinque (ut opinor) eam faciendum est sensibus
 auctam:

Nec ratione alia nosmet proponere nobis
 Possumus infernas animas Acheronte vagare.

Pictores itaque, et scriptorum sæcla priora
 Sic animas introduxerunt sensibus auctas.

At neque seorsum oculi, neque nares, nec manus
 ipsa

de la machine où la nature l'a placé. Si elle était immortelle, bien loin de gémir de sa dissolution, elle s'en irait avec joie; elle sortirait du corps, comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois.

Enfin, pourquoi la sensibilité et le raisonnement ne naissent-ils jamais dans la tête, les pieds ou les mains? pourquoi sont-ils affectés à un seul endroit, à une région fixe? sinon parce que la nature a assigné à l'une et à l'autre un lieu particulier pour y naître, et s'y conserver. C'est ainsi qu'elle en a usé en une infinité de diverses manières, pour tous les membres du corps, entre lesquels elle n'a jamais permis que l'ordre fût interverti. Tel est l'enchaînement invariable des effets et des causes; ainsi la flamme ne s'engendre point dans les fleuves, ni la glace dans le feu.

Mais, si l'âme est immortelle de sa nature; si, dégagée du corps, elle a la faculté de sentir; il faut, ce me semble, que vous lui donniez cinq organes: il est impossible de vous la représenter sur les rives de l'Achéron, sans la douer de sens, comme ont fait les peintres et les poètes anciens. Mais l'âme ne peut, sans corps, avoir des yeux,

Esse potest anima ; neque seorsum lingua , nec
 aures

Absque anima per se possunt sentire , nec esse ,

Et quoniam toto sentimus corpore inesse
 Vitalem sensum , et totum esse animale videmus ;

Si subito medium celeri præciderit ictu

Vis aliqua , ut seorsum partem secernat utram-
 que ;

Dispertita procul dubio quoque vis animæ ,

Et discissa , simul cum corpore disjicietur :

At quod scinditur , et partes discedit in ulla ,

Scilicet æternam sibi naturam abnuit esse .

Falciferos memorant currus abscindere
 membra

Sæpe ita desubito permista cæde calentes ,

Ut tremere in terra videatur , ab artibus id quod

Decidit abscissum , cum mens tamen , atque ho-
 minis vis ,

Mobilitate mali , non quit sentire dolorem ;

Et simul , in pugnae studio quod dedita mens est ,

Corpore cum reliquo pugnam cædesque petissit :

Nec tenet , amissam lævam cum tegmine sæpe

Inter equos abstraxe rotas , falcesque rapaces ;

Nec cecidisse alius dextram , cum scandit , et

instat ,

Inde alius conatur adempto surgere crure ,

un nez , des mains , comme la langue et les oreilles ne peuvent, sans âme, ni sentir, ni exister.

D'ailleurs, comme nous éprouvons que le sentiment de la vie est répandu dans toute la machine, que toutes les parties en sont animées; un coup prompt et violent, en séparant le tronc par le milieu, diviserait sans doute l'âme elle-même, et la ferait tomber, comme le corps, coupée en deux moitiés : or toute substance divisible ne peut prétendre à l'immortalité.

On dit que, au fort de la mêlée, des chars armés de faux tranchent si rapidement les membres du guerrier animé au carnage, que souvent la partie coupée palpite sur le sable, avant que l'âme soit avertie de cette perte par la douleur; soit que la promptitude du mal en dérobe le sentiment; soit que l'âme, livrée toute entière à l'ardeur du combat, n'occupe ce qui lui reste de corps qu'à porter ou à parer des coups : un autre ne sait pas que son bouclier et son bras gauche, perdus au milieu des coursiers, ont été broyés par les roues, et emportés par les faux. Celui-ci, en pressant l'ennemi, et en escaladant les murs, ignore que sa main droite est détachée de son bras. Celui-là cherche à s'appuyer sur la cuisse qu'il n'a plus, tandis qu'à ses côtés son pied

Cum digitos agit at propter moribundus humi pes :
 Et caput abscissum , calido viventeque trunco ,
 Servat humi voltum vitalem , oculosque patentes ,
 Donec reliquias animai reddidit omnes.

Quin etiam tibi si lingua vibrante minantis
 Serpentis caudam procero corpore , utrinque
 Sit libitum in multas partes discindere ferro ;
 Omnia jam seorsum cernes amcisa recenti
 Volnere tortari , et terram conspergere tabo ;
 Ipsam seque retro partem petere ore priorem ,
 Volneris ardenti ut morsu premat icta dolore.
 Omnibus esse igitur totas dicemus in illis
 Particulis animas ? At ea ratione sequetur ,
 Unam animantem animas habuisse in corpore
 multas.

Ergo divisa est ea quæ fuit una , simul cum
 Corpore : quapropter mortale utrumque putan-
 dum est ;

In multas quoniam partes discinditur æque.

Præterea , si immortalis natura animai
 Constat , et in corpus nascentibus insinuatur ;
 Cur super antæactam ætatem meminisse nequi-
 mus ,

Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus ?
 Nam si tantopere est animi mutata potestas ,
 Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum ;
 Non (ut opinor) id ab letho jam longiter errat.

660. *Amcisa*. Prisci codd. *ancisa*. *Am* olim ex
aiup pro *circum* dicebant. *Fab*.

mourant remue encore les doigts sur le sable : enfin, lorsque la tête est séparée du corps, le tronc conserve la chaleur et la vie, le visage demeure animé, et les yeux ouverts, jusqu'à ce que les restes de l'âme se soient dissipés dans les airs.

Coupez en plusieurs tronçons la queue de cet énorme serpent dont le dard vous menace, vous verrez chaque partie séparée se tordre, et distiller sur la terre un noir venin, tandis que la partie antérieure, furieuse de sa blessure, s'attaque elle-même par derrière avec ses propres dents. Disons-nous que chaque tronçon a une âme entière? C'est en donner plusieurs à un seul animal. Il n'y en avait donc qu'une, qui a été divisée avec le corps : ainsi ils sont tous les deux mortels, puisqu'ils sont tous les deux divisibles.

Mais, si l'âme est immortelle, si elle s'insinue dans le corps au moment qu'il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions? Si ses facultés sont si fort altérées, qu'elle ait entièrement perdu le souvenir des événemens précédens, cet état diffère, ce me semble, bien peu de celui de la mort.

Quapropter fatcare necesse est, quæ fuit ante,
Interiisse, et, quæ nunc est, nunc esse creatam.

Præterea, si, jam perfecto corpore, nobis
Inferri solita est animi vivata potestas,
Tum cum gignimur, et vitæ cum limen inimus;
Haud ita conveniebat, uti cum corpore, et una
Cum membris videatur in ipso sanguine cresse;
Sed velut in cavea, per se sibi vivere solam
Convenit, ut sensu corpus tamen affluat omne.
Quare etiam atque etiam nec originis esse putan-
dum est

Expertes animas, nec lethi lege solutas.

Nam neque tantopere annecti potuisse putan-
dum est

Corporibus nostris extrinsecus insinuatæ:
Quod fieri totum contra manifesta docet res.
Namque ita connexa est per venas, viscera,
nervos,

Ossaque, uti dentes quoque sensu participantur;
Morbus ut indicat, et gelidæ stringor aquæ,
Et lapis oppressus sub dente e frugibus asper.
Nec, tam contextæ cum sint, exire videntur
Incolumes posse, et salvas exsolvere sese
Omnibus e nervis, atque ossibus, articulisque.

Quod si forte putas extrinsecus insinuatam
Permanere animam nobis per membra solere;
Tanto quæque magis cum corpore fusa peribit.

694. *Sub dente e frugibus.* Omnes codd. *subitis
e frugibus.*

Avouez donc que les âmes d'autrefois sont mortes, et que celles d'aujourd'hui sont d'une nouvelle formation.

D'ailleurs, si l'âme s'insinuait en nous, lorsque, après la formation du corps, nous mettons, pour ainsi dire, le pied sur le seuil de la vie, la verrions-nous croître avec les membres dans le sang même ? Ne devrait-elle pas, comme l'oiseau prisonnier dans sa cage, vivre pour elle seule, indépendante du corps qu'elle anime ? Répétons-le donc sans cesse ; les âmes ne sont ni exemptes d'origine, ni affranchies des lois du trépas.

Est-il croyable, en effet, qu'une substance étrangère eût pu se lier, aussi intimement que nous le voyons, à nos organes, se répandre dans nos veines, nos nerfs, nos viscères et nos os, et communiquer du sentiment aux dents même, qui, outre leurs maladies propres, sont encore blessées et par l'impression de l'eau glacée, et par le froissement imprévu d'un caillou mêlé aux alimens qu'elles triturant ? Ajoutez que, étant aussi étroitement unie à la machine, l'âme ne peut, sans une dissolution totale, se dégager des nerfs, des os, des articulations.

Faire de l'âme un fluide étranger qui coule dans nos membres, et qui les pénètre, c'est multiplier et accélérer les causes de sa destruction.

Quod permanat enim, dissolvitur: interit ergo.

Dispertitur enim per caulas corporis omnes.

Ut cibus in membra atque artus cum diditur

omnes,

Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se:

Sic anima atque animus, quamvis integra re-

cens in

Corpus eunt, tamen in manando dissolvuntur;

Dum quasi per caulas omnes diduntur in artus

Particulæ, quibus hæc animi natura creatur;

Quæ nunc in nostro dominatur corpore, nata

Ex illa, quæ tunc peritat partita per artus.

Quapropter neque natali privata videtur

Esse die natura animæ, neque funeris expers.

Semina præterea linquuntur, necne, animai

Corpore in exanimo? Quod si linquuntur, et in-

sunt;

Haud erit, ut merito immortalis possit haberi;

Partibus amissis quoniam libata recessit.

Sin ita sinceris membris ablata profugit,

Ut nullas partes in corpore liquerit ex se;

Unde cadavera, racenti jam viscere, vermes

Expirant? atque unde animantum copia tanta

Exos, et exsanguis tumidos perfluctuat artus?

Quod si forte animas extrinsecus insinuari

Vermibus, et privas in corpora posse venire

Credis; nec reputas cur millia multa animarum

Car la fluidité est un état de dissolution , un état de mort. Il faut qu'alors l'âme se distribue dans tous les conduits de la machine. Or , si les alimens , en se filtrant dans nos membres , perdent leur nature pour se changer en une nouvelle substance , l'âme aussi , quoique entière à son entrée dans le corps qui vient d'être formé , doit se décomposer en y circulant ; et ses parties , éparses dans tous les canaux de la machine , doivent former une nouvelle âme , une nouvelle reine de nos corps , produite par la première , qui périt pour lors en se divisant dans les membres. L'âme a donc eu le jour de sa naissance , et elle aura celui de sa mort.

Reste-t-il, ou non , après la mort , quelques molécules de l'âme dans les membres ? S'il en reste , vous ne pouvez la regarder comme immortelle , puisqu'elle se retire appauvrie par cette diminution de parties. Si , au contraire , elle ne souffre aucune perte ; si le corps lui restitue fidèlement tous ses élémens ; pourquoi la putréfaction des viscères donne-t-elle le jour à un peuple de vermisseaux ? d'où vient ce flux continuél d'insectes privés d'os et de sang , qui s'agitent au milieu des chairs gonflées ?

Si vous regardez les âmes de ces animalcules comme autant de substances étrangères qui se sont jointes à leurs corps ; si l'arrivée subite de

Convenient, unde una recesserit; hoc tamen
est ut

Quærendum videatur, et in discrimen agendum:
Utrum tandem animæ venentur semina quæque
Vermiculorum, ipsæque sibi fabricentur ubi
sint?

An jam corporibus perfectis insinuentur?

At neque, cur faciant ipsæ, quareve laborent,
Dicere suppeditat; neque enim, sine corpore
cum sunt,

Sollicitæ volitant morbis, algoque, fameque.

Corpus enim magis his vitiis affine laborat;

Et mala multa animus contage fungitur ejus.

Sed tamen his esto quamvis facere utile corpus,

Cum subeant; at quæ possint, via nulla videtur.

Haud igitur faciunt animæ sibi corpora et artus.

Nec tamen est, ut jam perfectis insinuentur

Corporibus: neque enim poterunt subtiliter esse

Connexæ, neque consensu contagia fient.

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? dolu' volpibus, et fuga
cervi

A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?

Et jam cætera de genere hoc, cur omnia membris

Ex ineunte ævo ingenerascunt, inque genuntur;

Si non certa suo quia semine, seminioque

734. *Contage*. Seu *contagi*; perinde est. Creech.

736. *Cum*. Faber recte *Quod*: olim enim ita scriptum, inde *Quom*, et tandem *Cum*. Creech.

tant d'âmes, après le départ d'une seule, n'est pas pour vous un sujet de réflexions ; vous ne pouvez cependant vous dispenser de répondre à une question : Chacune de ces âmes choisit-elle les germes qu'elle veut animer, pour y construire sa demeure ? ou sont-elles reçues dans des organes déjà formés ? On ne voit pas pourquoi elles se tourmenteraient à se bâtir une prison, elles qui, sans organes, volent à l'abri des maladies, du froid, de la faim, de tous les maux qui sont le partage du corps, et que l'âme ne ressent que par son union avec lui. Mais supposons qu'il lui soit avantageux de se construire un corps pour y entrer, on ne voit pas au moins par quel moyen elle pourrait y réussir. Ne dites donc pas que l'âme se construit elle-même un corps et des membres. Ne dites pas non plus qu'elle entre dans des membres tout formés ; ou expliquez cette liaison intime, cet accord parfait entre les deux substances.

Enfin, pourquoi le lion conserve-t-il toujours la férocité de son espèce ? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards, comme la fuite et la timidité l'est aux cerfs ? En un mot, pourquoi cette uniformité d'affections spirituelles qui naissent avec nous ; sinon parce que, l'esprit ayant, comme le corps, son germe et ses élémens particuliers, les qualités de l'âme croissent et se

Vis animi pariter crescit cum corpore toto ?
 Quod si immortalis foret, et mutare soleret
 Corpora ; permistis animantes moribus essent ;
 Effugeret canis Hyrcano de semine sæpe
 Cornigeri incursum cervi, tremeretque per
 auras

Aeris accipiter fugiens veniente colomba ;
 Desiperent homines, saperent fera sæcla fe-
 rarum.

Illud enim falsa fertur ratione, quod aiunt,
 Immortalem animam mutato corpore flecti.
 Quod mutatur enim, dissolvitur : interit ergo.
 Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant :
 Quare dissolvi quoque debent posse per artus,
 Denique ut intereant una cum corpore cunctæ.
 Sin animas hominum dicent in corpora semper
 Ire humana ; tamen quæram cur e sapienti
 Stulta queat fieri ; nec prudens sit puer ullus ;
 Nec tam doctus equæ pullus, quam fortis equi
 vis :

Si non certa suo quia semine, seminioque
 Vis animi pariter crescit cum corpore toto.
 Scilicet in tenero tenerascere corpore mentem
 Confugient : quod si jam fit, fateare necesse est,

747. *Corpore toto.* Rectius ille qui legit *corpore quoque*, ut v. 765, et v. 770. *Creech.*

développent par degrés en même temps que la machine ? Si elle était immortelle , si elle passait d'un corps dans un autre , les mœurs des animaux seraient mélangées ; on verrait souvent le chien d'Hyrkanie fuir la rencontre du cerf , le vorace épervier trembler dans l'air à la vue de la colombe , les hommes perdre la raison , et les bêtes féroces acquérir la sagesse.

En vain , pour résoudre ces difficultés , soutient-on que l'âme , sans cesser d'être immortelle , change de nature en changeant de corps. Tout être sujet au changement est soumis à la dissolution , et ne peut manquer de périr par la transposition et le désordre de ses parties : l'âme doit donc se dissoudre dans les membres , et mourir toute entière avec le corps. Si vous dites que les âmes humaines ont toujours des corps humains pour domiciles , je vous demanderai comment de sages elles deviennent déraisonnables ; pourquoi l'enfant n'a pas la prudence en partage , ni le faible poulain les qualités du coursier belliqueux ; sinon parce que l'âme a son germe propre qui se développe en même temps que le corps. Vous direz donc pour dernière ressource qu'elle rajeunit dans les enfans ? Mais c'est avouer sa mortalité : elle ne peut subir

Mortalem esse animam ; quoniam mutata per
artus

Tantopere amittit vitam, sensumque priorem.

Quove modo poterit pariter cum corpore quo-
que

Confirmata, cupitum ætatis tangere florem

Vis animi ; nisi erit consors in origine prima ?

Quidve foras sibi vult membris exire senectis ?

An metuit conclusa manere in corpore putri,

Et domus ætatis spatio ne fessa vetusto

Obruat ? At non sunt immortalis ulla pericla.

Denique connubia ad Veneris, partusque fera-
rum

Esse animas præsto, deridiculum esse videtur ;

Et spectare immortales mortalia membra

Innumero numero, certareque præproperanter

Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur :

Si non forte ita sunt animarum foedera pacta,

Ut, quæ prima volans advenerit, insinuetur

Prima, nequæ inter se contendant viribus hilum.

Denique in æthere non arbor, non æquore in
alto

Nubes esse queunt, nec pisces vivere in arvis ;

Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse :

Certum ac dispositum est, ubi quidquid crescat,

et insit :

Sic animi natura nequit sine corpore oriri

un changement si considérable , sans perdre la vie et le sentiment dont elle était douée auparavant.

Mais comment pourra-t-elle se fortifier avec le corps , atteindre en même temps que lui à sa perfection , si l'instant de leur naissance n'a pas été le même ? Pourquoi , dans la vieillesse , se hâte-t-elle d'abandonner ses membres ? Craint-elle de rester enfermée dans un corps putréfié ? a-t-elle peur que son vieux domicile ne s'écroule sur elle ? Mais quel risque court une substance immortelle ?

Enfin il est ridicule de s'imaginer que les âmes se rendent au moment précis de l'accouplement et de la naissance des animaux , qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel , et se disputent l'avantage d'être introduite la première , à moins que , pour prévenir la discorde , elles ne conviennent entre elles de céder la place à la plus diligente.

Voyez-vous des arbres dans l'air , des nuages dans l'océan , des poissons dans les plaines , du sang dans le bois , des suc dans les cailloux ? Non , sans doute. Chaque être a son lieu marqué pour exister et pour croître : l'âme ne peut non

Sola , neque a nervis , et sanguine longius esse.
 Hoc si posset enim , multo prius ipsa animi vis
 In capite , aut humeris , aut imis calcibus esse
 Posset , et innasci quavis in parte soleret :
 Tandem in eodem homine , atque in eodem vase
 maneret.

Quod quoniam in nostro quoque constat corpore
 certum ,
 Dispositumque videtur , ubi esse , et crescere
 possit

Seorsum anima , atque animus ; tanto magis
 inficiandum

Totum posse extra corpus durare , genique.
 Quare , corpus ubi interiit , periisse necesse est
 Confiteare animam distractam in corpore toto.

Quippe etenim mortale æterno jungere , et una
 Consentire putare , et fungi mutua posse ,
 Desipere est. Quid enim diversius esse putandum
 est ,

Aut magis inter se disjunctum , discrepitansque ,
 Quam mortale quod est , immortalis , atque perenni
 Junctum , in concilio sævas tolerare procellas ?

Præterea , quæcunque manent æterna , necesse
 est ,

Aut , quia sunt solido cum corpore , respuere ictus ,
 Nec penetrare pati sibi quidquam , quod queat
 arctas

plus naître isolée, ni vivre indépendante du sang et des nerfs. Si elle avait ce privilège, elle pourrait à plus forte raison se former dans la tête, dans les épaules, dans les talons, ou dans toute autre partie du corps, puisqu'enfin elle resterait toujours dans le même homme, dans le même vaisseau. Or, si nous sommes sûrs que l'esprit et l'âme ont dans le corps un siège marqué pour leur existence et leur accroissement, ne sommes-nous pas bien plus autorisés à nier qu'ils puissent naître et subsister sans lui? Ainsi, quand la machine périt, il faut que l'âme elle-même soit décomposée.

Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un accord mutuel, une communauté de fonctions! Qu'y a-t-il de plus différent, de plus distinct, et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, et l'autre indestructible, que vous prétendez allier, pour leur faire supporter conjointement mille accidens funestes?

Enfin un corps subsiste éternellement, ou parce que sa solidité résiste au choc, à la pénétration, à la dissolution, comme les principes

Dissociare intus partes ; ut materiai
 Corpora sunt , quorum naturam ostendimus ante :
 Aut ideo durare ætatem posse per omnem ,
 Plagarum quia sunt expertia ; sicut inane est ,
 Quod manet intactum , neque ab ictu fungitur
 hilum :

Aut ideo , quia nulla loci sit copia circum ,
 Quo quasi res possint discedere , dissoluique ;
 Sicut summarum summa est æterna , neque extra
 Quis locus est , quò diffugiat ; neque corpora
 sunt , quæ

Possint incidere , et valida dissolvere plaga.
 At neque (uti docui) solido cum corpore mentis
 Natura est , quoniam admistum est in rebus inane :
 Nec tamen est ut inane ; neque autem corpora
 desunt ,

Ex infinito quæ possint forte coorta
 Proruere hanc mentis violento turbine molem ,
 Aut aliam quamvis cladem importare pericli :
 Nec porro natura loci , spatiumque profundi
 Deficit , exspergi quo possit vis animai.

Aut alia quavis possit vi pulsa perire.
 Haud igitur lethi præclusa est janua menti.

Quod si forte ideo magis immortalis habenda
 est ,

Quod lethalibus ab rebus munita tenetur ;
 Aut quia non veniunt omnino aliena salutis ;
 Aut quia quæ veniunt , aliqua ratione recedunt

de la matière , dont nous avons ci-dessus fait connaître la nature ; ou parce qu'il ne donne pas de prise au choc , comme le vide , cet espace impalpable , dans lequel se perd toute action destructive ; ou , enfin , parce qu'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris après sa dissolution , comme le grand tout , hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent ses parties , ni corps pour les heurter et les séparer. Or l'âme n'est pas immortelle en tant que solide , puisque je vous ai enseigné qu'il y a du vide dans la nature : elle ne l'est pas non plus comme vide ; il n'y a que trop de corps dans cet univers infini , dont l'irruption soudaine ébranle son être , et l'expose au danger de périr : enfin il existe des espaces immenses où ses parties élémentaires peuvent se disperser , et sa substance périr de quelque manière que ce soit. Ce n'est donc pas pour elle qu'ont été fermées les portes du trépas.

En vain sonderiez-vous son immortalité sur l'avantage qu'elle a d'être à l'abri des causes de destruction ; ou parce qu'elles n'arrivent pas jusqu'à elle , ou parce qu'elles sont repoussées de quelque manière que ce soit , avant que nous

818. *Diffugiat. Viz. summa summarum : alii diffugiant ; viz. partes summæ summarum. Creech.*

Pulsa prius , quam , quid noceant , sentire queamus :

Scilicet a vera longe ratione remotum est.

Præter enim quam quod morbis tum corporis ægrit ,

Advenit id , quod eam de rebus sæpe futuris

Macerat , inque metu male habet , curisque fatigat ;

Præteritisque admissa annis peccata remordent.

Adde furorem animi proprium , atque obliviam rerum ;

Adde quod in nigras lethargi mergitur undas.

Nil igitur mors est , ad nos neque pertinet hilum ,

Quandoquidem natura animi mortalis habetur.

Et velut anteacto nil tempore sensimus ægri ,

Ad confligendum venientibus undique Pœnis ;

Omnia cum belli trepido concussa tumultu

Horrida contremuere sub altis ætheris auris ;

In dubioque fuit sub utrorum regna cadendum

Omnibus humanis esset , terraque marique :

Sic ubi non erimus , cum corporis , atque animæ

Discidium fuerit , quibus e sumus uniter apti ,

Scilicet haud nobis quidquam , qui non erimus tum ,

Accidere omnino poterit , sensumque movere ;

Non si terra mari miscebitur , et mare cœlo.

sentions le mal qu'elles pourraient lui faire. Car, sans compter les maladies du corps dont l'âme ressent l'atteinte, l'inquiétude de l'avenir la mine et la tourmente par des alarmes et des soucis continuels : le souvenir de ses crimes passés est un serpent qui la ronge. Ajoutez le délire, maladie propre à l'âme, la perte de la mémoire, et le sommeil lugubre de la léthargie.

Qu'est-ce donc que la mort, et que nous importent ses terreurs, si l'âme doit périr avec le corps ? Etions-nous sensibles aux troubles de Rome, dans les siècles qui ont précédé notre naissance, lorsque l'Afrique entière vint heurter l'empire, lorsque les airs ébranlés retentirent au loin du bruit de la guerre, lorsque le genre humain attendit en suspens sur la terre et l'onde duquel des deux peuples il allait devenir la conquête ? Hé bien ! quand nous aurons cessé de vivre, quand la mort aura séparé les deux substances dont l'union forme notre être, nous serons de même à l'abri des événemens ; ou plutôt nous ne serons plus, et les débris mêlés du ciel, de la terre et de la mer ne pourront réveiller en nous le sentiment.

Et si jam nostro sentit de corpore, postquam
 Distracta est animi natura, animæque potestas;
 Nil tamen hoc ad nos, qui cœtu, conjugioque
 Corporis, atque animæ consistimus uniter apti.
 Nec, si materiam nostram collegerit ætas
 Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc
 est;

Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ;
 Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque
 factum,

Interrupta semel cum sit repetentia nostra.
 Et nunc nil ad nos de nobis attinet, ante
 Qui fuimus; nec jam de illis nos afficit angor,
 Quos de materia nostra nova proferet ætas.
 Nam cum respicias immensi temporis omne
 Præteritum spatium, tum motus materiai
 Multimodi quam sint; facile hoc accredere possis,
 Semina sæpe in eodem, ut nunc sunt, ordine
 posta:

Nec memori tamen id quimus deprendere mente.
 Inter enim jectâ est vitai pausa, vageque
 Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Debet enim, misere quoi forte ægreque futurum
 est,

Ipsæ quoque esse in eo tum tempore, cum male
 possit

Accidere. At quoniam mors eximit im, prohi-
 betque

Mais, quand même l'esprit et l'âme, après leur retraite, auraient encore des sensations, quel intérêt pourrions-nous y prendre, nous qui ne sommes que le résultat de l'union intime du corps et de l'esprit ? Et, quand même, après le trépas, le temps viendrait à bout de rassembler toute la matière de nos corps, de remettre chaque molécule dans l'ordre et la situation qu'elle a présentement, et de nous rendre une seconde fois le flambeau de la vie; cette renaissance ne nous regarderait plus, la chaîne de notre existence ayant été une fois interrompue. Qui de nous s'inquiète maintenant de ce qu'il fut jadis, ou de ce que le temps fera des débris de son cadavre ? En effet, en considérant le nombre infini des siècles passés, et l'étonnante variété des mouvemens de la matière, on concevra aisément que les atomes se sont trouvés plus d'une fois arrangés comme ils sont aujourd'hui : mais il est impossible que la mémoire nous en instruisse ; parce que, pendant la longue pause de notre vie, les principes de nos âmes se sont égarés dans des mouvemens tout à fait étrangers à la sensibilité.

On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe dans le temps où il pourrait se faire sentir. Mais, puisque la mort, en faisant disparaître

Illum , cui possint incommoda conciliari

Hæc eadem , in quibus et nunc nos sumus , ante
fuisse :

Scire licet nobis nihil esse in morte timendum ;
Nec miserum fieri , qui non est , posse ; neque
hilum

Differre , an nullo fuerit jam tempore natus ,
Mortalem vitam mors cui immortalis ademit.

Proinde ubi se videas hominem miserarier
ipsum ,

Post mortem fore , ut aut putescat corpore posto ;
Aut flammis interfiat , malisve ferarum :

Scire licet , non sincerum sonere , atque subesse
Cæcum aliquem cordi stimulum ; quamvis neget
ipse

Crede se quemquam sibi sensum in morte futu-
rum.

Non (ut opinor) enim dat , quod promittit : et
inde

Nec radicitus e vita se tollit , et eicit ;

Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse.

Vivus enim sibi cum proponit quisque , futurum

Corpus uti volucres lacerent in morte feræque ;

Ipse sui miseret : neque enim se vindicat hilum ,

Nec removet satis a projecto corpore ; et illud

Se fingit , sensuque suo contaminat astans.

883. *Miserarier. Alii indignarier.*

884. *Putescat. Hav. putrescat.*

l'homme sur qui pourraient fondre les maux auxquels nous sommes exposés, l'empêche, pour ainsi dire, d'avoir existé auparavant, qu'a-t-il à redouter ? Est-on malheureux quand on n'existe pas ? et celui qu'une mort éternelle a délivré de la vie, n'est-il pas au même état que s'il ne fût jamais né ?

Ainsi, quand vous entendez un homme se plaindre du sort qui le condamne à servir de pâture aux vers, aux flammes, aux bêtes féroces ; soyez sûr qu'il n'est pas de bonne foi, qu'il ne se rend pas compte des inquiétudes mal développées dont son cœur est le jouet : à l'entendre, il ne doute pas que la mort n'éteigne en lui le sentiment. Mais il ne tient point sa parole : il ne peut se faire mourir tout entier ; et, sans le savoir, il laisse toujours subsister une partie de son être. Quand il se représente, pendant la vie, que son cadavre sera déchiré par les monstres et les oiseaux carnassiers, il déplore son malheur : c'est qu'il ne se dépouille point de lui-même, il ne se détache point de ce corps que la mort a terrassé ; il croit que c'est encore lui, et, debout à ses

894. *Vindicat. Alii dividit : quæ vox veteris lectionis vestigiū neque enim se vidit magis insistit. Creech.*

Hinc indignatur se mortalem esse creatum;
 Nec videt, in vera nullum fore morte alium se,
 Qui possit vivus sibi se lugere peremptum,
 Stansque jacentem, nec lacerari, urive dolore.
 Nam si in morte malum est malis morsuque
 ferarum

Tractari; non invenio qui non sit acerbum
 Ignibus impositum calidis torrescere flammis;
 Aut in melle situm suffocari, atque rigere
 Frigore, cum in summo gelidi cubat æquore saxi;
 Urgerive superne obtritum pondere terræ.

† At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
 Optima, nec dulces occurrent oscula nati
 Præripere, et tacita pectus dulcedine tangent;
 Non poteris factis tibi fortibus esse, tuisque
 Præsidio. Miser! o miser! aiunt, omnia ademit
 Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.
 Illud in his rebus non addunt: Nec tibi earum
 Jam desiderium insidet rerum insuper una.
 Quod bene si videant animo, dictisque sequan-
 tur;
 Dissolvant animi magno se angore, metuque.
 Tu quidem ut es letho sopitus, sic eris ævi

914. *Desiderium insidet rerum insuper. Alii desiderium rerum super insidet. — Superinsidere* verbum mihi satis Lucretianum, hoc est, elegantissimum videtur. *Preig.*

côtés, il l'anime encore de sa sensibilité. Voilà pourquoi il s'indigne d'être né mortel : il ne voit pas que la vraie mort ne laissera pas subsister un autre lui-même, un être vivant, pour gémir de sa mort, pour pleurer debout sur son cadavre étendu, pour être déchiré par les bêtes, et consumé par la douleur. Car, si une des horreurs de la mort est de servir d'aliment aux hôtes des bois, je ne vois pas qu'il soit moins douloureux d'être consumé par les flammes, d'être étouffé par le miel, ou transi de froid dans un tombeau de marbre, ou d'être écrasé sous le poids de la terre par les pieds des passans.

« Mais, dites-vous, cette famille dont je faisais le honneur, cette épouse vertueuse, ces enfans chéris qui volaient au-devant de moi pour s'emparer de mes premiers baisers, et qui pénétraient mon cœur d'une joie intérieure et secrète ! une gloire qui n'est pas encore à son comble, des amis à qui je puis être utile ! O malheureux, malheureux que je suis ! un seul jour, un instant fatal m'enlève toutes les douceurs de la vie. » Sans doute ; mais vous n'ajoutez pas que la mort vous en ôte aussi le regret. Si on était bien convaincu de cette vérité, de combien de peines et d'alarmes ne se délivrerait-on pas ? L'assoupissement de la mort a fermé vos paupières ; vous voilà pour

Quod superest, cunctis privatu' doloribus ægris;
 At nos horrifico cinefactum te prope busto
 Insatiabiliter deflebimus, æternunque
 Nulla dies nobis mærorem e pectore demet.
 Illud ab hoc igitur quærendum est, quid sit
 amari

Tantopere, ad somnum si res redit, atque quietem,
 Cur quisquam æterno possit tabescere luctu?

Hoc etiam faciunt, ubi discubuerunt, tenentque
 Pocula sæpe homines, et inumbrant ora coronis,
 Ex animo ut dicant: Brevis hic est fructus ho-
 mullis;

Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit,
 Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit eorum,
 Quod sitis exurat miseros, atque arida torreat,
 Aut aliæ cujus desiderium insideat rei.

Nec sibi enim quisquam tum se, vitamque re-
 quirat,

Cum pariter mens et corpus sopita quiescunt:
 Nam licet æternum per nos sic esse soporem,
 Nec desiderium nostri nos attigit ullum;
 Et tamen haudquaquam nostros tunc illa per artus
 Longe ab sensiferis primordia motibus errant,
 Quin correptus homo ex somno se colligit ipse.
 Multo igitur mortem minus ad nos esse putandum;
 Si minus esse potest, quam quod nihil esse vi-
 demus.

Major enim turbæ disjectus materiai

le reste des siècles à l'abri de la douleur : et nous, à côté d'un bûcher lugubre , nous versons sur vos cendres des flots de larmes , et le temps n'effacera jamais les traces de notre douleur. Insensés ! pourquoi nous dessécher dans le deuil et dans les pleurs ? Un sommeil paisible , un repos éternel , ne voilà-t-il pas un grand sujet d'affliction ?

O mes amis ! livrons-nous à la joie , le plaisir est fugitif ; bientôt il va nous quitter , pour ne plus revenir : c'est ainsi que , la coupe à la main , des convives couronnés de fleurs s'animent à la gaieté. Ils craignent donc , après la mort , d'être dévorés par la soif , épuisés par la sécheresse , ou tourmentés par d'autres désirs ?

Quand le corps et l'âme reposent dans les bras du sommeil , on ne s'inquiète ni de soi ni de la vie ; et , bien que cet état de calme puisse durer éternellement , il n'est jamais troublé par le regret de notre existence : néanmoins les mouvemens de la sensibilité ne sont pas tellement égarés pendant le sommeil , que le réveil ne puisse aisément les ramener à leur direction. La mort est donc encore moins que le sommeil , si ce qui n'est rien peut avoir des degrés. Elle cause plus de

Consequitur letho, nec quisquam expergitus
exstat,

Frigida quem semel est vitæ pausa secuta.

Denique si vocem rerum naturâ repente
Mittat, et hoc aliquoi nostrum sic increpet ipsa:
Quid tibi tantopere est, mortalis, quod nimis
ægris

Luctibus indulges? quid mortem congemis, ac
fles?

Nam si grata fuit tibi vita anteacta, priorque;
Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,
Commoda perfluxere, atque ingrata interiere;
Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis?
Æquo animoque capis securam, stulte, quie-
tem?

Sin ea, quæ fructus cunque es, periere profusa,
Vitaque in offensu est; cur amplius addere
quæris,

Rursum quod pereat male, et ingratum occi-
dat omne?

Nec potius vitæ finem facis, atque laboris?
Nam tibi præterea quod machiner, inveniam-
que

Quod placeat, nihil est; eadem sunt omnia.
semper.

Si tibi non annis corpus jam marcet, et artus
Confecti languent; eadem tamen omnia restant,
Omnia si pergas vivendo vincere sæcla;

désordre et de confusion dans les principes , et interdit pour toujours le réveil à quiconque a une fois senti son froid repos.

Si la nature élevait tout à coup la voix , et nous faisait entendre ces reproches : « Mortel , pourquoi te désespérer ainsi immodérément ? pourquoi gémir et pleurer aux approches de la mort ? Si tu as passé jusqu'ici des jours agréables , si ton âme n'a pas été un vase sans fond où se soient perdus les plaisirs et le bonheur , que ne sors-tu de la vie comme un convive rassasié , comme un navigateur qui touche au port ? Si , au contraire , tu as laissé échapper tous les biens qui se sont offerts , si la vie ne t'offre plus que des dégoûts , pourquoi voudrais-tu multiplier des jours qui doivent s'écouler avec le même désagrément , et s'évanouir à jamais , sans te procurer aucun plaisir ? Que ne cherches-tu dans la fin de ta vie un terme à tes peines ? Car , enfin , quelques efforts que je fasse , je ne peux rien inventer de nouveau qui te plaise ; je n'ai toujours à t'offrir que le même enchaînement. Ton corps n'est pas encore usé par la vieillesse , ni tes membres flétris par les ans : mais attends-toi à voir toujours la même suite d'objets , quand même ta vie triompherait d'un grand nombre

942. *Expergitus*. Ab alio excitatus ; quem solemus dicere *expergefatum*. *Festus*.

Atque etiam potius, si nunquam sis moriturus.

Quid respondeamus, nisi justam intendere litem

Naturam, et veram verbis exponere causam?
At qui obitum lamentetur miser amplius æquo,
Non merito inclamet magis, et voce increpet acri?

Aufer ab hinc lacrymas, barathro, et compesce querelas.

Grandior hic vero si jam, seniorque queratur:
Omnia perfructus vitæ præmia, marces?
Sed quia semper aves, quod abest; præsentia temnis;

Imperfecta tibi elapsa est, ingrataque vita,
Et necopinanti mors ad caput adstitit ante
Quam satur, ac plenus possis discedere rerum.
Nunc aliena tua tamen ætate omnia mitte;
Æquo animoque, agedum, jam aliis concede:
necesse est.

Jure (ut opinor) agat, jure increpet, inciletque:

Cedit enim rerum novitate extrusa vetustas
Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est:
Nec quidquam in barathrum, nec tartara decedit
atra.

Materies opus est, ut crescant postera sæcla:

967. *Barathro.* Qui *barathro* dignus es. *Faber.*

de siècles , et bien plus encore , si jamais elle ne doit finir. »

Eh bien ! qu'aurions-nous à répondre à la nature , sinon que le procès qu'elle nous intente est juste ? Mais , si c'est un malheureux , plongé dans la misère , qui se lamente au bord de la tombe , n'aurait-elle pas encore plus de raison de l'accabler de reproches , et de lui crier d'une voix menaçante : « Insensé , va pleurer loin d'ici , ne m'importune plus de tes plaintes ? » Et à ce vieillard accablé d'années , qui ose encore murmurer : « Homme insatiable , tu as parcouru la carrière des plaisirs , et tu t'y traînes encore ? Moins riche de ce que tu as , que pauvre de ce que tu n'as pas , tu as toujours vécu sans plaisir , tu n'as vécu qu'à demi ; et la mort vient te surprendre avant que ton avidité soit assouvie. L'heure est venue : renonce à mes présents , ils ne sont plus de ton âge ; laisse jouir les autres , et fais le sacrifice de bon gré , puisqu'il est indispensable. »

Ces reproches ne sont-ils pas justes ? n'est-ce pas une loi de la nature que la vieillesse cède la place au jeune âge , et qu'ainsi les êtres se perpétuent les uns par les autres ? Rien ne tombe dans l'abîme du Tartare. Il faut que la génération présente serve de semence aux races futures :

Quæ tamen omnia te, vita perfuncta, sequentur.
Nec minus ergo ante hæc, quam nunc, cecidere,
cadentque.

Sic alid ex alio nunquam desistet oriri,
Vitaque mancupio nulli datur, omnibus usu.

Respice item quam nil ad nos anteacta vetustas
Temporis æterni fuerit, quam nascimur ante.
Hoc igitur speculum nobis natura futuri
Temporis exponit, post mortem denique nos-
tram.

Num quid ibi horribile apparet? num triste vi-
detur

Quidquam? nonne omni somno securius exstat?

Atque ea nimirum, quæcunque Acheronte pro-
fundo

Proditæ sunt esse, in vita sunt omnia nobis.

Nec miser impendens magnum timet aere saxum

Tantalus, ut fama est, cassa formidine torpens:

Sed magis in vita divum metus urget inanis

Mortales, casumque timent, quemcunque ferat
fors.

Nec Tityon volucres ineunt Acheronte jacen-
tem;

Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quid-
quam

Perpetuam ætatem poterunt reperire profecto,

Quamlibet immani projectu corporis exstet,

Qui non sola novem dispensis jugera membris

elles passeront bientôt elles-mêmes, et ne tarderont pas à te suivre. Les êtres actuellement existans disparaîtront, comme ceux qu'elles ont précédés. Chacun fournit sa part aux reproductions de la nature ; et nous n'avons que l'usufruit de la vie, sans en avoir la propriété.

Quel rapport ont eu avec nous les siècles sans nombre qui ont précédé notre naissance ? C'est un miroir où la nature nous montre les temps qui suivront notre mort. Qu'ont-ils donc de si triste, et de si effrayant ? n'est-ce pas la tranquillité du plus profond sommeil ?

Toutes les horreurs qu'on raconte des enfers, c'est dans la vie que nous les trouvons. Ce Tantale glacé d'effroi sous l'énorme rocher qui menace ruine, c'est l'homme livré à la superstition, qui redoute le vain courroux des dieux dans tous les événemens qu'amène le hasard.

Il n'est pas vrai que Titye, couché sur le bord de l'Achéron, soit dévoré par des oiseaux. Trouveraient-ils pendant l'éternité de quoi fouiller dans sa vaste poitrine, quand même l'énorme étendue de son corps couvrirait la terre entière,

Obtineat, sed qui terrai totius orbem :

Non tamen æternum poterit perferre dolorem ;

Nec præberet cibum proprio de corpore semper.

Sed Tityos nobis hic est, in amore jacentem

Quem volucres lacerant, atque exest anxius

angor ;

Aut alia quavis scindunt cuppedine curæ.

Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est,

Qui petere a populo fasces, sævasque secures

Imbibit ; et semper victus, tristisque recedit.

Nam petere imperium, quod inane est, nec da-

tur unquam,

Atque in eo semper durum sufferre laborem ;

Hoc est adverso nixantem trudere monte

Saxum, quod tamen a summo jam vertice rursus

Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.

Deinde animi ingratham naturam pascere sem-

per,

Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam ;

Quod faciunt nobis annorum tempora, circum

Cum redeunt, fetusque ferunt, variosque

lepores ;

Nec tamen explemur vitai fructibus unquam :

Hoc (ut opinor) id est, ævo florente puellas,

Quod memorant, laticem pertusum congerere

in vas,

Quod tamen expleri nulla ratione potestur.

Cerberus et Furis jam vero, et lucis egenus

au lieu de neuf arpens ? pourrait-il, d'ailleurs, suffire à une douleur sans fin , et fournir d'éternels alimens à la voracité de ses bourreaux ? Le vrai Titye est celui que l'amour a terrassé , que rongent les soucis dévorans , et dont le cœur est en proie à tous les tourmens des passions.

Le vrai Sisyphe est celui qui s'obstine à demander au peuple les haches et les faisceaux , et qui se retire toujours avec des refus , et la tristesse dans le cœur. S'épuiser en travaux continuels pour un honneur qui n'est rien , et qu'on ne peut obtenir ; voilà ce que j'appelle pousser avec effort vers la cime d'un mont un énorme rocher , qui retombe aussitôt , et roule précipitamment dans la plaine.

Repaître à chaque instant la faim de son âme , la combler de biens , sans jamais la rassasier ; voir le retour annuel des saisons , en cueillir les fruits , s'enivrer de leurs douceurs , et n'être pas encore content de tous ces avantages ; n'est-ce pas le supplice de ces jeunes princesses qui fournissent de l'eau à un vase sans fond , sans pouvoir jamais le combler ?

Ce Cerbère, ces Furies, ce Tartare ténébreux

Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus ;
 Hæc neque sunt usquam , neque possunt esse
 profecto.

Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
 Est insignibus insignis , scelerisque luela
 Carcer , et horribilis de saxo jactu' deorsum ,
 Verbera , carnifices , robur , pix , lamina , tædæ :
 Quæ tamen et si absunt , at mens sibi conscia facti
 Præmetuens , adhibet stimulos , torretque flagel-
 lis ;

Nec videt interea , qui terminus esse malorum
 Possit , nec quæ sit pœnarum denique finis ;
 Atque eadem metuit , magis hæc ne in morte
 gravescant :

Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis :
 Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit ,
 Qui melior multis , quam tu , fuit , improbe ,
 rebus.

Inde alii multi reges , rerumque potentes
 Occiderunt , magnis qui gentibus imperitarunt.
 Ille quoque ipse , viam qui quondam per mare
 magnum
 Stravit , iterque dedit legionibus ire per altum ,
 Ac pedibus salsas docuit super ire lacunas ;
 Et contempsit , aquis insultans , murmura ponti ;
 Lumine adempto , animam moribundo corpore
 fudit.

dont les bouches vomissent la flamme, sont autant d'objets fabuleux qui n'existent point, et ne peuvent exister. Mais les malfaiteurs sont punis dans cette vie par la crainte des peines proportionnées à leurs crimes : tels sont les cachots, la cime du Capitole, les faisceaux, les tortures, les poteaux, la poix, les lames, les torches. Et si les bourreaux manquent, la conscience elle-même en fait la fonction; elle déchire le cœur de ses fouets, elle le perce de ses aiguillons. Joignez à ces tourmens l'incertitude de l'état futur; on ne sait quel doit être le terme des maux qu'on endure, on craint que la mort ne les aggrave encore : ainsi la vie présente est l'enfer des insensés.

Homme injuste, ne devrais-tu pas quelquefois te dire : Ancus lui-même est mort, ce bon prince, supérieur à moi par ses vertus ? Les rois, les grands de la terre, après avoir gouverné le monde, ont tous disparu. Ce monarque de l'Asie qui s'ouvrit jadis une route dans l'immensité des mers, qui apprit à ses légions à marcher sur l'abîme profond, bravant le vain courroux de l'élément captif qui frémissait sous ses pieds ; il est mort lui-même, et son âme a quitté ses membres

Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
 Ossa dedit terræ, proinde ac famul infimus esset.
 Adde repertores doctrinarum, atque leporum:
 Adde Heliconiadum comites; quorum unus

Homerus

Sceptra potitus, eadem aliis sopitu' quiete est.
 Denique Democritum postquam matura vetustas
 Admonuit memorem motus languescere mentis,
 Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.
 Ipse Epicurus obit decurso lumine vitæ,
 Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
 Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.

Tu vero dubitabis, et indignare obire,
 Mortua quoi vita est prope jam vixit, atque vi-
 denti?

Qui somno partem majorem conteris ævi?
 Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
 Sollicitamque geris cassa formidine mentem?
 Nec reperire potes, quid sit tibi sæpe mali, cum
 Ebrius urgeris multis miser undique curis,
 Atque animi incerto fluitans errore vagaris?

Si possent homines, proinde ac sentire videntur,
 Ponderus inesse animo, quod se gravitate fatiget,
 Et quibus id fiat causis cognoscere, et unde
 Tanta mali tanquam moles in pectore constet;

défaillans. Scipion , ce foudre de guerre , la terreur de Carthage , a livré ses ossemens à la terre , comme le plus vil de ses esclaves. Joignez-y les inventeurs des sciences et des arts , les compagnons des Muses , et Homère , leur souverain , qui repose comme eux dans la tombe. Enfin Démocrite , averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user , alla présenter lui-même sa tête à la mort. En un mot , Epicure lui-même a vu le terme de sa carrière , lui qui plana bien au-dessus de la sphère commune , et qui éclipsa les plus brillans génies , comme l'éclat du soleil levant fait disparaître la lumière des étoiles.

Et tu balances , tu t'indignes de mourir , toi dont la vie est une mort continuelle , qui te vois mourir à chaque instant ; toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours ; qui dors même en veillant , et dont les idées sont des songes ; toi qui , toujours en proie aux préjugés , aux terreurs chimériques , aux inquiétudes dévorantes , ne sais pas en démêler la cause , et dont l'âme est toujours incertaine , flottante , égarée !

Si les hommes connaissaient la cause et l'origine des maux qui assiègent leur âme , comme ils sentent le poids accablant qui s'appesantit sur eux , leur vie ne serait pas si malheureuse ;

Haud ita vitam agerent , ut nunc plerumque
videmus ;

Quid sibi quisque velit , nescire , et quærere sem-
per ;

Commutare locum , quasi onus deponere possit.

Exit sæpe foras magnis ex ædibus ille ,
Esse domi quem pertæsum est , subitoque
revertit ;

Quippe foris nihilo melius qui sentiat esse.

Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter ,

Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans :

Oscitat extemplo , tetigit cum limina villæ ;

Aut abit in somnum gravis , atque obliviam quærit ;

Aut etiam properans urbem petit , atque revisit.

Hoc se quisque modo fugit : at , quem scilicet ,
ut fit ,

Effugere haud potis est , ingratis hæret , et angit ;

Propterea , morbi quia causam non tenet æger :

Quam bene si videat , jam rebus quisque relictis

Naturam primum studeat cognoscere rerum ;

Temporis æterni quoniam , non unius horæ ,

Ambigitur status , in quo sit mortalibus omnis

Ætas post mortem , quæ restat cunque , manenda.

Denique tantopere in dubiis trepidare periculis

Quæ mala nos subigit vitæ tanta cupido ?

Certa quidem finis vitæ mortalibus adstat ;

Nec devitari lethum pote , quin obeamus.

on ne les verrait pas chercher toujours, sans savoir ce qu'ils désirent, et changer sans cesse de place, comme si, par cette oscillation continuelle, ils pouvaient se délivrer du fardeau qui les opprime.

Celui-ci quitte son riche palais pour se dérober à l'ennui; mais il y rentre un moment après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre se sauve à toute bride dans ses terres; on dirait qu'il court y éteindre un incendie: mais à peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve l'ennui; il succombe au sommeil, et cherche à s'oublier lui-même: dans un moment, vous allez le voir regagner la ville avec la même promptitude. C'est ainsi que chacun se fuit sans cesse: mais on ne peut s'éviter; on se retrouve, on s'importune, on se tourmente toujours: c'est qu'on ignore la cause de son mal. Si on la connaissait, renonçant à tous ces vains remèdes, on se livrerait à l'étude de la nature, puisqu'il est question, non pas du sort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit succéder à la mort.

Que signifient ces alarmes qu'un amour mal entendu de la vie vous inspire dans les dangers? Apprenez donc, ô mortels! que vos jours sont comptés, et que, l'heure fatale venue, il faut partir sans délai.

Præterea, versamur ibidem, atque insuntus
usque ;

Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas.

Sed dum abest, quod avemus, id exsuperare
videtur

Cætera : post aliud, cum contigit illud, avemus ;

Et sitis æqua tenet vitæ semper hiantes :

Posteraque in dubio est fortunam quam vohat
ætas ,

Quidve ferat nobis casus, quive exitus instet.

Nec prorsum, vitam ducendo, demimus hilum

Tempore de mortis ; nec delibrare valemus ,

Quo minus esse diu possimus morte perempti.

Proinde licet quot vis vivendo condere sæcla ;

Mors æterna tamen nihilominus illa manebit :

Nec minus ille diu jam non erit, ex hodierno

Lumine qui finem vitæ fecit, et ille ,

Mensibus, atque annis qui multis occidit ante.

1101. *Delibrare. Rectius delibare. Faber.*

FINIS LIBRI TERTII.

Et , en vivant plus long-temps , ne serez-vous pas toujours habitans de la même terre ? la nature inventera-t-elle pour vous de nouveaux plaisirs ? Non , sans doute. Mais le bien qu'on n'a pas , paraît toujours le bien suprême. En jouit-on ? c'est pour soupírer après un autre ; et les désirs , en se succédant , entretiennent dans l'âme la soif de la vie. Ajoutez l'incertitude de l'avenir et du sort que l'âge futur nous prépare.

Ne croyez pas , au reste , que la durée de votre vie sera retranchée de celle de votre mort ; vous n'en serez pas moins de temps victimes du trépas. Quand même vous verriez la révolution de plusieurs siècles , il vous restera toujours une mort éternelle à attendre : et celui que la terre vient de recevoir , ne sera pas moins long-temps mort , que celui dont elle enferme les dépouilles depuis un grand nombre d'années.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

NOTES

DU

LIVRE TROISIÈME.

Pag. 262, v. 26. **J**E m'écarte totalement du sens qu'on donne communément à cet endroit; je fais rapporter aux dieux ce que les commentateurs entendent des sectateurs de la philosophie d'Epicure. L'une et l'autre interprétation s'accordent également avec le texte; mais la mienne me paraît claire et raisonnable, au lieu que l'autre est absolument intelligible. Il est faux, en effet, que la terre ne nous empêche point de distinguer sous nos pieds ce qui se passe dans le vide, même en prenant la chose métaphoriquement; au lieu que les dieux, placés dans leurs *intermondes*, dans ces régions élevées d'où notre globe n'est qu'un point pour eux, peuvent librement promener leurs regards sur ce vide immense, dans lequel se forment et agissent les êtres: voilà ce qu'a voulu dire Lucrèce. C'est avec cette majesté qu'il affecte de parler des dieux, lib. v, v. 53 et 54:

*Cum bene præsertim multa, ac divinitus ipsis
Immortalibu' de divis dare dicta suerit.*

Pag. 264, v. 43. La construction de ce vers, sur lequel on s'est mis à la torture, est toute simple: *Et se scire animi naturam esse (naturam) sanguinis.*

Rien de plus clair. Lucrèce désigne ici le système d'Empédocle, qui regardait nos âmes comme le plus pur sang de nos corps: *Empedocles autem animum esse censet cordi suffusum sanguinem*. Cic. *Tusc. Quæst.* 1. C'est peut-être dans le même sens que Virgile dit, lib. ix, v. 349 :

Purpuream vomit ille animam, etc.

C'était encore l'opinion de Critias, au rapport d'Aristote, de *An.* lib. 1, cap 2: "Ἄλλοι δὲ αἷμα, καθάπερ Κριτίας, τὸ αἰσθάνεσθαι τῆς ψυχῆς οἰκειότατον ὑπολαμβάνοντες, τῆτο δὲ ὑπάρχειν διὰ τὴν τῷ αἵματος φύσιν. *Alii vero sanguinem, ut Critias, existimantes sentire esse maxime proprium animæ, hoc vero accidere propter sanguinis naturam.* Mais cette opinion date encore de plus loin. Les livres sacrés donnent la nature du sang aux âmes des bêtes : Gardez-vous, disait Moïse aux Juifs, de manger du sang ; car le sang des bêtes leur tient lieu d'âme : c'est pourquoi vous ne mangerez pas leur âme avec leur chair. *Hoc solum cave, ne sanguinem comedas : sanguis enim eorum pro anima est, et idcirco non debet animam comedere cum carnibus.* Deut. cap. 12, v. 23. — *Quia anima carnis in sanguine est : anima enim omnis carnis in sanguine est. Unde dixi filiis Israel : Sanguinem universæ carnis non comedetis, quia anima carnis in sanguine est.* Levit. cap. 17, v. 11 et 14.

Ibid. v. 59. Ce magnifique morceau de morale, que les commentateurs ont tous admiré sans l'entendre, est difficile à saisir au premier abord. On ne conçoit

pas aisément comment la crainte de la mort fait naître dans les hommes l'avarice, l'ambition, l'envie, tous les vices en un mot, et subjugué les cœurs, au point d'inspirer à quelques hommes l'aversion de la vie, et le projet de se tuer; idée que Plutarque attribue aussi à Arcésilas. *Mortem, quæ malum dicitur, id peculiare ex omnibus quæ dicuntur mala habere, quod neminem unquam sui præsentia affecerit, solamque esse animi abjectionem, calumniasque in mortem fusas, quæ absentem faciant formidabilem, præsentemque ut etiam aliqui mortem appetant, ne moriantur.* Pour entendre ces idées, il faudrait se transporter dans les siècles de l'ancienne mythologie, et se pénétrer des descriptions des enfers faites par les poètes: alors ce morceau, bien loin d'être regardé comme une vaine déclamation, paraîtra plein de sens et de philosophie. En effet l'ignominie, le mépris et la pauvreté étaient réellement regardés comme le cortège de la mort: c'était un des axiomes fondamentaux de la théologie païenne. Voilà pourquoi Virgile, dans son sixième chant, place en sentinelle à la porte des enfers, non seulement le Deuil, les Soucis, les Maladies, la Vieillesse et la Crainte, mais encore la Faim et la Pauvreté, v. 273 et suiv. :

*Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus
Orci,*

Luctus et ultrices posuere cubila Curæ;

Pallentesque habitant Morbi, tritisque Senectus,

Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas,

Terribiles visu formæ.

C'étaient ces fausses idées, puisées dans la fable, qui donnaient naissance à tous les crimes que Lucrèce décrit si éloquemment :

*Sanguine civili rem conflant ; divitiasque
Conduplicant avidi , etc.*

C'était pour détruire des préjugés si funestes au bonheur des sociétés, que tous les moralistes, de concert, publiaient hautement que la mort ne fait point acception des rangs ni des dignités, qu'elle frappe également et les chaumières des pauvres et les palais des rois :

*Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres.*

Hor. lib. I. Od. 4.

Ce que Lucrèce dit en d'autres termes, lib. II, pag. 126, v. 34 et suiv. :

*Nec calidæ citius decedunt corpore febres ,
Textilibus si in picturis , ostroque rubenti
Jactaris , quam si plebeia in veste cubandum est.*

Pag. 268, v. 101. Ce système, mal présenté et mal attaqué par Platon dans son Phédon, était un des plus ingénieux que pussent imaginer des païens abandonnés à leurs propres lumières. Ce n'était pas l'âme, comme on l'a cru, mais la pensée, qu'on appelait *harmonie* dans ce système : voilà déjà une contradiction de moins. Le nom d'*harmonie* vient de ce que le corps était regardé comme un grand instrument dont le jeu donnait la pensée : on croyait, comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, que tous

les agrégats de la nature étaient plus ou moins capables de sentir, selon le plus ou moins de perfection de leur organisation ; les arbres plus que les pierres, les bêtes plus que les arbres, et les hommes plus que les bêtes ; de même que tous les corps étant naturellement sonores, sont plus ou moins harmonieux selon la différence de leur conformation. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est qu'on entendait, par le mot *harmonie*, un groupe de sons quelconques, et non pas seulement l'accord parfait, comme l'ont entendu Platon et Lucrèce : cette distinction résout bien des difficultés, rend le système beaucoup plus fécond, et susceptible d'un parallèle au moins assez spécieux. C'est pour avoir négligé cette même distinction que Platon combat faiblement un système dont il n'avait pas compris toute l'étendue : il fallait que Lucrèce ne l'entendît pas bien non plus, pour attaquer une hypothèse dans laquelle on fait la pensée le résultat du jeu de la matière. Pourquoi s'obstinait-il à vouloir une seconde substance incluse dans la machine même, et qui, n'étant pas immatérielle, ne pouvait rien expliquer que le corps n'expliquât tout seul ? n'était-ce pas multiplier les êtres sans nécessité ? Le système de l'harmonie ne marchait-il pas au but plus directement, et par la voie la plus courte ? n'était-il pas la conséquence la plus naturelle de l'Épicurisme ? Car enfin, puisque Epicure, pour produire les couleurs, les sons, les odeurs, etc., n'admettait pas une espèce de corps particuliers, une substance particulière consacrée à cet usage, mais croyait au contraire que les mêmes atomes, arrangés diversement, produisaient les couleurs, les sons, les saveurs, etc. ; il ne devait pas non plus, pour ex-

pliquer la pensée, admettre une substance particulière, sensible et pensante, mais faire résulter, des atomes même du corps, la pensée, qu'il regardait comme la modification d'un tout matériel : cela, quoique faux, eût été plus conséquent.

Pag. 274, v. 163. Plus on y réfléchit, plus on a de peine à se persuader que les anciens n'aient pas eu quelque idée de la *spiritualité*, de l'*incorporéité*, de l'*immatérialité* de l'âme. Non que la raison leur ait fourni des notions aussi nettes et aussi précises que celles dont nous sommes redevables à la révélation : mais il avaient tant subtilisé ; ils avaient tellement atténué, pour ainsi dire, la nature de l'âme, qu'il ne serait pas surprenant qu'ils en fussent venus au dernier degré de ténuité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils étaient déjà sur la voie ; ils avaient reconnu une matière première, dénuée de figure et d'étendue ; ils admettaient des idées qui ne peuvent nous venir par les sens, et qui n'ont point leur archétype dans la nature corporelle ; ils avaient imaginé un *véhicule* de l'âme, une substance mitoyenne, nécessaire pour faciliter l'action et la réaction entre l'esprit et le corps. Enfin, pourquoi Lucrèce se croyait-il obligé de prouver que l'âme est matérielle, si l'opinion contraire n'eût été adoptée par quelques philosophes ? Les idées généralement reçues sont des principes qu'on ne prouve pas, mais dont on tire des conséquences. Je n'ignore pas ce qu'ont dit tous les savans sur ce point de la philosophie ancienne ; je n'ignore pas qu'on se prévaut d'une foule de passages de Timée de Locres, de Platon, d'Aristote, etc., qui donnent à l'âme du corps et de l'é-

tendue : mais je sais, en même temps, que la spiritualité est une idée si fugitive et si délicate, que, pour peu qu'on s'y arrête, on ne tarde pas à la mélanger. On fait trop d'honneur aux anciens, et à l'esprit humain en général; on n'ose supposer qu'ils se soient contredits. Cependant leurs ouvrages sont pleins de contradictions : ce devait être naturellement là le sort des premiers métaphysiciens. Il y a plus : il faut ou les supposer tous athées, ou reconnaître qu'ils se sont contredits, qu'ils n'ont pas senti toutes les conséquences de leurs principes. Qu'il me soit permis de le dire : on a donné trop d'importance à cette question de fait sur l'histoire de la spiritualité. Les chrétiens se sont imaginé que le dogme de l'immatérialité acquerrait un nouveau degré de force, en prouvant qu'il leur avait été transmis par les anciens ; comme si la révélation et l'autorité infallible de l'église n'étaient pas une base assez solide : les incrédules, au contraire, se sont figuré que leur cause serait meilleure, en tâchant de prouver que l'idée de l'immatérialité est une idée nouvelle, uniquement due au christianisme. Ils devaient, les uns et les autres, sentir que l'autorité des anciens ne fait pas plus pour ce dogme que pour un grand nombre d'autres, dont la raison avait fait entrevoir quelques lueurs aux païens, avant que le Saint-Esprit eût exigé pour ces mêmes dogmes le sacrifice de notre raison.

Ibid. v. 173. L'intelligence de ces trois vers, qui ne sont difficiles qu'à traduire, fut regardée dans le siècle dernier comme une découverte : un anonyme écrivit de Londres, en 1687, une lettre à Bayle, pour

le prier d'insérer dans son Journal l'explication de ce passage, qui n'avait, dit-il, jusqu'alors été entendu de personne. Si Bayle ne jugea pas cette explication indigne de trouver place dans sa *République des Lettrés*, on ne me blâmera pas non plus de transcrire ici l'endroit de cette lettre, qui a rapport au passage de Lucrèce : « Si vous voulez que je commence, je vais vous envoyer l'explication de deux passages qui n'ont point encore été entendus. L'un est de Lucrèce, au livre III, v. 175, ou environ :

*Attamen insequitur languor, terræque petitus
Suavis, et in terra mentis qui gignitur æstus.*

M. Le Fevre renverse tout le texte pour l'expliquer : et cependant il n'y a rien de plus naturel ; ce qui paraîtra par cette traduction verbale : *Cependant une langueur et une envie de se coucher, avec une inquiétude d'esprit, le suivent toujours. Petitus terræ n'est autre chose que l'envie de se mettre à terre ; et c'est ce que nous voyons tous les jours, particulièrement dans les paysans : même la plupart des dames ne se trouvent bien que lorsqu'elles sont sur le foyer, et qu'elles ont la tête sur un coussin un peu élevé ; ce qui est précisément *petitus terræ*. *Æstus mentis* ne peut signifier que les bouillonnemens de l'esprit, que je traduis par l'inquiétude de l'esprit, comme le vers suivant le demande :*

Interdumque quasi exurgendi incerta voluntas. »

Voyez Nouvelles de la Rép. des Lettres, Fév. 1687, pag. 119.

Pag. 278, v. 233. Il n'y a personne qui ne sente

combien toute cette théorie de l'âme humaine est fautive et inintelligible. Qu'est-ce que le souffle, sinon l'air mis en agitation? *Spiritus quem Græci nostrique eodem vocabulo aera appellant*, dit Plin. Nat. Hist. lib. II, c. 5. Qu'est-ce que la chaleur, sinon la modification d'un sujet chaud? Cependant Lucrece paraît en faire des êtres à part; il semble vouloir réaliser les formes d'Aristote. Telle était la métaphysique de ces temps-là. Avant d'en venir à l'idée d'une substance non étendue, les philosophes avaient passé par tous les degrés de la matière la plus subtile. Les uns avaient recours à l'air: c'était l'opinion de Pythagore, qui appelait l'âme ἀπόπασμα αἰθέρος, un détachement de l'air. C'était aussi la doctrine d'Hippocrate, qui la définissait *spiritum tenuem per corpus dispersum*. Macrob. lib. II, sect. 2. St. Augustin, qui avait des idées infiniment plus relevées sur la nature de l'âme humaine, reconnaît pourtant que l'air, modifié d'une certaine manière, peut produire dans les bêtes le sentiment et la mémoire: *Spiritum corporeum voco aerem, vel potius ignem, qui pro sui subtilitate videri non potest, et corpora inferius vegetando vivificat. Quædam autem vivificat tantum, et non sensificat, sicut arbores, et herbas, et universa in terra germinantia; quædam autem sensificat et vegetat, sicut omnia bruta animalia*. De Spiritu et An. cap 23. *Vita brutorum est spiritus vitalis, constans de aere et sanguine animalis, sed sensibilis, memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aere evanescens*. De Scientia veræ Vitæ, cap. 4. D'autres philosophes regardaient l'âme comme un feu rapide. C'était le sentiment d'Héra-

elite : *Heraclitus physicus dixit animam scintillam stellaris essentiæ*. Macrob. in Som. Scip. lib. I. D'Epicharme : *Itaque Epicharmus de igne mentem humanam dicit , istic est de sole sumptus ignis*. Varro de Ling. Sab. lib. IV. De Zénon : *Zenoni Stoico animus ignis videtur*. Cic. Tus. Quæst. lib. I. D'autres philosophes trouvant ces matières encore trop grossières , ont donné carrière à leur imagination , et sont devenus encore plus inintelligibles : c'est un Critolaüs , péripatéticien , qui , au rapport de Macrobe , formait l'âme d'une *quintessence* ; un Thalès , qui la définit *substantiam semper motam , et per se motam* ; un Pythagore , qui la nomme *numerus se ipsum moventem* ; un Platon , qui l'appelle *substantiam intelligentem ex se mobilem , juxta numerum harmonicum motam* ; et enfin un Aristote , qui , par son mot d'*entéléchie* , est encore plus inintelligible et plus barbare.

Pag. 280 , v. 240. La construction de ce vers est : *Quoniam mens recipit nil horum posse creare motus sensiferos , qui volutent quædam mente* ; parce que l'esprit n'admet pas qu'aucun de ces principes puisse créer ces mouvemens intellectuels qui portent des idées dans l'âme. Voilà mot à mot la signification de cette phrase , qu'on n'a pas entendue , pour n'avoir pas senti que *recipere* est la même chose que *admittere* ou *concipere* , et que , par *quædam qui mente volutent* , Lucrèce parle ici des idées qui suivent nos sensations.

Ibid. v. 259. Epicure sentait que l'unité doit être le principe constitutif de l'âme , de ce *moi mysté-*

rieux , qui compare , qui juge , qui raisonne , etc. Voilà pourquoi Lucrece ne veut pas que les principes de l'âme se séparent , ni qu'ils agissent chacun de son côté :

Nihil ut secernier unum

Possit , nec spatio fieri divisa potestas.

Il tâche de simplifier le plus qu'il peut l'assemblage grossier de ces quatre élémens. Mais , comme , d'un autre côté , il dira , plus bas , que la différence des caractères et des tempéramens vient de ce qu'il y a quelque'un des élémens qui domine plus que l'autre , il se voit obligé de troubler un peu ce concert et cette proportion. Voilà le sens de ce vers qu'on n'a pas entendu ,

Atque aliis aliud subsit magis , emineatque ,

qui n'est évidemment qu'une restriction. Cependant il ajoute que , malgré cette inégalité , l'harmonie se conserve toujours , et que l'unité ne s'altère pas pour cela :

Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum.

Lucrece est très - obscur dans tout ce morceau : il s'en prend à sa langue ; mais la vraie raison est qu'il ne s'entendait pas lui-même.

Pag. 286 , v. 321. Voici la construction de ces trois vers , qui présentent un double sens : *Vestigia naturarum , quæ nequeat ratio dictis depellere , linqui usque adeo parvola , ut nihil impediât degere vitam dignam diis.* « Ces traces naturelles que la raison ne peut effacer par ses instructions , subsistent , à la vérité , toujours , mais si faibles , que rien ne nous em-

pêche de mener une vie digne des dieux. » Ce même passage est entendu tout différemment par quelques commentateurs, qui font ainsi la construction : *Vestigia parvula naturarum linqui, quæ ratio nequeat dictis depellere, usque adeo, ut nihil impediat vitam diis dignam degere.* « Il subsiste toujours dans l'âme des traces imperceptibles que la raison ne peut faire disparaître, au point que rien ne nous empêche de mener une vie digne des dieux. » Il n'est pas besoin d'avertir que cette dernière construction est forcée, et présente un sens louche.

Pag. 290, v. 355. Voici le sens de ces deux vers, qui sont fort clairs, malgré les efforts que les commentateurs ont faits pour les embrouiller. Lucrèce vient de prouver que l'âme ne peut sentir toute seule, ni le corps tout seul, que ce n'est que par leur union que nous jouissons du sentiment :

*Communibus inter eos conflatur utrinque
Motibus accensus nobis per viscera sensus.*

D'où il s'ensuit évidemment que c'est le corps qui sent par le moyen de l'âme : ainsi, dire que le sentiment est la modification de l'âme seule, de cette substance intellectuelle qui est disséminée dans nos membres, c'est combattre l'évidence. Car comment peut-on prouver que le corps sent ?

Quid sit enim corpus sentire quis afferet unquam ?

sinon par les principes que l'évidence elle-même nous a fait établir,

Si non ipsa palam quod res dedit ac docuit nos ;

c'est-à-dire, sinon par l'union intime de l'âme avec le corps, que nous venons de prouver sans réplique.

Ibid. v. 360. Lucrèce attaque ici Epicharme et Aristote, qui pensaient que ce n'étaient pas les yeux, mais l'âme elle-même qui voyait par les yeux. *Nῦς ὀπᾶ, νῦς ἀκούει* : *Mens videt, mens audit*, dit Aristote, probl. 32, sect. 2; et ailleurs, de *Sensu et Sensibili*, c. 2 : *Non anima ipsa in oculi extremo, sed in parte interna existit.*

Ibid. v. 363. Ce vers, que je traduis par ces mots, *Le sens pompe et ramasse les simulacres dans l'organe*, est clair, et très-conséquent à la doctrine que Lucrèce établit dans le quatrième livre; il a rapport évidemment à la manière dont la vision s'opère dans le système d'Épicure, par le moyen des simulacres : cependant les commentateurs non seulement ne l'ont pas entendu, mais se sont tous accordés à le rejeter comme un vers supposé ou altéré.

Pag 292, v. 379. Ce passage, qui est très-embarrassant, pourrait encore être expliqué d'une autre manière plus littérale : *Les intervalles qui séparent les élémens de l'âme, sont proportionnés à la grosseur des premiers petits corps, qui peuvent exciter en nous de la sensation*; mot à mot : *Tanta intervalla tenere exordia prima animai, quantula corpora prima nobis injecta queant ciere sensiferos motus in corpore*. Le sens que j'ai adopté dans ma version est plus clair. Il est vrai que *tantus* et *quantus* sont ordinairement employés en latin pour désigner un rapport de grandeur plutôt qu'un rapport de

nombre : cependant il y a des exemples de *quantus* pris dans ce sens. *Caius in L. Si ita legatum sit. D. de legatis primo. Si ita legatum sit, Seio servos decem do, præter eos decem, quos Titio legavi : si quidem decem tantum inveniantur in hæreditate ; inutile est legatum. Si vero ampliores ; post eos, quos Titius elegit, in cæteris valet legatum : sed non in ampliores, quam decem, qui legati sunt, quod si minus in tantos, quanti inveniantur.* On peut remarquer que, dans ce passage, non seulement *tantus, quantus*, signifie *tot, quot*, mais encore que *ampliores* est mis pour *plures*.

Ibid. v. 383. Lucrèce parle ici du fard dont les femmes, et même les jeunes libertins, se peignaient, pour se blanchir la peau. Le mot *incutere* ne vient pas de *quaterere, secouer*, quoiqu'il ait souvent cette acception ; il ne peut être ici composé que de *in et cutis* : ainsi *incutere* est la même chose que *in cutem mittere*. On ne saurait douter que les Romains ne connussent l'usage du fard. On peut lire dans Pétrone la description énergique d'un jeune libertin dont le blanc, délayé par la sueur, coulait le long de ses joues : *Perfluebant per frontem sudantis acaciæ rivi, et inter rugas malarum tantum erat cretæ, ut putares detractum parietem nimbo laborare.* Horace dit à peu près la même chose d'une vieille femme qui lui en voulait :

Nec illi

Jam manet humida creta.

Epod. XII.

Pag. 294, v. 418. Il n'est pas permis de douter qu'un grand nombre de philosophes anciens n'aient reconnu l'immortalité de l'âme. Ce désir de vivre après la mort, et de prolonger son existence au delà des bornes naturelles ; cette noble ambition qui caractérise les âmes fières, et qui est le plus puissant aiguillon de la vertu, avait pénétré ces cœurs généreux, et dignes d'une autre vie, assez profondément pour se réaliser en eux, et leur persuader qu'ils jouiraient sous la tombe des honneurs qu'on rendrait à leur mémoire. Une pareille idée, qu'on prouvait moins qu'on ne la sentait, était trop relevée, pour la prostituer au peuple, incapable de porter ses vues dans un avenir aussi sublime, uniquement propre à défigurer ce tableau par ses terreurs, ses fables et ses préjugés : aussi cette doctrine fut-elle tenue longtemps secrète. Platon fut le premier qui osa, dans ses ouvrages, divulguer ce secret. La manière dont ce dogme fut reçu, prouve combien il était doux et séduisant dans son origine : il fut accueilli avec un enthousiasme qui tenait du fanatisme. Cléombrote d'Ambracie ne sait pas plutôt que son âme est immortelle, qu'il se précipite du haut d'une tour, pour arriver plus promptement à la vie future : le philosophe Hégésias ayant tenu école sur la même matière à Cirène, ses disciples se tuèrent pareillement, pour sortir de cette vie malheureuse et passagère, et parvenir à celle que leur maître leur promettait. Enfin, en moins d'un siècle, cette sublime doctrine produisit une maladie épidémique si dangereuse, que Ptolomée Philadelphie défendit de l'enseigner, de peur de voir ses états dépeuplés. Qu'arriva-t-il

alors ? La politique crut devoir autoriser les fables redoutables du Tartare, du Styx, de l'Achéron, des Furies, de Cerbère, etc., qui devenaient le contre-poison naturel du dogme de l'immortalité. On regarda le suicide comme un crime qui était puni dans l'autre vie :

*Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi
lethum*

*Insontes peperere manu, lucemque perosi
Projecere animas. Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores !*

Virg. lib. VI, *Æn.* v. 434 et suiv.

Ce ne fut qu'avec de pareilles précautions que la doctrine de l'immortalité continua de s'enseigner. Au reste il est singulier que deux dogmes presque contradictoires, l'un doux et consolant, l'autre terrible et redoutable ; le dogme de l'immortalité de l'âme, et celui de la destruction du monde, aient produit à peu près les mêmes effets dans la société, et aient été défendus l'un et l'autre par les princes, comme des doctrines capables de troubler le repos public.

Pag. 316, v. 662. Voici la construction de ces deux vers, qu'aucun commentateur n'a saisie, quoiqu'elle soit fort simple : *Ipsamque partem priorem petere se ore retro, ut icta ardenti dolore volneris premat se morsu.* *Pars prior* veut dire, dans la bonne latinité, *la partie de devant*, et non pas *la partie qu'elle avait auparavant*, comme quelques-uns l'ont entendu.

Ibid. v. 671. Ce n'est pas sans raison que Lucrèce réunit ici les deux dogmes de l'immortalité et de la préexistence des âmes, pour tâcher de les renverser du même coup : c'est que, de tous les philosophes qui ont vécu avant le christianisme, aucun n'a soutenu l'immortalité de l'âme, sans établir préalablement sa préexistence ; l'un de ces dogmes était regardé comme la conséquence naturelle de l'autre. On croyait que l'âme devait toujours exister, parce qu'elle avait toujours existé ; et l'on était persuadé, au contraire, qu'en accordant qu'elle avait été engendrée avec le corps, on n'était plus en droit de nier qu'elle dût mourir avec lui. Notre âme, dit Platon, existait quelque part, avant d'être dans cette forme d'homme : voilà pourquoi je ne doute pas qu'elle ne soit immortelle. Synésius, quoique chrétien, ayant été instruit dans cette philosophie, ne put être déterminé par l'offre d'un évêché à désapprouver cette doctrine : Ἀμίλιε (dit-il) τὴν ψυχὴν ἐκ ἀξιώσεως πρὸς τὸ σῶμα, ὑστερογενῆ νομίζουσιν. Je ne croirai jamais que mon âme soit née après mon corps. M. Le Clerc ajoute qu'on était alors si indulgent sur ces matières, ou qu'on avait tant d'envie d'avoir de beaux parleurs dans les chaires, que non seulement on lui passa cette doctrine, mais qu'on le consacra, quoiqu'il témoignât ne pas croire à la résurrection des corps. Quoique le système de la métempsycose ne soit pas spécialement condamné par la religion chrétienne, le concile de Trente décide néanmoins formellement que Dieu crée chaque âme, quand le corps qu'elle doit habiter est suffisamment organisé : *Animam creando infundi, et infundendo creari.*

Ainsi, dans notre religion, c'est uniquement sur la volonté de Dieu qu'est fondée l'immortalité de l'âme, qu'il ne faut pas confondre avec l'*incorruptibilité*.

Pag. 320, v. 719. Les physiiciens de nos jours ont nié, comme un préjugé populaire, que la putréfaction pût donner le jour à des êtres vivans ; ils ont regardé comme un axiome incontestable que tous les animaux qu'on voit naître, préexistent dans un germe, et que toutes ces générations fortuites qu'on objecte, sont occasionnées par des œufs, que fait éclore la fermentation des corps putréfiés. Mais ce principe de physique, ainsi que bien d'autres qu'on regarde comme aussi sûrs, est démenti par l'expérience : tout le monde connaît celle de M. Nédham, qui découvrit, à l'aide du microscope, des anguilles dans de la farine délayée avec de l'eau. Cette même expérience a été répétée, avec de nouvelles précautions, en Allemagne, par M. Delliüs, qui non seulement aperçut les anguilles de M. Nédham, mais encore distingua jusqu'aux parties les plus imperceptibles de leurs corps, jusqu'aux organes même de la génération. Pour s'assurer de plus en plus d'une vérité aussi importante, il fit un autre essai ; ce fut de garder du bouillon de mouton dans un vase fermé hermétiquement : au bout d'un mois il découvrit dans ce bouillon des animalcules assez semblables à ceux que M. Leder Muller avait aperçus dans la semence de carpe. On ne dira sûrement pas qu'il soit venu des insectes déposer leurs œufs dans le bouillon, puisque le vase était fermé hermétiquement, ni qu'ils existassent auparavant dans le bouillon, qui avait reçu un degré de chaleur assez considérable, pour

faire mourir tout animal vivant. Le même observateur répéta son expérience sous toutes les faces possibles, et se convainquit de plus en plus que c'était uniquement par la putréfaction, et le développement des sucs, et non par des œufs préexistans, que ces animalcules avaient été engendrés; il remplit trois vases du même bouillon, avec les mêmes précautions. Il trouva dans le premier, au bout de quatorze jours, le bouillon gâté et fétide : dans le second, au bout de trois semaines, l'odeur était moins forte ; dans le troisième, au bout d'un mois, il n'y avait plus d'odeur, mais une peuplade d'animalcules tout vivans. *Vid. Comment. de Reb. in Scient. nat. et medic. gest. vol. XI, pag. 531, part. 33.* Il n'y a rien à ajouter à une expérience aussi positive, sinon que je me suis aperçu, en la traduisant, combien c'est une opinion ancienne, que celle de la production des animalcules par la corruption : car les mots *fetens* et *fetus*, dont l'un signifie l'odeur d'un corps qui se corrompt, et l'autre un être vivant qui commence à se former, ont évidemment une étymologie commune.

Pag. 334, v. 859. Lucrèce paraît faire ici allusion à la *grande année*, l'*année périodique*, doctrine redoutable et extravagante, qui doit son origine à l'astrologie, et qui est presque aussi ancienne qu'elle : toutes les sectes de philosophes étaient imbues de cette opinion. Née chez les Chaldéens, elle s'était répandue dans toute l'Asie, elle avait pénétré dans l'Égypte ; elle avait été reçue avec transport par les Druides et les prêtres du Nord, à qui elle fournissait un nouveau frein pour asservir les esprits : les Grecs

l'avaient communiquée aux Romains. Et plût à Dieu que les découvertes utiles nous eussent été transmises aussi fidèlement que ce dogme absurde le fut par une tradition constante, perpétuée de siècles en siècles ! On entendait, par cette grande année, la révolution entière du ciel, c'est-à-dire, le retour de tous les astres à un même point fixe du firmament. On n'était pas d'accord sur la durée de ce période : les uns le restreignaient à cinq mille ans ; d'autres lui en donnaient dix milles, cent milles, quelques millions. Mais on se réunissait à croire que, à la fin de cette grande année, le monde devait se renouveler, et recommencer à exister non seulement avec les mêmes lois, mais encore avec la même forme et les mêmes circonstances qu'auparavant : les mêmes hommes devaient être reproduits de nouveau, pour reprendre une vie semblable à celle qu'ils avaient déjà menée, pour rejouer le même rôle sur la terre, et être soumis au même enchaînement de circonstances. C'est là le sens que quelques interprètes donnent à ce passage de l'Ecclésiaste : *Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum est. Quid est quod faciendum est ? ipsum quod factum est. Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere : Hoc recens est. Jam enim præcessit in sæculis quæ fuerunt ante nos.* L'hiver de cette grande année était un déluge, et son été devait être un embrasement. On voit, comme le remarque l'auteur de l'*Antiquité dévoilée*, que cette division était empruntée de l'année solaire, dans laquelle le Capricorne est le premier signe de l'hiver, saison communément pluvieuse ; et l'Ecrevisse, le premier signe de l'été, saison de chaleur et de sécheresse.

378 NOTES DU LIVRE III.

On divisait encore cette grande année en quatre âges, comme on divise l'année commune en quatre saisons; on comptait un âge d'or, un âge d'argent, un âge d'airain, et un âge de fer: on comparait ces phénomènes à ceux de la vie humaine. La nature renouvelée était d'abord dans un état de faiblesse et d'enfance, d'où elle parvenait par degré à un état de perfection et de beauté, suivi d'un état de vigueur et de force, auquel succédait la vieillesse, et enfin la destruction. Il en était du moral comme du physique. Le genre humain commençait par l'innocence, s'élevait aux vertus les plus héroïques, se perfectionnait dans les sciences et dans les arts, se corrompait ensuite, dégénérait, devenait sans force, sans génie, sans vertu; état funeste, qui finissait par la dissolution. Voilà pourquoi on s'autorisait de la corruption du siècle pour annoncer la fin du monde: *Mundus ipse jam loquitur*, dit St. Cyprien, *et occasum sui rerum labentium probatione testatur. Decrescit in arvis agricola, in mari nauta, miles in castris, innocentia in foro, justitia in judicio, in amicitiiis concordia, in artibus peritia, in moribus disciplina.* Virgile présente un tableau tout contraire, mais conforme aux mêmes idées, dans ces vers de la quatrième Eglogue:

*Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo;
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

